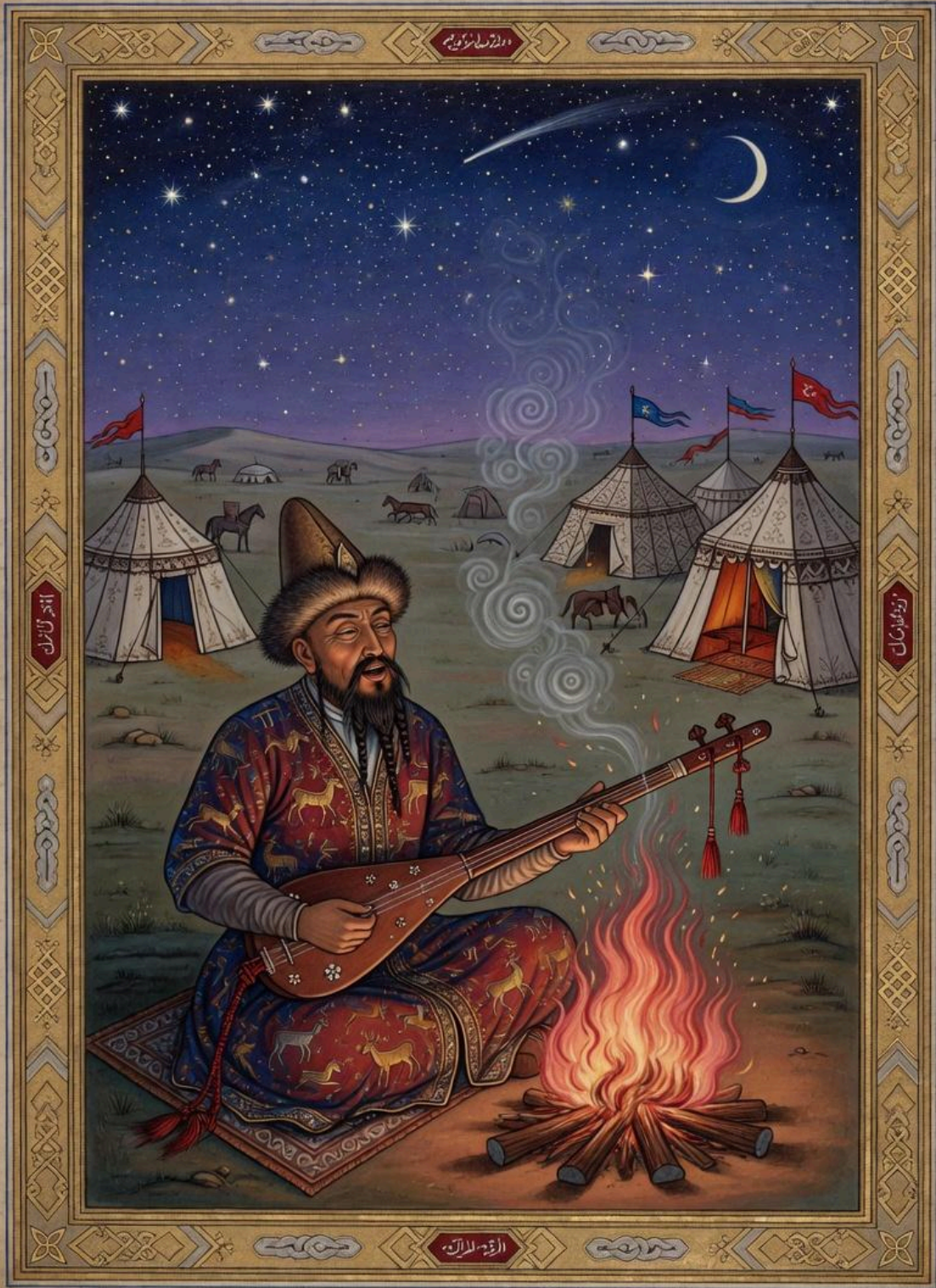


Livres sur les mythes et légendes d'Arménie :

[Mythes et Légendes Azeris, Période Turcique](#)

[Mythes et Légendes Azeris \(épopée de Dede Korkut\)](#)

Introduction



I. L'ŒUVRE ET SON MONDE



Le *Kitab-i Dede Qorqut* — le Livre de Dede Korkut — est un recueil de douze récits campés à l'époque héroïque des Turcs Oghouz, ce peuple pastoral et guerrier dont les migrations façonnèrent une grande partie de l'Asie centrale et du Proche-Orient médiéval. Œuvre fondatrice de la littérature turque, ce livre n'est pas le produit d'un auteur unique assis à sa table : c'est le résidu écrit d'une longue tradition orale, la trace laissée sur le parchemin par des générations de bardes itinérants qui chantaient, déclamaient et brodaient ces histoires devant les feux des campements oghouz. Pour comprendre ce qu'on lit, il faut d'abord comprendre qui étaient ces Oghouz, d'où ils venaient, comment ils vivaient — et comment leurs récits sont parvenus jusqu'à nous.

Les plus anciens monuments de l'écriture turque sont les inscriptions découvertes en Sibérie et en Mongolie, les plus anciennes remontant au VIII^e siècle de notre ère. Dans ces textes gravés dans la pierre, « Oghouz » et « Turcs » apparaissent comme les noms de deux communautés distinctes, parfois en guerre, parfois alliées dans une configuration où les « Turcs » occupent la position dominante. Plus tard, cependant, les Oghouz furent désignés comme une tribu turque — c'est ainsi que les présente, au XI^e siècle, le grand lexicographe Mahmud Kashghari — parce que le nom « Turc », d'abord réservé au segment le plus puissant du peuple, finit par s'appliquer à l'ensemble.

Aux IX^e et X^e siècles, les Oghouz entreprirent leur grande migration vers l'ouest. Partis de la région des montagnes de l'Altaï et du lac Baïkal, ils gagnèrent les terres comprises entre le Syr Daria et l'Amou Daria — les antiques Jaxartès et Oxus des géographes grecs — et les régions situées à l'est de la mer Caspienne. Dans ce nouvel espace, ils entrèrent dans l'orbite de l'Islam : ces terres relevaient en effet des califats arabes de Bagdad. Islamisés, les Oghouz fournirent ensuite le gros des armées de la famille seldjoukide, qui conquiert l'Iran au XI^e siècle puis l'Anatolie aux XI^e et XII^e siècles. La dynastie ottomane, qui s'imposa progressivement en Anatolie après l'effondrement des Seldjoukides vers la fin du XIII^e siècle, commandait elle aussi une armée majoritairement composée de guerriers d'origine oghouze.

Il est clair, à la lecture des récits, qu'ils furent mis sous leur forme actuelle à une époque où les Turcs d'ascendance oghouze ne se considéraient plus comme Oghouz : on parle des Oghouz à la troisième personne, comme d'un monde révolu. Le Chapitre 3 précise ainsi : « Du temps des Oghouz, la règle voulait que lorsqu'un jeune homme se mariait, il tirât une flèche, et là où la flèche tombait, il dressât sa tente nuptiale. » Le Chapitre 6 commence par : « Du temps des Oghouz, il y avait un guerrier au cœur vaillant, nommé Kanli Koca. » Ce recul s'explique historiquement : le terme « Oghouz » fut progressivement supplanté, parmi les Turcs eux-mêmes, par *Türkmen* — « Turcoman » — à partir du milieu du X^e siècle, un processus achevé au début du XIII^e siècle. Les Turcomans désignaient ces Turcs, en grande majorité oghouz, qui avaient embrassé l'Islam et commencé à mener une vie plus sédentaire que leurs ancêtres, bien que les tribus turcomanes modernes soient encore largement nomades. On peut donc supposer que les récits reçurent leur forme définitive après le début du XIII^e siècle — mais il ne fait aucun doute que leur matière fondamentale est bien plus ancienne.

II. LA SOCIÉTÉ OGHOUZE : GUERRIERS, DAMES ET BARDES



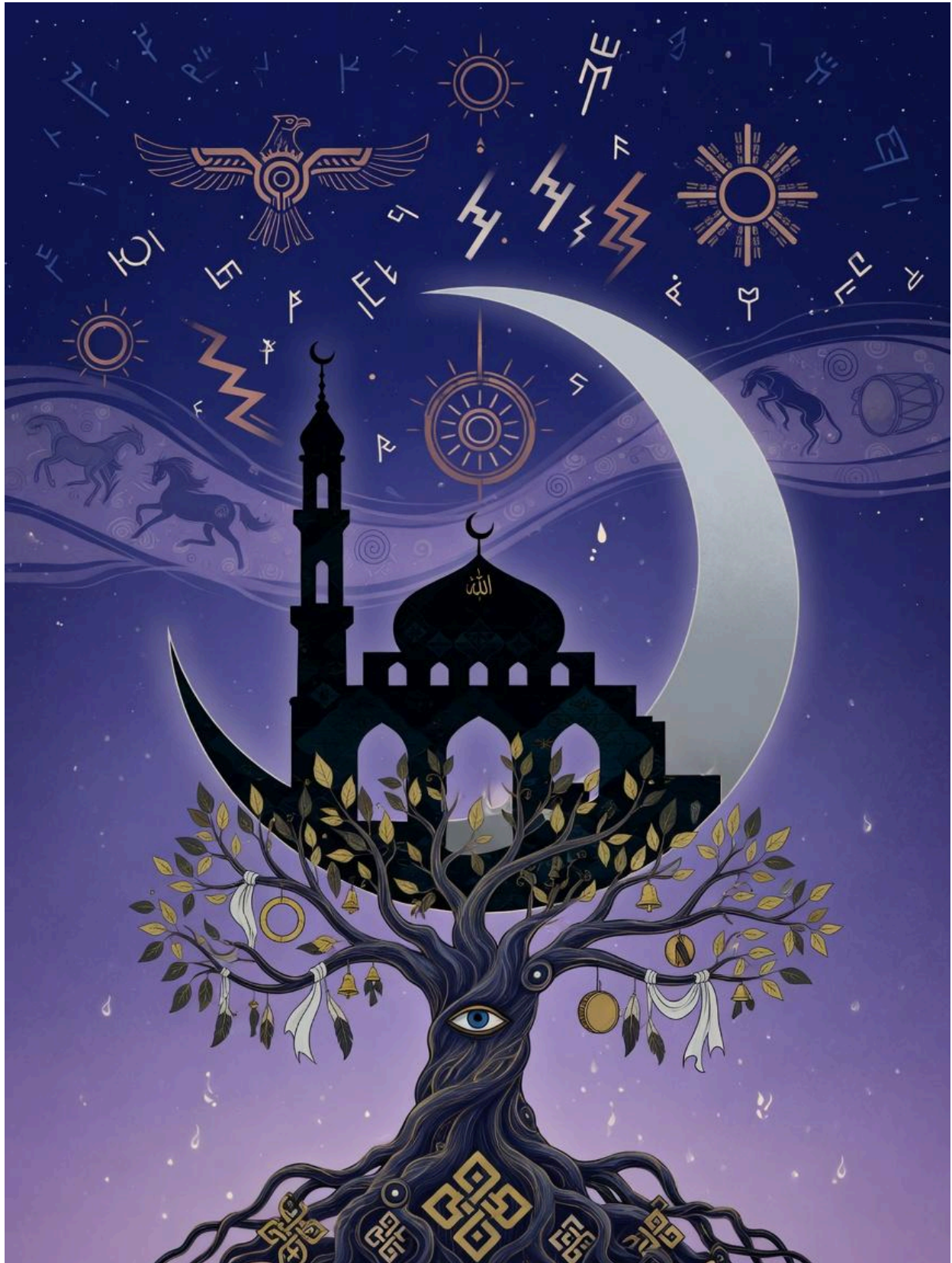
Dans les récits, les Oghouz vivent de leurs troupeaux ; toute la tribu migre des pâturages d'été vers les quartiers d'hiver et revient au fil des saisons. La société qu'ils forment est aristocratique. À sa tête se trouve le Grand Khan **Bayindir**, qui demeure plutôt en retrait, le contrôle effectif des affaires étant assuré par son gendre **Salur Kazan**. À deux exceptions notables près, les roturiers n'y jouent qu'un rôle secondaire : un berger engendre le monstre Goggle-eye au Chapitre 8, et un autre berger, le brave, loquace, truculent et prodigieusement fort **Karajuk**, apparaît au Chapitre 2. Les personnages principaux sont les nobles ou princes — les *begler* — et leurs dames.

L'épouse de Kazan, **Lady Burla la Grande**, préside les assemblées de femmes. L'épithète consacrée des dames oghouzes est « au visage blanc » — expression qui, traduite trop littéralement en français, risquerait d'évoquer la peur plutôt que la beauté : elle signifie en réalité « à la peau blanche », c'est-à-dire délicate et non hâlée par le soleil, signe de richesse et de rang dans les sociétés pastorales. Mais les femmes oghouzes jouissent d'une grande liberté et ne restent pas assises sans rien faire dans leurs tentes. Au Chapitre 3, le prince Bay Bijan prie pour avoir une fille et sa prière est exaucée. La fille, Lady **Chichek** — dont le nom signifie « fleur » en turc ancien —, est « plus pure que la lune, plus belle que le soleil », mais c'est aussi une excellente cavalière, une archère accomplie et une lutteuse redoutable. Au Chapitre 4, Lady Burla prend une part active au sauvetage de son fils aux mains des infidèles : c'est elle qui abat de son épée l'étendard ennemi. Au Chapitre 6, l'idéal féminin pour Kan Turali est une épouse qui « avant que j'atteigne la terre sanglante des infidèles, y serait déjà arrivée et m'en aurait rapporté des têtes ».

Les maisons des héros et des héroïnes sont des tentes, du type utilisé par les tribus turcomanes actuelles : faites de feutre tendu sur une armature de bois en forme de ruche, elles sont, dans les récits, splendides et ornementées à la mesure de leurs occupants héroïques — les ouvertures à fumée elles-mêmes sont décrites comme « dorées », entourées vraisemblablement d'un cadre en or.

Bien que les récits aient reçu une coloration islamique, ils regorgent de références aux pratiques les plus anciennes, certaines remontant à l'époque où la religion des Turcs était le chamanisme. À la mort d'un héros, ses proches égorgent ses chevaux et organisent un festin funéraire — pratique attestée dans les inscriptions runiques de l'Orkhon et dans les sources chinoises, et dont des variantes survivent encore chez les Turcs d'Asie centrale. Dans leurs moments de détresse extrême, les personnages versent des larmes sanglantes ; les textes anciens rapportent que les Turcs de l'Antiquité se lacéraient le visage pour mêler le sang à leurs pleurs. Un garçon ne reçoit pas de nom avant de s'être distingué au combat — on ne naît pas, dans ce monde, avec une identité : on la gagne.

III. UNE FOI EN CONSTRUCTION : L'ISLAM SUR FOND DE PAGANISME



Il ne faut pas grande perspicacité pour voir que la coloration islamique des récits a été superposée à des histoires fondamentalement pré-islamiques. Les héros sont monogames, mangent de la viande de cheval — interdite par la tradition juridique islamique, bien qu'absente des prohibitions coraniques — et boivent du vin et du *koumis*, le lait de jument fermenté qui est la boisson rituelle des steppes turcophones depuis des temps immémoriaux. La connaissance de l'Islam est mince : le Chapitre 5 tire une grande partie de son ressort dramatique de l'ignorance religieuse élémentaire du héros. Nulle part dans les récits l'ennemi n'est défini en termes théologiques précis ; le terme arabe pour « infidèle » a sans doute remplacé un mot plus ancien signifiant simplement « ennemi ».

Les vers descriptifs de l'aurore, qui apparaissent deux fois dans le Chapitre 1, incluent cette ligne : « Quand le Perse à la longue barbe appelle à la prière. » Cette image est révélatrice : elle montre que les Turcs n'étaient pas étrangers à l'Islam au moment où ces vers furent composés, mais qu'ils n'en étaient encore que les nouveaux venus, ceux qui n'appellent pas encore eux-mêmes à la prière et qui regardent le muezzin comme une curiosité étrangère. L'Islam est là, mais il est encore le fait des autres.

IV. DEDE KORKUT : LE BARDE, LE SAGE, LE MYTHE



Dede Korkut, celui dont le livre porte le nom, est le devin, le grand prêtre et le barde — l'*ozan* — des Oghouz. *Dede*, « Grand-père », s'entend encore aujourd'hui en Turquie comme titre pour les saints populaires et les hommes pieux. C'est lui qui donne aux jeunes hommes leur nom lorsqu'ils se sont prouvés au combat. C'est vers lui que les Oghouz se tournent dans les moments de trouble, pour demander conseil et aide pratique. Lors des assemblées du peuple, il joue du *kopuz* — son luth —, instrument dont la légende lui attribue l'invention. Au Chapitre 10, Egrek trouve son frère endormi et lui prend son instrument. Segrek se réveille, est sur le point de le frapper de son épée — les deux frères ne se sont jamais rencontrés —, mais voit qu'il tient le luth. « Je ne te frappe pas, dit Segrek, par respect pour le luth de Dede Korkut. Si tu ne tenais pas le luth, je t'aurais fendu en deux. »

La question de savoir si Dede Korkut fut une personne réelle ne mérite pas qu'on s'y attarde trop longuement ; ce qui est certain, c'est qu'il n'existe aucune preuve qu'il ne l'était pas. L'historien **Rashid al-Din**, mort en 1318, affirme qu'il vécut 295 ans, qu'il apparut sous le règne du souverain oghouz Inal Syr Yavkuy Khan, qu'il fut envoyé en ambassade auprès du Prophète, qu'il devint musulman, qu'il conseilla le Grand Khan des Oghouz et donna des noms aux enfants. Les Turcomans et les Kazak-Kirghiz modernes ont un proverbe : « Ne creuse pas la tombe de Korkut » — signifiant approximativement « ne perds pas ton temps à faire l'impossible » — une formule liée soit à sa prodigieuse longévité, soit à sa stature surhumaine selon une minorité d'interprètes. Une légende cauchemardesque d'Asie centrale raconte qu'il vécut bien au-delà de la durée ordinaire, et que partout où il allait, il trouvait des fossoyeurs au travail. Quand il demandait « Pour qui est cette tombe ? », on lui répondait : « Il y a un homme nommé Korkut qui cherche sa tombe, et la voilà. » Alors il fuyait — mais dans quelque refuge qu'il cherchât, il rencontrait exactement la même scène et la même réponse. À l'âge de trois cents ans, il mourut auprès de l'une de ces tombes. Il existe un tombeau réputé être le sien près de la ville qui porte son nom, **Khorkhut**, sur la ligne de chemin de fer entre Novokazalinsk et Kizil-Orda, au Kazakhstan, à environ deux cent quarante kilomètres à l'est de la mer d'Aral. Un autre de ses tombeaux fut signalé par au moins deux voyageurs du XVII^e siècle à **Derbent**, au Daghestan — ville-carrefour entre le Caucase et les steppes, seuil entre deux mondes.

Le vrai narrateur du livre n'est cependant pas Dede Korkut lui-même, même si dans quatre des douze récits il est expressément dit qu'il « a enfilé ce conte des Oghouz ». La moitié des récits se concluent par des vers qui commencent, avec de légères variations, ainsi : « Où sont maintenant les valeureux princes dont j'ai parlé ?... Le Destin les a pris, la terre les a cachés. » Ces mots ne peuvent être ceux de Dede Korkut, qui était contemporain des événements racontés. Le narrateur véritable est l'un de ces « braves bardes », un *ozan*, qui parle « de la langue de Dede Korkut » — formule qui apparaît au Chapitre 13 et qui dit clairement que le barde se glisse dans la voix de son ancêtre spirituel, s'en fait le porte-parole, sans prétendre être lui.

V. LE TEXTE : SES QUALITÉS, SES CONTRADICTIONS, SES ÉCHOS HOMÉRIQUES



Le compilateur du Livre de Dede Korkut était un conteur de grand talent, doué d'une considérable veine poétique. Les récits sont écrits en prose entrecoupée de passages rythmiques, allitatifs et rimés de *soylama* — la « déclamation », genre oral propre aux traditions épiques turques —, et le niveau de langue oscille avec une souplesse remarquable entre le registre hautement poétique et le style vif et familier. Les personnages vivent : Kazan, qui feint allègrement la nécrophilie pour obtenir sa libération ; le chevaleresque Beyrek, qui marche à la mort plutôt que de trahir son Khan ; l'imprévisible Crazy Karchar, que Dede Korkut apprivoise avec l'aide de quelques puces voraces ; et bien d'autres que le lecteur rencontrera. Même le monstre Goggle-eye n'est pas qu'un simple croque-mitaine : il a une personnalité distincte, qui se révèle avec une force terrible dans sa confession mourante — « Je voulais... briser mon pacte avec les nobles des Oghouz fourmillants... jouir encore une fois à satiété de chair humaine. » Les héroïnes sont inoubliables : la courageuse et royale Lady Burla, la fougueuse et belle Saljan, la flamboyante Chichek, et la moins-qu'héroïne Boghazja Fatima aux quarante amants.

Mais le compilateur, si doué comme conteur, avait ses faiblesses comme éditeur. La liste des nobles et la description de la bataille au Chapitre 4 sont presque mot pour mot identiques à celles du Chapitre 2. Kazan tue le roi infidèle Shökli de manière contradictoire selon les chapitres : il le transperce et lui coupe la tête au Chapitre 2, lui coupe la tête à nouveau au Chapitre 3, lui verse le sang et le capture au Chapitre 4 — et au Chapitre 9, Shökli échappe à la mort en se convertissant à l'Islam. Ces répétitions et ces incohérences ne sont pas des négligences d'auteur ; elles sont les cicatrices naturelles d'un corpus longtemps transmis oralement, où différents conteurs brodaient librement sur un fond commun de formules et d'épisodes.

Le Chapitre 8, qui raconte la lutte du héros contre le monstre Goggle-eye — *Tepegöz* en turc, nom qui est très probablement une déformation par étymologie populaire des dernières syllabes du grec *Sarandâpekhos*, « Quarante-coudées », c'est-à-dire « Géant » —, incorpore de nombreux éléments du récit du Cyclope dans l'*Odyssée* (Livre IX). La question de savoir par quel chemin ce thème homérique parvint jusqu'aux steppes turcophones a occupé plusieurs générations de philologues. Wilhelm Grimm pensait que les contes populaires et le récit homérique dériveraient d'une source commune ; d'autres ont supposé que l'auteur turc inconnu du Livre de Dede Korkut avait emprunté des thèmes qui circulaient encore oralement en Asie Mineure occidentale deux millénaires après Homère. Le Chapitre 3, qui raconte l'histoire de Beyrek, contient lui aussi plusieurs échos homériques — dont l'épisode de l'anneau magique, absent d'Homère mais présent dans des versions roumaine et latine du XII^e siècle. La solution la plus simple reste de supposer que ces récits dérivent, en dernier ressort, d'Homère. La solution alternative — qu'Homère aurait emprunté des thèmes qu'il trouvait circuler oralement autour de lui, et que ces mêmes thèmes, encore en circulation deux millénaires plus tard, furent empruntés à nouveau par le conteur turc inconnu —, n'est pas impossible. Elle est simplement moins économique.

VI. LA QUESTION DE LA DATATION

[illegible]

17-9 卷

Dater le Livre de Dede Korkut avec précision est une tâche délicate, car le texte est le produit d'une longue sédimentation : des couches narratives très anciennes ont été recouvertes par des ajouts successifs, jusqu'aux deux scribes du XVI^e siècle qui rédigèrent les deux manuscrits dont nous disposons et qui peuvent fort bien y avoir glissé des mots contemporains. Interroger ces textes sur leur propre date de composition, c'est un peu comme vouloir dater l'architecture de la Bethléem antique d'après un tableau de Nativité néerlandais du XVI^e siècle.

Les deux manuscrits qui nous sont parvenus — celui de Dresde, révélé au monde occidental par H. F. von Diez en 1815, et celui du Vatican, découvert par Ettore Rossi en 1950 et qui ne contient que six des douze récits — sont tous deux du XVI^e siècle. Aucun n'est daté. Les divergences entre eux sont bien plus importantes que ce qu'on observe ordinairement entre deux copies d'un même texte littéraire : c'est exactement ce qu'on attendrait d'un cycle de récits longtemps transmis oralement, avec ses formules consacrées et ses variations introduites par des narrateurs différents, avant d'être couché deux fois par écrit de manière indépendante.

Le substrat le plus ancien des récits renvoie aux luttes des Oghouz en Asie centrale, aux VIII^e–XI^e siècles, contre leurs cousins turcs les Petchénègues et les Kiptchaks — ces « infidèles » que les récits désignent par des noms à consonance turque comme Kara Tüken ou Boghajuk. Une source byzantine mentionne d'ailleurs un chef petchénegue nommé Korkut à la fin du IX^e siècle — coïncidence troublante ou indice d'une mémoire historique fragmentée. Ce substrat a ensuite été recouvert de souvenirs plus récents : les campagnes des **Ak-koyunlu** — les « Hommes du Mouton Blanc », fédération turcomane qui domina l'est de l'Anatolie, l'Irak et l'ouest de l'Iran du XIV^e au début du XVI^e siècle — contre les Géorgiens, les Abkhazes et les Grecs de Trébizonde.

Les sultans Ak-koyunlu revendiquaient une descendance de Bayindir Khan, et il est vraisemblable que le Livre de Dede Korkut fut composé sous leur patronage. Mais dans leur généalogie dynastique, le père de Bayindir est nommé Gök Khan — « Khan du Ciel » —, fils de l'éponyme Oghouz Khan, alors que dans notre livre il s'appelle **Kam Khan**, nom par ailleurs inconnu. Cette discordance suggère que le livre existait avant que les souverains Ak-koyunlu aient fixé définitivement leur arbre généalogique — ce qui advint vers 1403, quand ils cessèrent d'être de simples chefs de tribu pour devenir sultans. Une datation au tout début du XVe siècle semble donc la plus raisonnable.

La preuve la plus solide d'une existence textuelle antérieure vient d'une source arabe inédite : l'historien **Dawadari**, dans son *Durar al-Tijan* composé en Égypte entre 1309 et 1340, cite un « livre appelé l'Oghuzname qui circule de main en main parmi les Turcs Oghouz », et y décrit un personnage nommé Dabakuz qui ravageait les terres des premiers Turcs — être monstrueux, borgne au sommet de la tête, invulnérable au fer, fils d'un démon océanique. La parenté avec Goggle-eye est évidente. Au moins un récit du Livre de Dede Korkut existait donc sous une forme écrite dès le début du XIV^e siècle.

VII. LE CHAPITRE 13 ET LES CHOIX ÉDITORIAUX

Le Chapitre 13, que j'intitule « La Sagesse de Dede Korkut », figure au début des deux manuscrits et pourrait à première vue passer pour une préface — mais il n'en est pas une, et je l'ai placé en fin de volume. Il se compose de cinq parties d'origines et de natures très différentes. La première relate brièvement qui était Dede Korkut et le cite prophétisant que la dynastie ottomane régnerait éternellement : cette portion est clairement d'une époque postérieure aux récits. La deuxième est une série de proverbes attribués à Dede Korkut, dont au moins un appartient à la période turcomane plutôt qu'oghouze : « Les tentes noires où ne vient aucun invité devraient être détruites » — or dans les récits, les tentes sont normalement blanches, signe de richesse et d'honneur. La troisième est une série d'énonciations gnomiques destinées à persuader l'assemblée du barde de le récompenser généreusement — formule de conclusion probablement standard pour les performances d'*ozan*. Les deux dernières parties, dont l'une dresse une liste d'êtres et de choses « beaux » et l'autre décrit avec humour quatre types d'épouses, ne semblent pas appartenir à l'âge héroïque.

Concernant les noms propres, j'ai appliqué un principe simple : ne pas les traduire lorsqu'ils fonctionnent comme des noms à part entière. Ainsi *Kara Budak* reste *Kara Budak*, et non « Branche Noire ». En revanche, lorsque *Kara* fonctionne comme un titre plutôt que comme un prénom — notamment dans les titres royaux —, je l'ai traduit par « Noir » : ainsi *Kara Tekür* devient « le Roi Noir ». Seule exception notable : le monstre du Chapitre 8, que j'ai traduit par « Goggle-eye » plutôt que de conserver le turc *Tepegöz*. Ce dernier nom signifie à une oreille turque « Œil-du-Sommet » ou « Œil-du-Front », mais il s'agit très probablement d'une déformation par étymologie populaire du grec *Sarandâpekhos*, « Quarante-coudées » — c'est-à-dire « Géant ». La langue des récits, enfin, est cohérente avec une datation à la fin du XIV^e siècle ou au début du XV^e : on y relève des traits caractéristiques de l'**azéri**, le dialecte turc d'Azerbaïdjan, mêlés à certaines caractéristiques occidentales plus fréquentes dans le manuscrit du Vatican, vestige d'une époque où azéri et ottoman n'avaient pas encore divergé en dialectes distincts.

Voilà le monde dans lequel le lecteur va maintenant entrer : un monde de khans et de bardes, de monstres et de fiancées guerrières, de tentes dorées et de steppes infinies, où l'on boit le *koumis* et où l'on appelle encore à la prière avec un accent étranger. Que les braves bardes le content, et que les généreux héros à l'honneur sans tache l'écoutent.

**LE KHAN BOGHACH, FILS DE DIRSE
KHAN**



Il advint un jour que Bayindir Khan, fils de Kam Ghan, se leva de sa place. Il fit dresser son parasol rayé à la surface de la terre et élever son pavillon aux mille couleurs jusqu'à la face du ciel. En mille endroits on étendit des tapis de soie. Une fois l'an, le Khan des Khans, Bayindir Khan, donnait un festin et recevait les nobles oghouz. Cette année-là encore il donna un festin, et fit abattre par ses hommes les étalons parmi les chevaux, les mâles parmi les chameaux, les béliers parmi les moutons.

— *Dans la tradition des steppes turcophones, le festin annuel du souverain est un acte politique autant que rituel : c'est l'occasion pour le khan de réaffirmer son autorité, de redistribuer les richesses et de maintenir les liens de loyauté avec ses nobles. Abattre les mâles de chaque espèce est un geste de prodigalité ostentatoire — seul un grand khan peut se permettre de sacrifier ses reproducteurs —*

Il fit dresser en un endroit une tente blanche, en un autre une rouge, en un autre une noire. Et il donna ses ordres en ces termes : « Que celui qui n'a ni fils ni fille soit mis dans la tente noire. Qu'on étende sous lui du feutre noir. Qu'on lui serve devant lui le ragoût de mouton fait de la brebis noire. S'il veut manger, qu'il mange ; s'il ne veut pas, qu'il se lève et s'en aille. Que celui qui a un fils soit mis dans la tente blanche, celui qui a une fille dans la tente rouge. Mais celui qui n'a ni l'un ni l'autre, Dieu le Très-Haut l'a humilié, et nous l'humilierons nous aussi ; qu'il le sache bien. »

— *La couleur des tentes est ici chargée de sens symbolique : le blanc est la couleur de l'honneur et de la plénitude dans la culture oghouze ; le rouge celle de la vie, de la fécondité féminine ; le noir celui du deuil, de la honte et de l'exclusion. Cette mise en scène rituelle de l'humiliation publique révèle à quel point la descendance masculine était, dans ces sociétés pastorales et guerrières, le fondement même de la dignité sociale d'un homme —*

Les nobles oghouz vinrent un à un et commencèrent à s'assembler. Or il se trouvait, dit-on, un noble nommé Dirse Khan, qui n'avait ni fils ni fille.

Quand soufflent froids les vents de l'aurore,

Quand chante l'alouette grise à la barbe hérissée,

Quand les chevaux arabes voient leur maître et hennissent,

Quand le Perse à la longue barbe récite l'appel à la prière,

Quand le blanc commence à se distinguer du noir,

Quand le soleil touche les grandes montagnes aux beaux replis,

Quand se rassemblent les chefs guerriers aux cœurs vaillants,

— *Ces vers de l'aurore, qui reviennent comme un refrain tout au long du livre, constituent l'une des formules épiques les plus caractéristiques de la tradition orale oghouze. Chaque élément y*

est précis : l'alouette huppée des steppes, le cheval arabe — symbole par excellence du statut noble —, le muezzin persan qui appelle à la prière. Ce dernier détail est révélateur : les Oghouz de ces récits entendent encore l'appel à la prière comme une pratique étrangère, celle des Perses islamisés de longue date, et non comme leur propre foi. Ils sont à l'orée de leur conversion —

à l'aube du jour, Dirse Khan se leva de sa place, appela ses quarante guerriers à ses côtés et vint au festin de Bayindir Khan.

— Le chiffre quarante est, dans tout le livre, un nombre symbolique, comme dans l'ensemble du monde turcique et persan : il désigne une plénitude, une suite d'hommes au complet, une escorte digne d'un grand seigneur —

Les jeunes hommes de Bayindir Khan vinrent à la rencontre de Dirse Khan et le conduisirent à la tente noire. Ils étendirent sous lui du feutre noir et placèrent devant lui le ragoût de mouton fait de la brebis noire.

Dirse Khan dit : « Quelle défaillance Bayindir Khan a-t-il vue en moi, que ce soit dans mon épée ou à ma table ? Des hommes qui me sont inférieurs, il les met dans la tente blanche et dans la tente rouge. Quelle est ma faute pour qu'il me mette dans la tente noire ? »

« Seigneur, lui dirent-ils, l'ordre de Bayindir Khan aujourd'hui est celui-ci. Il a dit : "Celui qui n'a ni fils ni fille, Dieu le Très-Haut l'a humilié, et nous l'humilierons nous aussi." »

Dirse Khan se leva et dit : « Debout, mes guerriers ; levez-vous de vos places. Cette mystérieuse affliction qui est la mienne vient soit de moi soit de ma femme. »

Dirse Khan rentra chez lui. Il appela sa femme et déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama.

— Les passages en vers — les soylama — sont l'ossature poétique du livre. Il ne s'agit pas de chansons au sens mélodique, mais de déclamations rythmées, allitératives, que le barde modulait selon l'intensité dramatique de la scène. Conserver leur forme versifiée en français est un choix délibéré : ces passages ont une texture sonore et une cadence que la prose ne saurait rendre. Nous les avons traduits en cherchant à préserver leur équilibre formel sans sacrifier leur sens —

Viens ici, chance de ma tête, trône de ma maison,

Toi qui marches dehors pareille à un cyprès,

Tes cheveux noirs s'enroulent jusqu'à tes talons,

Tes sourcils qui se rejoignent sont comme un arc tendu,

Ta bouche est trop petite pour contenir deux amandes,

Tes joues rouges sont comme des pommes d'automne,

Mon melon sucré, mon melon de miel, mon melon musqué.

Princesse, dois-je me lever ?

Dois-je te saisir au col et à la gorge ?

Dois-je te jeter sous mon dur talon ?

Dois-je tirer mon épée d'acier noir ?

Dois-je trancher ta tête de ton corps ?

Dois-je te montrer combien la vie est douce ?

Dois-je répandre ton sang rouge sur la terre ?

Princesse, dis-moi la raison.

Grande est la colère que je vais déverser sur toi.

— La violence verbale de Dirse Khan envers son épouse est ici une convention littéraire du genre épique oghouz : l'homme qui se sent humilié retourne d'abord sa colère contre sa propre demeure. Il est significatif que la femme ne se taise pas sous cette menace — elle répond, elle argumente, et c'est finalement elle qui dicte la conduite à tenir —

Quand il eut parlé ainsi, une grande tristesse s'abattit sur sa femme ; ses yeux noirs en forme d'amandes se remplirent de larmes sanglantes et elle dit : « Mon Khan, cela ne vient ni de moi ni de toi, mais du Dieu qui se tient au-dessus de nous deux. » Puis elle déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'elle déclama.

Dirse Khan, ne sois pas en colère contre moi ;

Ne te trouble pas et ne dis pas de paroles amères.

Lève-toi et mets-toi en mouvement ; fais dresser les tentes aux mille couleurs

À la surface de la terre.

Fais abattre par tes hommes

Les étalons parmi les chevaux, les mâles parmi les chameaux, les béliers parmi les moutons.

Rassemble autour de toi les nobles de l'Oghouz intérieur et de l'Oghouz extérieur.

Quand tu verras l'affamé, rassasie-le ;

Quand tu verras le dénudé, habille-le ;

Sauve le débiteur de sa dette.

Entasse la viande en collines ; tire des lacs de koumis.

Donne un festin immense, puis demande ce que tu veux et laisse-les prier.

Ainsi, avec des bouches priantes qui chantent tes louanges,

Dieu pourra nous accorder un beau et robuste enfant.

— *La sagesse de l'épouse de Dirse Khan s'inscrit dans une logique théologique précise : l'enfant est un don de Dieu, et Dieu accorde ses dons en échange d'actes de générosité et d'hospitalité. Nourrir l'affamé, vêtir le nu, libérer le débiteur — ces trois gestes sont au cœur de la piété islamique comme des traditions tribales turcophones antérieures à l'islam. Le koumis, lait de jument fermenté légèrement alcoolisé, est la boisson rituelle des steppes depuis l'Antiquité ; sa présence dans un contexte de prière montre bien le syncrétisme particulier de ces récits, où les pratiques préislamiques et islamiques coexistent sans contradiction apparente*

—

Sur la parole de sa femme, Dirse Khan donna un festin immense et demanda ce qu'il voulait. Il avait fait abattre les étalons parmi les chevaux, les mâles parmi les chameaux, les béliers parmi les moutons. Il convoqua les nobles de l'Oghouz intérieur et de l'Oghouz extérieur. Quand il vit l'affamé, il le nourrit ; quand il vit le dénudé, il le vêtit. Il sauva le débiteur de sa dette. Il entassa la viande en collines, il tira des lacs de koumis. Ils levèrent les mains et demandèrent ce qu'il voulait. Avec des bouches priantes chantant sa louange, Dieu le Très-Haut leur accorda un enfant ; sa femme devint enceinte et, quelque temps après, elle lui donna un fils. Elle confia son bébé aux nourrices et les laissa en prendre soin.

Le sabot du cheval est aussi rapide que le vent ; la langue du ménestrel est aussi prompt que l'oiseau.

— *Cette formule, qui revient plusieurs fois dans le livre, est une transition narrative caractéristique des traditions orales : elle signale l'accélération du temps, le passage des années, comme un barde qui dirait à son auditoire « le temps passa vite »* —

Celui qui a des côtes grandit, celui qui a des sternum devient plus grand encore. Il atteignit sa quinzième année, alors que son père était allé rejoindre la horde de Bayindir Khan.

Or il se trouvait, mon Khan, que Bayindir Khan possédait un taureau et un chameau. Lorsque ce taureau heurtait un rocher dur, celui-ci s'effritait comme de la farine. Une fois l'été, une fois l'automne, on laissait le taureau et le chameau se combattre, tandis que Bayindir Khan et les nobles des Oghouz fourmillants regardaient et se réjouissaient.

— Les combats d'animaux — taureaux, béliers, chameaux — sont attestés dans toutes les sociétés turcophones et caucasiennes depuis l'Antiquité, et subsistent encore dans certaines régions d'Anatolie et d'Azerbaïdjan. Ils fonctionnent comme des spectacles rituels affirmant la puissance et la virilité du souverain qui les organise —

Or voilà qu'à nouveau, en été, on fit sortir le taureau du palais. Trois hommes le tenaient avec des chaînes de fer à sa droite, trois hommes à sa gauche. Ils vinrent et le lâchèrent au milieu de l'arène. Eh bien, mon Sultan, le jeune fils de Dirse Khan et trois garçons de l'armée jouaient aux osselets dans cette arène. Quand les hommes lâchèrent le taureau, ils crièrent aux garçons : « Courez ! » Les trois autres garçons coururent, mais le fils de Dirse Khan ne courut pas ; il resta là à regarder, au milieu de la blanche arène.

Et le taureau chargea le garçon, résolu à le détruire. Le garçon donna au taureau un coup de poing sans pitié au front, et le taureau alla glisser sur sa croupe. À nouveau il s'élança et chargea le garçon. À nouveau le garçon lui donna un puissant coup de poing au front, mais cette fois il garda son poing appuyé contre le front du taureau et le poussa jusqu'au bout de l'arène. Ils luttèrent ensemble. Les épaules du garçon étaient couvertes de l'écume du taureau. Ni le garçon ni le taureau ne pouvaient remporter la victoire. Alors le garçon pensa : « On met un poteau contre un toit pour le soutenir. Pourquoi suis-je là à étayer le front de cette créature ? » Il retira son poing du front du taureau et s'écarta. Le taureau ne put se tenir sur ses pattes et s'effondra la tête la première. Le garçon tira son couteau et trancha la tête du taureau.

Les nobles oghouz se pressèrent autour du garçon en s'écriant : « Bravo ! Que Dede Korkut vienne donner un nom à ce garçon ; qu'il aille avec le garçon chez son père et lui demande de faire de son fils un prince. Il devrait avoir un trône immédiatement. »

— L'attribution d'un nom par Dede Korkut après un exploit guerrier ou physique est l'un des rituels fondateurs de la société oghouze telle qu'elle est décrite dans le livre. Un garçon naît sans nom véritable — il n'en reçoit un qu'au moment où il se distingue par un acte de bravoure. Ce rite de passage, qui rappelle des pratiques chamaniques plus anciennes liées à l'acquisition d'une identité spirituelle, a ici été partiellement intégré dans le cadre social et quasi religieux du monde oghouz —

On appela Dede Korkut et il vint. Il prit le garçon et alla chez le père du garçon, à qui il déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama.

Ô Dirse Khan, fais de ce garçon un prince !

Donne-lui un trône ; il le mérite amplement.

Donne à ce garçon des chevaux arabes au long encolure

Pour qu'il monte ; il est plein de ressources.

Donne à ce garçon dix mille moutons de tes bergeries

Pour la viande de ses broches ; il le mérite amplement.

Donne à ce garçon des chameaux rouges de tes troupeaux

Pour porter ses fardeaux ; il est plein de ressources.

Donne à ce garçon un pavillon à coupole dorée

Pour lui faire de l'ombre ; il le mérite amplement.

Donne à ce garçon des robes à oiseaux sur l'épaule

Pour qu'il s'en vête ; il est plein de ressources.

« Ce garçon s'est battu dans la blanche arène de Bayindir Khan et a tué un taureau. Que le nom de ton fils soit Boghach, l'Homme-Taureau.

— *Boghach signifie en turc ancien « taureau » ou « celui qui a la force du taureau » — le nom est à la fois une description et un titre, il fixe pour toujours l'exploit fondateur —*

Maintenant je lui ai donné son nom, et que Dieu lui donne sa vie. » Ainsi Dirse Khan fit du garçon un prince et lui donna un trône.

Le garçon monta sur le trône, et les quarante guerriers de son père furent oubliés. Ces quarante guerriers furent jaloux et se dirent les uns aux autres : « Depuis que ce garçon est apparu, Dirse Khan nous accorde peu de considération. Allons, parlons mal de lui à son père pour qu'il le tue, et notre respect et notre honneur seront à nouveau grands aux yeux du père, et encore plus grands. »

Les quarante guerriers se divisèrent en deux groupes de vingt. Les vingt premiers allèrent faire ce rapport à Dirse Khan : « Sais-tu ce qui s'est passé, Dirse Khan ? Ton fils — puisse-t-il ne pas prospérer, puisse-t-il n'en avoir aucune joie — s'est révélé méchant et mauvais. Il a conduit ses quarante jeunes hommes et a marché contre les Oghouz fourmillants. Partout où apparaissait une belle fille il l'emmenait de force, il injuriait les anciens à barbe blanche, il arrachait les cheveux des femmes aux cheveux blancs. La nouvelle traversera les rivières limpides qui coulent, les nouvelles grimperont la montagne aux mille couleurs qui se dresse de travers, la nouvelle parviendra au Grand Khan Bayindir. "Tel et tel monstre a commis le fils de Dirse Khan", dira-t-on. Il vaudra mieux que tu sois mort que de marcher vivant. Bayindir Khan te convoquera, il sera violemment en colère contre toi. À quoi te sert un tel fils ? Mieux vaut pas de fils qu'un tel fils. Tue-le ! »

« Allez, dit Dirse Khan, amenez ce garçon et je le tuerai. »

À ce moment-là les vingt autres misérables apparurent et apportèrent eux aussi une histoire mensongère : « Dirse Khan, ton fils s'est levé, il est allé chasser sur la grande montagne aux beaux replis. Pendant que tu étais ici il chassait le gibier, faisait voler le faucon après les

oiseaux, et les apportait à sa mère. Il a pris et bu du vin rouge fort, il a parlé en amoureux à sa mère, il avait des desseins sur sa mère, il a porté la main sur sa mère.

— *L'accusation d'inceste portée contre le fils, bien que mensongère, a une fonction précise dans le récit : c'est la faute la plus abominable qui soit dans la culture oghouze, celle qui justifierait la mise à mort immédiate sans procès ni explication. Les quarante traîtres savent exactement quelle corde faire vibrer pour paralyser le jugement de Dirse Khan —*

Ton fils s'est révélé méchant et mauvais. La nouvelle traversera la montagne aux mille couleurs qui se dresse de travers, la nouvelle parviendra à Bayindir Khan. "Tel et tel monstre a commis le fils de Dirse Khan", dira-t-on. Tu seras convoqué. La colère s'abattra sur toi de la part de Bayindir Khan. À quoi te sert un tel fils ? Tue-le ! »

« Allez, dit Dirse Khan, amenez-le et je le tuerai. Je n'ai pas besoin d'un tel fils. »

Ses vassaux répondirent : « Comment allons-nous amener ton fils ? Ton fils n'obéit pas à nos ordres, il ne viendra pas ici sur notre parole. Lève-toi, parle aimablement à tes guerriers et conduis-les dehors. Trouve ton fils et prends-le avec toi à la chasse. Pendant que vous chasserez le gibier et ferez voler le faucon, arrange-toi pour tirer une flèche sur ton fils et le tuer. Si tu ne le tues pas de cette façon, tu ne pourras le tuer d'aucune autre façon, sois-en sûr ! »

Quand soufflent froids les vents de l'aurore,

Quand chante l'alouette grise à la barbe hérissée,

Quand les chevaux arabes voient leur maître et hennissent,

Quand le Perse à la longue barbe récite l'appel à la prière,

Quand le blanc commence à se distinguer du noir,

Quand les filles et les belles-filles des Oghouz fourmillants se parent,

Quand le soleil touche les grandes montagnes aux beaux replis,

Quand se rassemblent les chefs guerriers aux cœurs vaillants,

À l'aube du jour Dirse Khan se leva de sa place. Il prit avec lui son propre fils bien-aimé, appela ses guerriers à ses côtés et s'en alla à la chasse. Ils chassèrent le gibier, ils firent voler le faucon après les oiseaux.

L'un de ces quarante traîtres scélérats s'approcha du garçon et lui dit : « Ce sont les paroles de ton père : "Qu'il pourchasse les cerfs et les rabatte et les tue devant moi ; je voudrais voir comment mon fils monte à cheval, manie une épée et tire à l'arc, et alors je serai heureux et fier et confiant." »

Comment le garçon aurait-il pu savoir ? Il pourchassait et rabattait les cerfs et les jarretait devant son père, en disant : « Que mon père regarde comment je monte et soit fier ; qu'il me regarde tirer et soit confiant ; qu'il me regarde manier mon épée et soit heureux. »

Ces quarante traîtres scélérats dirent : « Voyez-vous le garçon, Dirse Khan ? Il pourchasse les cerfs par champs et plaines et les rabat devant vous. Soyez sur vos gardes ! Il prétendra tirer le cerf, mais c'est vous qu'il tuera. Avant qu'il puisse vous tuer, veillez à le tuer vous-même ! »

Pendant que le garçon pourchassait le cerf, il continuait de passer devant son père. Dirse Khan prit son arc solide, bandé avec des tendons de loup. Il se leva dans ses étriers et banda puissamment et tira loin ; la flèche atteignit le garçon entre les omoplates et l'abattit. Profonde s'enfonça la flèche, le sang rouge jaillit et son sein en fut tout rempli. Étreignant l'encolure de son cheval arabe, il glissa à terre.

Dirse Khan voulut se jeter en sanglotant sur son propre fils bien-aimé, mais ces quarante traîtres scélérats ne le laissèrent pas faire. Il tourna la tête de son cheval et se mit en route vers son campement.

La dame de Dirse Khan, parce que c'était la première chasse de son fils, avait fait abattre les étalons parmi les chevaux, les mâles parmi les chameaux, les béliers parmi les moutons, pour donner un festin aux nobles des Oghouz fourmillants. Elle se rassembla et se leva, elle appela ses quarante jeunes servantes gracieuses à ses côtés et alla à la rencontre de Dirse Khan. Elle leva la tête et regarda le visage de Dirse Khan. Elle tourna son regard à droite et à gauche, mais ne vit pas son propre fils bien-aimé. Ses entrailles frémirent, tout son cœur battit, ses yeux noirs en forme d'amandes se remplirent de larmes sanglantes. Elle interpella Dirse Khan en déclamant ; voyons, mon Khan, ce qu'elle déclama.

Viens ici, chance de ma tête, trône de ma maison,

Gendre du Khan mon père,

Cher à la Reine ma mère,

Toi à qui mes parents m'ont donnée,

Toi que je vois quand j'ouvre les yeux,

À qui j'ai donné mon cœur en amour,

Ô Dirse Khan !

Tu t'es levé de ta place,

Tu as bondi sur ton cheval Kazilik à la crinière noire,

— le Kazilik est une race de cheval particulièrement prisée dans la tradition oghouze, réputée pour sa vitesse et son endurance ; son nom est lié aux montagnes du Caucase —

Tu es allé chasser sur la grande montagne aux beaux replis.

Vous êtes partis à deux et tu reviens seul ; où est mon enfant ?

Où est le fils que j'ai conçu dans le noir de la nuit ?

Que mon œil qui voit sorte de sa tête, ô Dirse Khan ; il tremble terriblement.

Que ma veine de lait soit tarie, qui a allaité mon fils ; elle doulure terriblement.

Le serpent jaune ne m'a pas piqué mais mon corps blanc est enflé.

Je ne vois pas mon fils unique et mon cœur est en flammes.

J'ai envoyé l'eau dans les canaux desséchés,

J'ai donné aux derviches vêtus de noir les offrandes promises.

Quand j'ai vu l'affamé je l'ai nourri,

Quand j'ai vu le dénudé je l'ai vêtu.

J'ai entassé la viande en collines, j'ai tiré des lacs de koumis.

Par les prières du peuple, péniblement, j'ai conçu un fils.

Ô Dirse Khan, donne-moi des nouvelles de notre fils unique.

Si tu as précipité notre fils unique du haut de cette montagne aux mille couleurs,

Si tu l'as envoyé flotter sur l'eau rapide et tourbillonnante, dis-le-moi.

Si tu l'as laissé dévorer par les lions et les tigres, dis-le-moi.

Si tu l'as laissé captif de l'infidèle vêtu de noir à la religion sauvage, dis-le-moi.

J'irai au Khan mon père, je prendrai des charges de trésor et beaucoup de soldats,

J'irai vers l'infidèle à la religion sauvage. Jusqu'à ce que je sois taillée en pièces et tombe de mon cheval Kazilik,

Jusqu'à ce que j'aie essuyé mon sang rouge sur le col de ma robe,

Jusqu'à ce que je sois découpée membre à membre et tombe sur la terre,

Je ne me retournerai pas du chemin qu'a pris mon fils unique.

Ô Dirse Khan, dis-moi ce qui est arrivé à mon fils unique

Et ma sombre tête soit ce jour un sacrifice pour toi.

Ainsi elle se lamenta et pleura. Dirse Khan ne répondit pas à sa dame, mais ces quarante traîtres scélérats s'approchèrent d'elle et lui dirent : « Ton fils est vivant et en bonne santé ; il chasse. Il viendra bientôt, aujourd'hui ou demain. Ne sois pas effrayée, ne sois pas inquiète ; ton seigneur est ivre, c'est pourquoi il ne peut répondre. »

La dame de Dirse Khan se détourna. Elle ne pouvait le supporter ; elle appela ses quarante jeunes servantes gracieuses à ses côtés, monta son cheval arabe et s'en alla à la recherche de son fils bien-aimé. Elle atteignit la Montagne Kazilik, dont la glace et la neige ne fondent ni en hiver ni en été, et elle la gravit. Elle galopa en montant, des terres basses vers les hauteurs. Elle regarda et vit des corbeaux et des corneilles qui s'abattaient dans une vallée et se relevaient, se posaient et s'envolaient.

— Dans les traditions chamaniques des peuples turcophones, les corbeaux et les corneilles sont des oiseaux psychopompes — ils accompagnent les âmes des mourants, et leur rassemblement est signe de mort proche. La mère comprend instinctivement ce que signifie ce vol —

Elle éperonna son cheval arabe et galopa dans cette direction.

Or, mon Sultan, c'était l'endroit où le garçon avait été terrassé. Les corbeaux et les corneilles, voyant du sang, voulaient s'abattre sur lui, mais il avait deux petits chiens qui les chassaient sans cesse et ne leur permettaient pas de se poser. Alors que le garçon gisait là, Khizr apparut à lui sur son cheval gris.

— Khizr — ou al-Khidr, « le Verdoyant » — est une figure prophétique et mystique présente dans les traditions islamique, judéo-chrétienne et préislamique du Proche-Orient et de l'Asie centrale. Dans le Coran (sourate 18), il est le mystérieux sage rencontré par Moïse, dépositaire d'une connaissance divine que même les prophètes n'atteignent pas. Dans le monde turcophone, il est devenu une figure synchrétique : à la fois saint islamique, génie protecteur des voyageurs et des guerriers blessés, et figure héritée des traditions chamaniques de l'esprit guérisseur. Sa monture grise est son attribut distinctif —

Par trois fois il tapota la blessure de sa main, en disant : « N'aie pas peur, garçon, tu ne mourras pas de cette blessure. Les fleurs de la montagne avec le lait de ta mère en seront le baume. » Puis il disparut.

Soudain la mère du garçon galopa jusqu'à lui. Elle regarda et vit son propre fils bien-aimé gisant, couvert de sang rouge. Criant vers son fils elle déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'elle déclama.

Le sommeil est tombé sur tes yeux noirs en forme d'amandes ; ouvre-les, héros !

Tes douze côtes se sont affaissées ; ressaisis-toi, héros !

Ta douce âme donnée par Dieu semble errer au loin ; rappelle-la, héros !

Si tu as une âme dans ton corps, dis-le-moi, mon fils,

Et ma sombre tête soit un sacrifice pour toi, mon fils.

Montagne Kazilik, tes eaux coulent —

Qu'elles cessent de couler !

Montagne Kazilik, tes herbes poussent —

Qu'elles cessent de pousser !

Montagne Kazilik, tes cerfs courent libres —

Qu'ils cessent de courir, qu'ils se changent en pierre !

Comment saurais-je, mon fils ? Est-ce l'œuvre d'un lion ?

Ou l'œuvre d'un tigre ? Comment saurais-je, mon fils ?

D'où ce désastre t'est-il tombé dessus ?

Si tu as une âme dans ton corps, dis-le-moi, mon fils,

Et ma sombre tête soit un sacrifice pour toi, mon fils.

Un mot ou deux de ta bouche, de ta langue, pour moi !

— La malédiction lancée par la mère contre la montagne est un motif récurrent dans les épopées turcophones et caucasiennes. Elle ne s'en prend pas à la montagne par erreur ou par folie : c'est une invocation rituelle, une manière de mobiliser les forces naturelles comme témoins et comme parties du deuil. La montagne, les herbes, les cerfs — tout ce qui vit et court — doit s'arrêter, se figer, partager l'immobilité de mort du fils blessé —

Tandis qu'elle disait ces mots, sa voix pénétra jusqu'aux oreilles du garçon. Il leva la tête, ouvrit soudainement les yeux et regarda le visage de sa mère. Puis il déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama.

Approche-toi, ma dame mère dont le lait blanc m'a allaité,

Ma mère aux cheveux blancs vénérée, chère comme la vie.

Ne maudis pas ses eaux qui coulent ;

La Montagne Kazilik est innocente.

Ne maudis pas ses herbes qui poussent ;

La Montagne Kazilik est sans faute.

Ne maudis pas ses cerfs qui courent ;

La Montagne Kazilik est innocente.

Ne maudis pas ses lions et ses tigres ;

La Montagne Kazilik est sans faute.

Si tu dois maudire quelqu'un, maudis mon père.

Ce crime, ce péché est le crime de mon père.

Il ajouta : « Mère, ne pleure pas. Je ne mourrai pas de cette blessure. N'aie pas peur. Khizr au cheval gris est venu à moi. Par trois fois il a tapoté ma blessure et a dit : "Tu ne mourras pas de cette blessure. Les fleurs de la montagne avec le lait de ta mère seront ton baume." »

À ces mots les quarante jeunes servantes gracieuses se dispersèrent et cueillirent des fleurs des montagnes. La mère du garçon serra son sein mais il ne vint pas de lait. Elle serra à nouveau et il ne vint pas de lait. La troisième fois elle se frappa un coup et son sein se tendit et se remplit.

— *Ce geste de la mère qui doit frapper son propre sein pour faire venir le lait est l'un des moments les plus anciens du récit sur le plan symbolique : dans les traditions chamaniques des steppes, le lait maternel possède des vertus magiques de guérison. Associé aux fleurs de la montagne — plantes médicinales connues des peuples pastoraux nomades —, il forme un remède qui tient à la fois de la médecine traditionnelle et du rite sacré —*

Elle serra, et il sortit du lait et du sang mêlés. Ils appliquèrent les fleurs des montagnes avec son lait sur la blessure du garçon. Ils le mirent en selle sur un cheval et le conduisirent à son campement. Ils le confièrent aux soins des médecins et le cachèrent à Dirse Khan.

Le sabot du cheval est aussi rapide que le vent ; la langue du ménestrel est aussi prompt qu'un oiseau. Mon Khan, en quarante jours la blessure du garçon fut guérie et il était fort et bien portant. À nouveau il pouvait monter à cheval et porter une épée, chasser le gibier et faire voler le faucon. Dirse Khan ne savait rien ; il croyait son fils bien-aimé mort.

Ces quarante traîtres scélérats eurent vent de la chose et se consultèrent sur ce qu'il convenait de faire. « Si Dirse Khan voit son fils, il n'en épargnera aucun de nous ; il nous tuera tous, dirent-ils. Allons, saisissons Dirse Khan, attachons ses mains blanches derrière son dos, lions une corde de crins autour de son cou blanc, et emmenons-le dans les terres des infidèles. »

Ils le saisirent, ils lièrent ses mains blanches derrière son dos, ils lièrent une corde de crins autour de son cou blanc, ils le frappèrent jusqu'à ce que le sang coulât de sa peau blanche. Ils

s'en allèrent, lui à pied, eux à cheval, et ils le poussèrent vers les terres du sanglant infidèle. Dirse Khan devint captif, mais les nobles oghouz ne savaient pas qu'il était captif.

Pourtant, mon Sultan, la femme de Dirse Khan apprit la nouvelle. Elle alla trouver son fils bien-aimé et déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'elle déclama.

Vois-tu, mon fils, ce qui s'est passé ?

Les rochers abrupts n'ont pas bougé mais la terre a bée,

Il n'y avait pas d'ennemi dans le pays mais des ennemis sont tombés sur ton père.

Les quarante lâches compagnons de ton père l'ont saisi,

Ils ont lié ses mains blanches derrière son dos,

Ils ont lié une corde de crins autour de son cou blanc,

Eux à cheval ont conduit ton père à pied,

Avec lui ils ont fait leur chemin vers les terres du sanglant infidèle.

Mon seigneur, mon fils, lève-toi !

Prends tes quarante guerriers, délivre ton père de ces quarante lâches.

Mets-toi en branle, fils ; si ton père ne t'a montré aucune pitié,

Toi montre de la pitié à ton père.

Le garçon ne méprisa pas les paroles de sa mère. Le prince Boghach se leva, il ceignit son épée d'acier noir, il saisit son arc solide à la poignée blanche, il prit dans son bras sa lance dorée, il fit amener son cheval arabe et sauta en selle, il prit avec lui ses quarante jeunes hommes et galopa à la recherche de son père. Il suivit les traces de ces traîtres scélérats et quand il les eut en vue il mit ses quarante jeunes hommes en embuscade.

Les quarante lâches avaient établi leur camp et buvaient le vin rouge fort, quand soudainement Boghach Khan tomba sur eux. Le voyant, ils dirent : « Allons, saisissons ce jeune homme et emmenons-le et livrons les deux à l'infidèle. »

Dirse Khan dit : « Merci, mes quarante compagnons ! Il ne fait pas de doute que Dieu est Un.

— Cette invocation — « Dieu est Un » — est la première partie de la shahada, la profession de foi islamique : « Il n'y a de dieu que Dieu, et Muhammad est son prophète. » Son emploi ici par Dirse Khan, dans un moment de supplication, montre comment les formules islamiques ont été intégrées dans le tissu de la langue quotidienne et épique des Oghouz islamisés, sans nécessairement porter leur plein poids théologique —

Détachez mes mains, donnez-moi mon luth long comme un bras, et je ferai rebrousser chemin à ce jeune homme. Ensuite vous pourrez me tuer, ou me laisser vivre et me libérer. »

Ils détachèrent ses mains et lui donnèrent son luth. Il ne savait pas que c'était son propre fils bien-aimé ; il s'avança vers lui et déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama.

S'il y a des chevaux arabes au long encolure, ils sont à moi ;

S'il y a parmi eux une monture qui t'appartient, dis-le-moi, beau guerrier.

Sans combat, sans bataille, je te la donnerai ;

Seulement fais demi-tour !

S'il y a dix mille moutons dans les bergeries, ils sont à moi ;

S'il y a parmi eux de la viande pour ta broche, dis-le-moi.

Sans combat, sans bataille, je te la donnerai.

Seulement fais demi-tour !

S'il y a des chameaux rouges dans les pâturages, ils sont à moi ;

Si tu as parmi eux une bête de somme, dis-le-moi ;

Sans combat, sans bataille, je te la donnerai.

Seulement fais demi-tour !

S'il y a des pavillons à coupole dorée, ils sont à moi ;

Si tu as parmi eux un foyer, guerrier, dis-le-moi.

Sans combat, sans bataille, je te le donnerai.

Seulement fais demi-tour !

S'il y a des filles à marier à la peau blanche et aux yeux châains, elles sont à moi ;

Si ta fiancée est parmi elles, guerrier, dis-le-moi.

Sans combat, sans bataille, je te la donnerai.

Seulement fais demi-tour !

S'il y a des anciens à barbe blanche, ils sont à moi ;

Si tu as parmi eux un père à barbe blanche, dis-le-moi.

Sans combat, sans bataille, je te le donnerai.

Seulement fais demi-tour !

Si c'est pour moi que tu es venu, j'ai tué mon propre fils bien-aimé.

Je ne mérite aucune pitié, guerrier ; fais demi-tour !

Alors le garçon déclama à son père ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama.

Les chevaux arabes au long encolure sont tiens ;

Ma monture aussi est parmi eux.

Je ne la laisserai pas aux quarante lâches.

Les chameaux rouges dans les pâturages sont tiens ;

Ma bête de somme aussi est parmi eux.

Je ne la laisserai pas aux quarante lâches.

Les dix mille moutons dans les bergeries sont tiens ;

La viande de ma broche aussi est parmi eux.

Je ne la laisserai pas aux quarante lâches.

Les filles à la peau blanche et aux yeux châains sont tiennes ;

Ma fiancée aussi est parmi elles.

Je ne la laisserai pas aux quarante lâches.

Les pavillons à coupole dorée sont tiens ;

Ma demeure aussi est parmi eux.

Je ne la laisserai pas aux quarante lâches.

Les anciens à barbe blanche sont tiens ;

J'ai moi aussi un vieux père parmi eux.

Son esprit s'en est allé, il a perdu la raison,

Mais je ne le laisserai pas aux quarante lâches.

Ce disant, il agita le bras en signe à ses quarante guerriers. Ils éperonnèrent leurs chevaux arabes et se rallièrent au garçon. Il conduisit ses quarante hommes, il chargea, il combattit et livra bataille. Les uns il les décapita, les autres il les fit prisonniers, et il libéra son père. Père et fils s'étreignirent et pleurèrent ensemble, ils se racontèrent mutuellement leurs histoires. Puis ils reprirent le chemin du retour.

La Princesse vint à leur rencontre et, voyant Dirse Khan et son fils ensemble, elle rendit grâce à Dieu le Très-Haut. Elle offrit des sacrifices, elle nourrit les affamés, elle fit l'aumône. Elle serra son fils contre sa poitrine et embrassa ses yeux.

— Le baiser sur les yeux est, dans la tradition turco-persane, le geste d'affection le plus intime entre une mère et son enfant — plus encore que le baiser sur le front ou la joue. Il reviendra plusieurs fois dans le livre comme signe de la tendresse maternelle retrouvée —

Le Grand Khan Bayindir donna au garçon une principauté et un trône. Dede Korkut conta des histoires et déclama ; il composa et enfila ensemble ce conte des Oghouz.

Eux aussi vinrent en ce monde et le quittèrent ;

Ils campèrent et repartirent, comme une caravane.

Eux aussi le destin les a pris et la terre les a cachés.

Qui maintenant hérite de ce monde passager,

Ce monde où les hommes viennent et d'où ils partent,

Ce monde dont la fin dernière est la mort ?

Quand viendra la sombre mort, puisse-t-il te donner un passage paisible. Que Dieu accroisse ta prospérité, avec santé et sagesse. Que ce Seigneur Très-Haut que j'exalte soit ton Ami et vienne à ton aide. Je prierai pour toi, mon Khan : que ta montagne noire aux racines profondes ne soit jamais renversée, que ton grand arbre ombreux ne soit jamais abattu, que ta belle rivière limpide et coulante ne tarisse jamais, que les bouts de tes ailes ne soient jamais brisés, que ton cheval gris-blanc ne trébuche jamais dans son galop, que ton épée d'acier noir ne soit jamais ébréchée dans la mêlée, que ta lance aux mille couleurs ne se brise jamais dans la poussée. Que la place de ta mère aux cheveux blancs soit le paradis céleste, que la place de ton père à la barbe blanche soit le paradis. Que la lampe que Dieu a allumée pour toi continue de brûler, que le Dieu tout-puissant ne te mette jamais dans le besoin d'hommes indignes, ô mon Khan !

— La conclusion du récit suit un schéma rituel que l'on retrouve dans presque tous les chapitres du livre : après la résolution de l'action, Dede Korkut reprend la parole pour enchâsser le récit dans une méditation sur la mort et le temps, puis pour adresser au khan — l'auditeur noble devant lequel le barde performe — une série de vœux formulaires. Ces vœux ne sont pas de simples politesses : chaque image — la montagne aux racines profondes, l'arbre ombreux, la rivière qui coule, les ailes de l'oiseau — est un symbole de puissance, de générosité et de vie

que le barde convoque pour son patron. C'est le prix du récit, son échange rituel : l'histoire contre la protection, le conte contre le repas, la mémoire contre la vie —

LA RAZZIA SUR LA MAISON DE SALUR KAZAN



Il advint un jour que Salur Kazan fils d'Ulash, oisillon de l'oiseau aux longues plumes, espoir des misérables et des sans-défense, lion de la rivière Emet, tigre du Karajuk, maître du cheval alezan, père du Khan Uruz, gendre de Bayindir Khan, chance des Oghouz innombrables, soutien des guerriers abandonnés, se leva de sa place.

— *Cette longue titulature d'ouverture est un procédé formulaire caractéristique de la poésie épique oghouze : elle situe immédiatement le héros dans sa généalogie, son territoire et son réseau d'alliances, fonctionnant comme une carte d'identité aristocratique récitée à voix haute devant l'assemblée* —

Il fit dresser ses quatre-vingt-dix pavillons à dômes sur la terre noire. En quatre-vingt-dix endroits il étendit des tapis de soie aux mille couleurs. En quatre-vingts endroits on dressa de grandes jarres. On disposa des coupes et des aiguières d'or. Neuf belles jeunes filles infidèles, aux yeux noirs, au beau visage, les cheveux nattés dans le dos, des boutons rouges sur la poitrine, les mains teintes au henné depuis les poignets, les doigts ornés de dessins au henné, versaient des coupes de vin aux nobles des Oghouz innombrables.

— *La présence de servantes « infidèles » — c'est-à-dire non musulmanes, probablement géorgiennes ou arméniennes — et de vin dans le festin d'un chef oghouz reflète la tension caractéristique de cette épopée entre les pratiques des steppes turcophones préislamiques et l'islam qui s'y installe progressivement. Le vin est mentionné sans ambiguïté morale dans le texte, signe que ces récits ont été composés ou transmis dans un milieu où l'islamisation était encore incomplète* —

Salur Kazan fils d'Ulash but profondément, et le vin fort lui monta au front. Il bascula sur ses grands genoux et dit : « Entendez ma voix, nobles, prêtez l'oreille à mes paroles, nobles. Nos flancs sont endoloris à trop nous allonger, nos dos sont raidis à trop rester debout. Sortons, nobles, chassons le gibier et faisons voler les faucons, abattons l'élan, puis revenons à nos pavillons manger et boire et nous réjouir. »

Dündar le Sauvage fils de Kiyan Seljouk dit : « En vérité, Khan Kazan, quelle excellente idée ! » Kara Budak fils de Kara Göne dit : « Excellente idée, mon seigneur Kazan ! » Sur ces mots, Uruz Koja à la bouche de cheval bascula sur ses deux genoux et dit : « Mon seigneur Kazan, c'est une excellente idée, mais vous vivez à la porte de la maudite Géorgie infidèle ; à qui laisserez-vous la garde du camp ? » Kazan répondit : « Mon fils Uruz peut monter la garde sur mes tentes, avec trois cents hommes. »

Aussitôt il fit amener son cheval alezan et sauta sur son dos. Dündar monta son étalon à l'étoile blanche. Kara Göne, frère du prince Kazan, fit attraper son cheval arabe bleu et monta. Sher Shemseddin, fléau des ennemis de Bayindir Khan, fit amener son cheval arabe blanc et monta. Beyrek, le héros qui s'échappa un jour de la forteresse de Bayburt tenue par Parasar,

— *exploit évoqué dans un autre récit du recueil, signe que les chapitres du Livre de Dede Korkut forment un univers cohérent où les personnages se croisent et se souviennent les uns des autres* —

monta son cheval gris. Le prince Yigenek, lui qui un jour avait traité Kazan le cavalier alezan de « prêtre chrétien »,

— *insulte grave dans ce milieu guerrier où l'identité musulmane est liée à l'honneur viril* —

monta son cheval bai. De compter les nobles des Oghouz innombrables, il n'y aurait pas eu de fin ; ils montèrent tous. La troupe aux mille couleurs sortit chasser sur la montagne aux mille couleurs.

L'espion des infidèles les épia et porta la nouvelle à la bête infidèle sauvage, le roi Shökli. Sept mille infidèles montèrent leurs chevaux pommelés, hommes de religion souillée, ennemis de la foi, le dos de leurs caftans fendu, leurs cheveux noirs tombant jusqu'à la taille.

— *La description physique des infidèles — caftans fendus dans le dos, cheveux longs flottants — est un marqueur d'altérité délibéré : dans la culture oghouze, le guerrier respectable porte les cheveux courts ou tressés, et le vêtement fendu est associé aux peuples des confins non civilisés. Ces détails ne sont pas anodins : ils construisent l'ennemi comme radicalement autre* —

Ils galopèrent à vive allure et à minuit ils parvinrent au campement du prince Kazan. Ils saccagèrent ses pavillons dorés, ils firent crier en chœur ses belles-filles et ses filles pareilles à des cygnes. Ils enfourchèrent ses chevaux rapides comme des faucons, écurie après écurie, ils emmenèrent derrière eux file après file ses chameaux rouges. Ils pillèrent son lourd trésor, son argent abondant. Quarante jeunes filles à la taille fine et la grande Dame Burla partirent en captivité. La vieille mère du prince Kazan s'en fut, accrochée au cou d'un chameau noir. Le fils du Khan Kazan, le prince Uruz, et ses trois cents hommes partirent les mains et le cou enchaînés. Saru Kulmash fils d'Ilig Kojas fut tué à la tente du prince Kazan. Kazan ne savait rien de tout cela.

Le roi infidèle dit : « Nobles ! Nous avons enfourché les chevaux rapides comme des faucons de Kazan, écurie après écurie, nous avons pillé son or et son argent, nous avons capturé son fils Uruz et ses quarante jeunes guerriers, nous avons emmené ses chameaux file après file, nous avons pris la femme de Kazan et ses quarante jeunes filles à la taille fine ; ces pertes nous les avons infligées à Kazan. »

L'un des infidèles dit : « Il nous reste encore une perte à infliger au prince Kazan. » « Noble seigneur, quelle perte ? » demanda le roi Shökli. « Kazan a dix mille moutons au Défilé Noir Fermé ; si nous les prenions aussi, nous infligerions une grande perte à Kazan. » Le roi Shökli donna aussitôt ses ordres : « Que six cents infidèles aillent chercher ces moutons ! » Six cents infidèles montèrent à cheval et galopèrent vers les moutons.

Cette nuit-là, comme Karajuk le berger dormait, il fut visité par un cauchemar. Il bondit de terreur et appela à ses côtés ses deux frères, Kiyan Güchi et Demir Ekiji. Il renforça la porte du parc, en trois endroits il entassa des montagnes de pierres, il saisit sa fronde au manche aux mille couleurs. Sans prévenir, les six cents infidèles étaient sur lui. Ils dirent :

Berger, inquiet quand tombent les ombres sombres du soir,

Berger, occupé à battre ton silex quand tombent la neige et les gouttes de pluie,

Berger, plein de lait et de fromage et de bonne crème partout !

« Nous sommes les hommes qui ont abattu les pavillons du prince Kazan à leurs cheminées d'or, qui ont enlevé ses écuries pleines de chevaux rapides comme des faucons, qui ont emmené ses files de chameaux rouges, qui ont pris sa vieille mère, qui ont pillé son lourd trésor et son argent abondant, qui ont capturé ses belles-filles et ses filles pareilles à des cygnes, qui ont emmené le fils de Kazan avec ses quarante guerriers et la femme de Kazan avec ses quarante jeunes filles à la taille fine. Maintenant, berger, viens ici de loin et de près, incline la tête, mets ta main sur ton cœur et salue-nous, infidèles, et alors nous ne te tuerons pas ; nous t'enverrons au roi Shökli et nous te ferons nommer prince. »

Le berger répondit :

Ne dis pas de sottises, mon bon chien infidèle !

Infidèle enragé, qui partages avec mon chien un plat de mes restes,

Pourquoi te vanter du cheval pommelé que tu montes ?

Je n'échangerais pas ma chèvre à la tête tachetée contre lui.

Pourquoi te vanter du casque que tu portes ?

Je n'échangerais pas ma casquette contre lui.

Pourquoi te vanter de ta lance de soixante emfans ?

Je n'échangerais pas mon bâton de cornouiller contre elle.

Pourquoi te vanter de ton carquois à quatre-vingt-dix flèches ?

Je n'échangerais pas ma fronde au manche coloré contre lui.

Viens ici de loin et de près,

Vois la raclée que vont prendre tes hommes ; et puis va-t'en.

Les infidèles ne se firent pas prier ; ils éperonnèrent leurs chevaux, ils déversèrent des flèches. Ce dragon parmi les guerriers, Karajuk le berger, chargea sa fronde et la lança. Quand il lança sa première pierre il en renversa deux ou trois ; quand il lança la seconde il en renversa trois ou quatre. La terreur emplit les yeux des infidèles. Karajuk le berger avec ses pierres de fronde en étendit trois cents à terre.

— *La fronde est ici l'arme du peuple, opposée à la lance et au carquois aristocratiques. Karajuk représente une figure récurrente dans les épopées turcophones : le personnage d'origine humble — berger, cocher, forgeron — dont la valeur physique égale ou dépasse celle des nobles, et qui sera récompensé à la fin du récit par une promotion sociale —*

Ses deux frères tombèrent sous les flèches et moururent. Le berger vint à manquer de pierres : moutons, chèvres, peu lui importait ce que c'était, il les chargea dans sa fronde et les envoya voler, et commença à renverser quatre ou cinq infidèles à chaque coup. Les infidèles furent saisis de panique, le monde devint sombre autour de leurs têtes. « Ce berger trois fois maudit va-t-il nous écraser tous ? » dirent-ils, et ils tournèrent les talons et s'enfuirent.

Le berger confia à leur Dieu ses frères tombés et entassa en un immense tertre les cadavres des infidèles. Lui-même avait été blessé en un ou deux endroits ; il battit son silex et alluma un feu, brûla un morceau de son manteau en cendres et les appliqua sur ses plaies.

— *Ce remède populaire — appliquer les cendres d'un tissu brûlé sur une blessure — est attesté dans de nombreuses traditions médicales des steppes et du Caucase ; il avait une vertu antiseptique réelle, le charbon de bois ayant des propriétés absorbantes —*

Puis il s'assit au bord du chemin et versa d'amères larmes, en disant : « Salur Kazan, prince Kazan, es-tu mort ou vivant ? Ne sais-tu rien de tout cela ? »

Or il advint, mon Khan, que cette nuit-là, tandis que Salur Kazan fils d'Ulash, la chance des Oghouz innombrables, le gendre de Bayindir Khan, dormait, il fut visité par un cauchemar. Il bondit et dit : « Mon frère Kara Göne, sais-tu ce qui m'est apparu en songe ? J'ai eu un cauchemar, j'ai vu mourir mon oiseau, le faucon qui palpite dans ma main. J'ai vu des foudres s'abattre du ciel sur mon pavillon blanc. J'ai vu un brouillard épais se déverser sur mon campement. J'ai vu des loups enragés déchirer ma tente. J'ai vu un chameau noir me saisir par le cou. J'ai vu mes cheveux noirs comme le corbeau pousser longs comme des roseaux ; ils poussaient et poussaient jusqu'à couvrir mes yeux. J'ai vu mes dix doigts couverts de sang depuis les poignets. Depuis que j'ai vu ce songe je n'ai pu rassembler mes esprits. Mon seigneur frère, interprète-moi ce rêve. »

— *L'interprétation des songes est une pratique centrale dans les cultures turcophones et persanes, héritée à la fois des traditions chamaniques des steppes et de l'islam qui leur accorde une place importante — le Prophète Muhammad lui-même est réputé avoir reçu des révélations oniriques. Dans le Livre de Dede Korkut, les rêves prémonitoires fonctionnent comme un avertissement divin que le héros doit savoir lire —*

Kara Göne répondit : « Le nuage noir dont tu parles, c'est ta puissance ; la neige et la pluie c'est ton armée, les cheveux c'est l'anxiété, le sang le malheur. Le reste, je ne saurais l'interpréter ; que Dieu l'interprète. »

« N'interromps pas ma chasse, dit Kazan, ne disperse pas mon armée. J'éperonnerai aujourd'hui mon cheval alezan et ferai en un jour le voyage de trois jours. J'arriverai chez moi

avant midi ; si tout est sain et sauf je serai de retour avant la nuit. Si mon campement n'est pas sain et sauf, veille sur toi-même ; je serai parti pour de bon. »

Le prince Kazan éperonna son cheval alezan et se mit en route. Il chevaucha et chevaucha jusqu'à ce qu'il parvînt chez lui, où il ne vit que des corbeaux voler et des chiens errer. Alors le prince Kazan demanda des nouvelles à sa demeure ; voyons, mon Khan, comment il interrogea :

Mon peuple, ma tribu, ma demeure confortable,

Voisine de l'âne sauvage, de l'élan, du cerf, ma demeure.

Loin de l'ennemi à ses chevaux pommelés ;

Comment l'ennemi a-t-il pu venir te déchirer, ma belle demeure ?

Là où s'élevaient les pavillons blancs les traces demeurent,

Là où s'asseyait ma vieille mère la place demeure.

La cible reste là où mon fils Uruz décochait ses flèches,

Le champ reste là où galopaient les nobles oghouz,

Le foyer reste là où se trouvait la cuisine sombre.

Les yeux aux amandes noires de Kazan s'emplirent de larmes sanglantes à ce spectacle ; ses veines gonflèrent, son cœur s'agita. Il enfonça ses talons dans son cheval alezan et s'en fut par la route qu'avait prise l'infidèle. Un cours d'eau apparut sur son chemin et il dit : « L'eau a regardé la face de Dieu. Je vais demander des nouvelles à ce cours d'eau. »

— *Cette invocation de l'eau est une trace des croyances animistes préislamiques des Turcs des steppes, pour qui les cours d'eau, les montagnes et les arbres étaient habités par des esprits. Le texte superpose ensuite à cette croyance ancienne des références islamiques — Hasan, Huseyn, Aïcha, Fatima — illustrant le syncrétisme religieux caractéristique de l'épopée oghouze*

Voyons, mon Khan, comment il interrogea :

Eau qui clapote sur les rochers,

Eau qui fait danser les barques de bois,

Eau que Hasan et Huseyn désiraient,

— *Hasan et Huseyn sont les fils d'Ali ibn Abi Talib et de Fatima, fille du Prophète. Figures centrales du chiisme, ils sont ici invoqués dans un contexte sunnite oghouz, témoignant de la*

vénération transconfessionnelle dont ils jouissaient dans l'ensemble du monde islamique médiéval —

Eau qui orne verger et jardin,

Eau qui dota Aïcha et Fatima,

— Aïcha, épouse du Prophète, et Fatima, sa fille, sont ici associées à l'eau comme symbole de pureté et de bénédiction divine —

Eau que boivent les chevaux rapides comme des faucons,

Eau que traversent les chameaux rouges,

Sur les rives de qui reposent les moutons blancs,

As-tu des nouvelles de mon campement ? Dis-le-moi,

Et ma sombre tête te soit sacrifice, chère eau.

Mais comment l'eau donnerait-elle des nouvelles ? Il traversa le cours d'eau et rencontra alors un loup. « Béni soit le visage du loup », dit-il

— expression formulaïque de bonne augure dans la tradition turcophone, où le loup gris est un animal totémique sacré, ancêtre mythique des Turcs selon certaines légendes d'origine, et symbole de force guerrière —

« je vais demander des nouvelles au loup. » Voyons, mon Khan, comment il interrogea :

Toi dont le soleil se lève quand tombe la nuit sombre,

Qui te dresses comme un homme dans la neige et la pluie,

À la vue de qui les étalons bien dressés hennissent

Et les chameaux rouges crient.

Agitant ta queue quand tu vois les moutons blancs,

Enfonçant ton dos contre le solide parc et le brisant,

Saisissant le plus gras des jeunes de deux ans serrés en troupeau,

Arrachant les queues sanglantes et les engloutissant,

Dont la voix défie les grands chiens,

Occupant toute la nuit les bergers avec leur silex et leur acier,

As-tu des nouvelles de mon campement ? Dis-le-moi,

Et ma sombre tête te soit sacrifice, ami loup.

Mais comment un loup donnerait-il des nouvelles ? Il laissa le loup derrière lui. Puis le chien noir du berger Karajuk vint à sa rencontre. Kazan demanda des nouvelles au chien noir ; voyons, mon Khan, comment il interrogea :

Toi qui aboies quand tombent les ombres sombres du soir,

Qui avales l'ayran aigre au fur et à mesure qu'on le verse,

— boisson fermentée à base de lait, proche du yaourt dilué, consommée quotidiennement par les peuples des steppes et encore aujourd'hui dans tout le monde turcophone et caucasien —

Qui terrifies les voleurs qui rôdent la nuit,

Les mettant en fuite par ton vacarme,

As-tu des nouvelles de mon campement ? Dis-le-moi,

Et tant que ma sombre tête sera en vie et en santé je te traiterai avec bonté, chien.

Mais comment un chien donnerait-il des nouvelles ? Le chien mordit les jambes du cheval de Kazan et gémit. Kazan frappa le chien avec un bâton, et le chien s'esquiva par le chemin d'où il était venu. Pourchassant le chien devant lui, Kazan tomba sur Karajuk le berger. Voyant le berger, il lui demanda des nouvelles ; voyons, mon Khan, comment il interrogea. Kazan dit :

Berger, inquiet quand tombent les ombres sombres du soir,

Berger, occupé à battre ton silex quand tombent la neige et les gouttes de pluie,

Prends garde à ce que je dis, entends mes paroles.

L'infidèle noir à ses chevaux pommelés a ravagé mon campement ;

Est-il passé par ici ? Dis-le-moi,

Et ma sombre tête te soit sacrifice, berger.

Le berger répondit :

Étais-tu mort ou étais-tu perdu, Kazan ?

Où errais-tu, où étais-tu allé, mon seigneur Kazan ?

« Hier — non, ce n'était pas hier, c'était avant-hier, ta famille est passée par ici. L'infidèle noir à ses chevaux pommelés avait pillé ta maison aux pavillons blancs. Ils avaient capturé ta grande

Dame Burla et le morceau de ton cœur, le fruit de ta vie, ton fils Uruz. Les infidèles montaient tes chevaux rapides comme des faucons, écuries pleines d'eux, ils emmenaient tes chameaux rouges, file après file, ils avaient tout ton trésor d'or et d'argent. C'était avant-hier, ils sont passés par ici. J'ai vu ta petite vieille mère agrippée au cou d'un chameau, et ta femme, la grande Dame Burla avec ses quarante jeunes filles à la taille fine, marchant devant les infidèles, pleurant en chemin. Parmi les jeunes nobles j'ai vu ton fils Uruz, la belle lumière de ton œil, un licou autour du cou, captif dans les mains des infidèles. »

Quand le berger dit cela, Kazan gémit, son esprit quitta sa tête, et le monde entier devint sombre à ses yeux. « Que ta bouche se dessèche, berger ! cria-t-il. Que ta langue pourrisse, berger ! Que Dieu écrive ton destin sur ton front, berger ! »

Le berger répondit : « Pourquoi es-tu en colère contre moi, seigneur Kazan ? N'as-tu pas la foi dans le cœur ? Six cents infidèles m'ont attaqué moi aussi, mes deux frères ont été tués, j'ai tué trois cents infidèles, j'ai bien combattu, je n'ai pas laissé les infidèles prendre les grasses brebis et les maigres agnelles de ton parc. J'ai été blessé en trois endroits, ma sombre tête a été assommée, j'étais seul ; est-ce cela que tu me reproches ? » Puis il dit :

Donne-moi ton cheval alezan,

Donne-moi ta lance de soixante emfans,

Donne-moi ton bouclier aux mille couleurs,

Donne-moi ton épée pure d'acier noir,

Donne-moi les quatre-vingts flèches de ton carquois,

Donne-moi ton arc solide à la poignée blanche.

J'irai vers l'infidèle,

Je me relèverai et je tuerai,

J'essuierai le sang de mon front avec ma manche.

Si je meurs je mourrai pour toi ;

Si Dieu le Très-Haut le permet, je délivrerai ta famille.

Ces paroles offensèrent Kazan et il repartit brusquement. Le berger vint derrière lui. Kazan se retourna et regarda et dit : « Berger, mon garçon, où vas-tu ? » Il répondit : « Mon seigneur Kazan, si tu vas reprendre ta famille, j'y vais aussi, pour venger le sang de mes frères. »

Kazan dit alors : « Berger, mon garçon, j'ai faim ; n'as-tu rien à manger ? » « Certainement, répondit le berger, j'ai un agneau que je faisais cuire toute la nuit ; allons nous arrêter au pied de cet arbre et manger. » Ils s'y arrêtaient, le berger sortit son sac et ils mangèrent.

Kazan se dit en lui-même : « Si je pars avec le berger, les nobles des Oghouz innombrables me feront honte et diront : "Kazan n'aurait jamais pu venir à bout des infidèles si le berger n'avait pas été avec lui." »

— Jaloux de son honneur — le souci de l'honneur guerrier, ar en turc, est une valeur cardinale dans la société oghouze décrite par l'épopée : un noble ne peut pas devoir sa victoire à un homme de condition inférieure sans y perdre son prestige —

il attacha solidement le berger à un arbre, monta à cheval et s'en alla. Le berger cria : « Seigneur Kazan, que me fais-tu là ? » « Je vais délivrer ma famille, dit Kazan, puis je reviendrai te libérer. »

Le berger se dit : « Maintenant, berger, tu ferais mieux de déraciner cet arbre avant d'avoir faim et de t'affaiblir, ou les loups et les oiseaux te mangeront ici. » Karajuk le berger fit un effort, il déracina le grand arbre avec sa terre et tout, et courut après Kazan avec sur le dos. Kazan se retourna et vit le berger qui venait derrière lui avec l'arbre sur le dos et dit : « C'est pour quoi, l'arbre, berger ? » « Seigneur Kazan, dit l'autre, je vais te dire à quoi il sert. Pendant que tu te bats contre l'infidèle tu pourrais avoir un peu faim, alors j'utiliserai cet arbre comme bois de chauffe pour te cuisiner quelque chose à manger. »

Kazan aima ces paroles ; il descendit de cheval, délia le berger, l'embrassa sur le front et dit : « Si Dieu délivre ma famille je te ferai mon Grand Écuyer. »

— La promotion sociale par récompense guerrière est ici clairement affirmée : le berger d'humble condition peut accéder à une charge noble par sa bravoure et sa loyauté, valeurs qui transcendent la naissance dans l'idéal oghouz —

Puis ils reprirent leur route ensemble.

Pendant ce temps le roi Shökli, heureux et joyeux, festoyait avec les nobles infidèles. « Nobles, dit-il, savez-vous ce que nous devrions faire pour couvrir Kazan de honte ? Nous devons faire venir Dame Burla et en faire notre échanton. »

— Faire servir la femme d'un ennemi vaincu comme échanton — celle qui verse le vin — est une humiliation codifiée dans les cultures aristocratiques des steppes : cela signifie réduire une noble dame au rang de servante, et souiller publiquement l'honneur du mari absent —

Dame Burla la Grande l'entendit, et le feu tomba dans son cœur et son âme. Elle alla parmi ses quarante jeunes filles à la taille fine et les instruisit ainsi : « Si l'on tombe sur l'une d'entre vous et demande si elle est la femme de Kazan, vous devez toutes les quarante crier ensemble : "C'est moi !" »

Les hommes du roi Shökli vinrent et demandèrent : « Laquelle d'entre vous est la femme du prince Kazan ? » De quarante et une gorges le cri jaillit, et ils ne savaient laquelle c'était. Ils dirent au roi infidèle : « Nous nous sommes adressés à l'une d'elles mais une réponse est venue de quarante et une gorges, et nous ne pouvons deviner laquelle c'est. »

L'infidèle répondit : « Amenez le fils de Kazan, Uruz, pendez-le à un croc, hachez sa chair blanche et faites-en un beau rôti doré, et offrez-le aux quarante et une nobles dames. Celle qui en mange n'est pas la bonne ; celle que nous cherchons est celle qui le refusera ; amenez-la et qu'elle soit notre échanson. »

Dame Burla la Grande s'approcha de son fils et l'interpella, déclamant ; voyons, mon Khan, ce qu'elle déclama :

Mon fils, mon fils, ô mon fils,

Sais-tu ce qui se passe ?

Ils ont chuchoté ensemble,

J'ai entendu le plan de l'infidèle.

Fils, pilier de ma grande tente à la cheminée d'or,

Fils, fleur de mes belles-filles et de mes filles pareilles à des cygnes,

Mon fils, mon fils, ô mon fils,

Fils que j'ai porté neuf mois dans mon ventre étroit,

Que j'ai mis au monde quand vint le dixième mois,

Que j'ai emmailloté dans le berceau au cadre d'or,

Que j'ai nourri de mon lait blanc.

Fils, ne sais-tu pas ce qui se passe ?

« Les infidèles ont tenu un conseil monstrueux et ont dit : "Empale le fils de Kazan Uruz sur un croc, coupe sa chair blanche et fais-en un beau rôti doré, offre-le aux quarante et une dames, et tu pourras savoir que celle d'entre elles qui n'en mangera pas est la femme de Kazan. Prends-la et nous la conduirons dans notre lit et en ferons notre échanson." Que dis-tu, mon fils ? Mangerai-je de ta chair ou entrerais-je dans le lit de l'infidèle de religion souillée et souillerai-je l'honneur de ton seigneur Kazan ? Que dois-je faire, mon fils ? »

Uruz répondit : « Que ta bouche se dessèche, mère ! Que ta langue pourrisse, mère ! N'eût été que l'on dit que le droit d'une mère est le droit de Dieu,

— *formule islamique affirmant que le respect filial dû à la mère est d'origine divine, rappelant le célèbre hadîth du Prophète : « Le paradis est sous les pieds des mères »* —

je me lèverais et te saisiserais par ton col et ta gorge, je te jetterais sous mon dur talon, je frapperais ton visage blanc contre la terre noire, je ferais jaillir le sang de ta bouche et de ton

nez, je te montrerais combien la vie est douce. De quoi parles-tu là ? Qu'ils m'empalent sur le croc, mais garde-toi de te précipiter vers moi en criant "Mon fils !" et garde-toi de pleurer pour moi. Qu'ils coupent ma chair blanche et la fassent rôtir, qu'ils l'offrent aux quarante dames. Et pour chaque bouchée qu'elles mangent, tu en mangeras deux, pour que les infidèles ne devinent pas qui tu es et ne te démasquent pas, de peur que tu n'aïlles dans le lit de l'infidèle de religion souillée et ne deviennes son échanson et ne souilles l'honneur de mon père Kazan. Garde-toi-en ! »

Ce disant, il versa de grandes larmes. Dame Burla la Grande lui étreignit le cou et l'oreille et tomba. Elle se griffa et déchira ses joues rouges comme des pommes d'automne, elle s'arracha les cheveux comme on arrache des roseaux. Elle se lamenta et cria : « Mon fils, mon fils ! »

Uruz dit :

Dame mère, pourquoi cries-tu devant moi ?

Pourquoi te lamentes-tu, pourquoi pleures-tu ?

Pourquoi blesses-tu mon cœur ?

Pourquoi rappelles-tu mes jours qui sont passés ?

Mère, là où sont les chevaux arabes

N'y a-t-il jamais de poulain ?

Là où sont les chameaux rouges

N'y a-t-il jamais de petit ?

Là où sont les moutons blancs

N'y a-t-il jamais d'agneau ?

Vis, ma dame mère, et que mon père vive ;

N'y aura-t-il jamais un fils comme moi ?

À ces mots sa mère ne put plus endurer ; elle s'éloigna à la hâte et rejoignit les quarante jeunes filles à la taille fine. Les infidèles saisirent Uruz et l'amenèrent au pied de l'arbre du supplice. Uruz dit : « Grâce, infidèles, il est hors de doute que Dieu est un.

— La formule « Dieu est un » — en arabe : *Allahu Ahad* — est le fondement du *tawhid*, le principe d'unicité divine qui est le cœur de la foi islamique. La prononcer est ici à la fois un acte de foi ultime face à la mort et une tentative de toucher la conscience morale de ses bourreaux

—

Laissez-moi parler à cet arbre. » Il déclama à voix haute à l'arbre ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama :

Arbre, si je t'appelle « bois » ne t'en offense pas, arbre !

Les portes de La Mecque et de Médine sont de bois,

— *La Mecque et Médine sont les deux villes saintes de l'islam, respectivement lieu de naissance du Prophète Muhammad et lieu de son refuge et de sa mort. Les invoquer ici sacralise le bois et, par extension, retourne contre l'arbre du supplice sa propre matière* —

De bois le bâton de Moïse qui parla avec Dieu,

— *Moïse — Moussa dans la tradition islamique — est un prophète majeur du Coran. Son bâton, avec lequel il fendit la mer Rouge et fit jaillir l'eau du rocher, est l'un des attributs miraculeux les plus cités dans les traditions abrahamiques* —

De bois les ponts sur les grandes rivières,

De bois les navires sur les mers noires,

De bois la selle de Duldul, la mule d'Ali, roi des hommes,

— *Duldul est la célèbre mule blanche offerte au Prophète Muhammad par le souverain de Byzance, puis léguée à Ali ibn Abi Talib, son cousin et gendre. Ali, « roi des hommes » selon la formule de l'épopée, est une figure vénérée à la fois dans l'islam sunnite et chiite, et particulièrement aimée des peuples turcophones qui lui attribuent souvent des qualités épiques* —

De bois le fourreau et la garde de Zulfikar,

— *Zulfikar — en arabe Dhul-Fiqr — est l'épée légendaire bifide d'Ali, symbole de sa valeur guerrière au service de l'islam. Elle figure fréquemment dans la poésie et l'art islamiques, et reste aujourd'hui un symbole chiite* —

De bois les berceaux de Hasan et Huseyn.

Arbre qui terrifies homme et femme,

Quand je regarde vers ton sommet tu n'as pas de sommet, arbre.

Quand je regarde vers ton pied tu n'as pas de pied, arbre.

Ils vont me pendre à toi ; ne me soutiens pas, arbre.

Si tu le fais, que ma virilité te foudroie, ô arbre !

Tu aurais dû rester dans notre propre pays, arbre ;

J'aurais ordonné à nos esclaves indiens noirs

De te hacher en tout petits morceaux, arbre !

Puis il dit :

Hélas pour mes écuries pleines de chevaux attachés !

Hélas pour mes compagnons qui me gardaient comme un frère !

Hélas pour mon faucon, frémissant dans mon poing !

Hélas pour mon lévrier, rattrapant et saisissant !

Je n'ai pas eu mon content d'être prince ; hélas pour mon âme !

Je ne suis pas las d'être guerrier ; hélas pour ma vie !

Et il versa d'immenses larmes et blessa son cœur brûlant ; et il leva son visage vers la Cour du Tout-Puissant et invoqua l'intercession de Muhammad au beau nom.

— *L'intercession du Prophète — shafa'a — est une doctrine islamique selon laquelle Muhammad plaidera en faveur des croyants au Jour du Jugement. L'invoquer au seuil de la mort est l'acte de foi ultime du guerrier musulman —*

À cet instant, mon Sultan, Salur Kazan et Karajuk le berger arrivèrent au galop. Le cuir de la fronde du berger était fait des peaux de veaux de trois ans, les lanières des peaux de trois chèvres, et une peau de chèvre faisait le gland. À chaque tir elle lançait un quintal de pierre. La pierre qu'elle envoyait ne retombait pas à terre ; si jamais elle retombait elle se fragmentait en poussière, elle explosait comme une fournaise, et pendant trois ans aucune herbe ne poussait là où cette pierre était tombée. Si les grasses brebis et les maigres agnelles étaient laissées sur le flanc de la colline, nul loup ne venait les manger, par peur de la fronde de Karajuk.

Or, mon Sultan, quand Karajuk le berger vit la troupe infidèle, il ne put se contenir. Il lâcha sa fronde, et le monde entier devint sombre aux yeux des infidèles. Kazan dit : « Berger Karajuk, patience. Je vais demander à l'infidèle de me rendre ma mère. »

Le sabot du cheval est rapide comme le vent ; la langue du ménestrel est vive comme un oiseau.

— *Cette formule de transition est un procédé de conteur : elle signale que le récit va accélérer, que la parole et l'action vont se succéder à la vitesse du galop. Dede Korkut, le barde légendaire dont l'autorité encadre tout le recueil, est lui-même rappelé ici comme garant de la rapidité et de la beauté du verbe épique —*

Kazan cria à l'infidèle, déclamant ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama :

Hé, roi Shökli !

Tu as pris mes pavillons à leurs cheminées d'or ;

Qu'ils te donnent de l'ombre.

Tu as pris mon lourd trésor, mon argent abondant ;

Qu'ils soient tiens à dépenser.

Tu as pris la Dame Burla avec ses quarante jeunes filles élancées ;

Qu'elles soient tes esclaves.

Tu as pris mon fils Uruz avec ses quarante guerriers ;

Qu'ils soient tes serfs.

Tu as pris mes écuries pleines de chevaux rapides comme des faucons ;

Qu'ils soient tiens à monter.

Tu as pris mes chameaux, file après file d'eux ;

Qu'ils soient tes bêtes de somme.

Tu as pris ma petite vieille mère dont le lait blanc m'a nourri,

Elle aux cheveux nattés ;

Infidèle, rends-moi ma mère.

Sans combat, sans bataille, je rebrousserai chemin,

Je me retournerai et m'en irai, sois-en certain.

L'infidèle répondit :

Kazan !

Nous avons pris ton pavillon blanc à sa cheminée d'or ;

Il est nôtre.

Nous avons pris la grande Dame Burla avec ses quarante jeunes filles élancées ;

Elle est nôtre.

Nous avons pris ton fils Uruz avec ses quarante guerriers ;

Il est nôtre.

Tes écuries pleines de chevaux rapides comme des faucons,

Tes chameaux, file après file d'eux,

Nous les avons tous pris ;

Ils sont nôtres.

Ta petite vieille mère nous l'avons prise ;

Et elle est nôtre.

« Nous ne te la rendrons pas. Nous la donnerons au fils du prêtre Yaykhan. Le fils du prêtre Yaykhan aura un fils et nous en ferons ton ennemi. »

— Donner la mère captive à un prêtre — c'est-à-dire un chef religieux chrétien dans le contexte géorgien ou arménien de l'épopée — est la plus grave des insultes : cela signifie que la lignée de Kazan sera souillée par un sang ennemi et infidèle, et que cet enfant bâtard sera élevé pour le combattre. L'honneur de toute la tribu oghouze est ainsi menacé —

À ces mots Karajuk le berger fut pris de fureur, ses lèvres se retroussèrent en un rictus, et il dit :

Infidèle sans Dieu sans cervelle,

Infidèle insensé désordonné !

Ces noires montagnes coiffées de neige ont vieilli,

Plus d'herbe ne pousse sur elles.

Les rivières rouge sang ont vieilli,

Plus d'eau ne coule en elles.

Les chevaux rapides comme des faucons ont vieilli,

Ils ne donnent plus de poulains.

Les chameaux rouges ont vieilli,

Ils ne donnent plus de petits.

Infidèle ! La mère de Kazan a vieilli,

Elle ne donne plus de fils.

« Si cela te plaisait, roi Shökli, d'améliorer ta race avec l'aide d'un géniteur oghouz, si tu as une fille aux yeux noirs, amène-la, donne-la au prince Kazan. Alors, infidèle, un fils de lui pourra naître de ta fille, et tu pourras en faire un ennemi pour Kazan. »

Or il advint que les nobles des Oghouz avaient eu vent du désastre et avaient suivi les traces de Kazan. À cet instant ils arrivèrent. Voyons, mon Khan, qui furent ceux qui arrivèrent.

Kara Göne arriva au galop, lui que le Tout-Puissant avait placé au défilé de la Vallée Noire, dont le drap du berceau était de peau de taureau noir, qui dans sa colère réduisait le roc noir en cendres, dont les moustaches étaient nouées sept fois derrière la nuque, ce dragon des héros, le frère du prince Kazan. « Branle ton épée, frère Kazan ! dit-il, me voici ! »

Voyons qui vint ensuite. DüNDAR le Sauvage fils de Kiyan Seljouk arriva au galop, lui qui avait défoncé et détruit la porte de fer au Défilé de la Porte de Fer,

— lieu identifié avec le passage stratégique de Derbent, sur la côte caspienne, appelé « Porte de Fer » depuis l'Antiquité, frontière légendaire entre le monde civilisé et les peuples des steppes du Nord —

qui empalait les hommes sur sa lance de soixante empan, qui avait désarçonné trois fois un héros aussi grand que Kazan. « Branle ton épée, mon seigneur Kazan ! dit-il, me voici ! »

Voyons, mon Khan, qui vint ensuite. Kara Budak fils de Kara Göne arriva au galop. C'est lui qui avait brisé les forteresses de Diyarbakr et de Mardine,

— Diyarbakr et Mardine sont deux grandes cités fortifiées du sud-est de l'Anatolie actuelle, en territoire kurde et arabe, qui représentaient dans l'imaginaire épique oghouz les bastions des puissances ennemies à l'ouest —

qui avait fait vomir le sang au roi Kipchak à l'arc de fer, qui était venu et avait remporté la fille de Kazan par sa valeur, que les anciens oghouz à la barbe blanche louaient chaque fois qu'ils le voyaient malgré sa jeunesse. Il portait des pantalons de soie rouge, et son cheval né de la mer

— les « chevaux nés de la mer » sont une figure mythologique turcophone et persane : des étalons issus d'unions entre juments et esprits aquatiques, dotés d'une vitesse et d'une endurance surnaturelles —

était paré d'un gland d'or. « Branle ton épée, mon seigneur Kazan ! dit-il, me voici ! »

Voyons, mon Khan, qui vint ensuite. Sher Shemseddin fils de Gaflet Koja arriva au galop, de la neige encore dans la crinière de son cheval gris-blanc, lui qui s'était abattu sur les ennemis de

Bayindir Khan sans même prendre la peine de les prévenir, qui avait fait vomir le sang à soixante mille infidèles. « Branle ton épée, mon seigneur Kazan ! dit-il, me voici ! »

Voyons, mon Khan, qui vint ensuite. Beyrek au cheval gris arriva au galop, lui qui un jour avait jailli de la forteresse de Bayburt tenue par Parasar et était arrivé devant sa tente nuptiale aux mille couleurs ; lui l'espoir de sept jeunes filles, le chéri des Oghouz innombrables, le ministre fidèle du prince Kazan. « Branle ton épée, mon seigneur Kazan ! dit-il, me voici ! »

Ensuite le prince Yigenek fils de Kazilik Koja arriva au galop ; lui qui se pavanait en regardant autour de lui, brave comme un aigle, bien ceint, des anneaux d'or aux oreilles,

— les boucles d'oreilles portées par les guerriers oghouz sont un signe de statut et de beauté virile, héritage des traditions ornementales des steppes centrasiatiques —

qui pouvait désarçonner les nobles oghouz les uns après les autres. « Branle ton épée, mon seigneur Kazan ! dit-il, me voici ! »

Ensuite l'oncle du prince Kazan arriva au galop, Uruz Koja à la bouche de cheval. S'il faisait un manteau de fourrure avec les peaux de soixante agneaux de deux ans il ne lui couvrirait pas les talons ; s'il faisait un bonnet avec les peaux de six il ne lui couvrirait pas les oreilles. Maigres étaient ses bras et ses cuisses, et ses longues jambes étaient minces. « Branle ton épée, prince Kazan ! dit-il, me voici ! »

Le suivant à arriver au galop fut celui qui avait vu le visage du Prophète,

— allusion à un Compagnon du Prophète Muhammad qui serait venu jusqu'aux Oghouz ; cette figure est un dispositif de légitimation islamique : en ancrant l'épopée dans la mémoire prophétique, le texte intègre les héros oghouz dans la grande communauté des croyants —

puis était venu et avait été son Compagnon parmi les Oghouz, lui dont les moustaches saignaient quand il était en colère, Bügdüz Emen, les moustaches couvertes de sang. « Branle ton épée, mon seigneur Kazan ! dit-il, me voici ! »

Voyons qui vint ensuite. Alp Eren fils d'Ilig Koja, à la mention de qui les chiens aboyaient, qui avait quitté sa propre terre et avait fait traverser à cheval la Rivière des Étalons à la nage, qui avait pris les clés de cinquante-sept châteaux, qui avait épousé la fille d'Agh Melik Cheshme, qui avait fait vomir le sang au roi Sufi Sandal, qui s'était enveloppé de quarante robes, avait enlevé en secret les filles chéries des seigneurs de trente-sept châteaux, les avait enlacées une à une par le cou et avait embrassé leurs visages et leurs lèvres. « Branle ton épée, mon seigneur Kazan ! dit-il, me voici ! »

De compter les nobles des Oghouz il n'y aurait pas eu de fin ; ils vinrent tous. Ils se lavèrent à l'eau pure, ils pressèrent leurs fronts blancs contre la terre, et ils prièrent.

— La prière rituelle — salat — accomplie collectivement avant la bataille est ici une scène fondatrice : elle transforme le combat en jihad, guerre sainte, et place les guerriers oghouz sous

la protection divine. Se prosterner front contre terre est le geste central de la prière islamique, symbole de la soumission totale à Dieu —

Ils invoquèrent les bénédictions sur Muhammad au beau nom, ils dirent « Dieu est le plus grand ! »,

— Allahu Akbar, le takbir, cri de guerre et de prière qui ouvre chaque acte rituel islamique et accompagne le guerrier musulman dans la bataille —

puis sans plus attendre ils chargèrent l'infidèle, ils branlèrent leurs épées. Les tambours tonnants furent battus, les cors de bronze aux arabesques d'or furent soufflés. Ce jour-là les guerriers virils montrèrent leur trempe. Ce jour-là les lâches épièrent les routes par lesquelles s'esquiver. Ce jour-là il y eut une bataille comme le jour du Jugement et le champ fut plein de têtes. Les têtes étaient tranchées comme des balles. Les chevaux rapides comme des faucons galopèrent jusqu'à perdre leurs fers, les épées pures d'acier noir furent maniées jusqu'à perdre leur tranchant, les flèches de hêtre à trois plumes furent tirées jusqu'à perdre leurs pointes. Les étendards furent arrachés, les tirailleurs se dispersèrent, les nobles et les vassaux se mêlèrent en une seule mêlée. Les chefs furent séparés de leurs soldats, les soldats de leurs chefs.

Dündar le Sauvage avec les nobles des Oghouz Extérieurs

— les Oghouz étaient divisés en deux branches tribales : les Oghouz Intérieurs, proches du Khan et campant au centre, et les Oghouz Extérieurs, établis aux marges du territoire et formant une première ligne de défense —

attaqua à droite, Kara Budak fils de Kara Göne attaqua à gauche avec ses braves guerriers. Kazan avec les nobles des Oghouz Intérieurs attaqua au centre. Il se rua sur le roi Shökli et le traversa de sa lance, il le jeta à bas de son cheval et, avant qu'il sût ce qui lui arrivait, saisit sa tête noire et la coupa ; il taillada son corps et répandit son sang rouge sur la terre.

Sur l'aile droite Dündar le Sauvage fils de Kiyan Seljouk rencontra le roi Kara Tüken et l'abattit d'un coup d'épée dans le flanc droit. Sur l'aile gauche Kara Budak fils de Kara Göne rencontra le roi Boghachuk et lui fracassa la tête d'un puissant coup de sa masse à six arêtes. Le monde devint sombre à ses yeux, il agrippa l'encolure de son cheval et tomba à terre. Le frère du prince Kazan frappa de son épée les étendards et les bannières à queues de cheval des infidèles

— les queues de cheval, tuğ en turc, étaient les insignes de commandement des chefs turcophones et mongols : abattre ces étendards signifiait symboliquement décapiter l'armée ennemie —

et les mit à bas. L'infidèle prit la fuite par vallées et collines, et les corbeaux s'abattirent en masse sur leurs charognes. Douze mille infidèles furent passés au fil de l'épée. Cinq cents guerriers oghouz tombèrent. Ceux qui fuyaient, le prince Kazan ne les poursuivit pas ; ceux qui demandaient grâce, il ne les tua pas. Les nobles des Oghouz innombrables eurent leur content

de butin. Le prince Kazan libéra son fils, sa mère et sa femme ; tous ceux qui s'étaient languis les uns des autres se retrouvèrent.

Le prince Kazan s'assit sur son haut trône d'or. Il fit du berger Karajuk son Grand Écuyer.

— *La promesse faite au pied d'un arbre, au moment où Kazan embrassa le berger sur le front, est accomplie : la parole du Khan est sacrée, l'élévation sociale par la bravoure est consacrée* —

Pendant sept jours et sept nuits on mangea et on but. Il libéra quarante esclaves mâles et quarante esclaves femelles en offrande d'action de grâce pour son fils Uruz.

— *L'affranchissement d'esclaves comme acte pieux — fidya ou kaffara — est une pratique recommandée par l'islam en remerciement d'une grâce divine reçue* —

Aux jeunes guerriers braves il donna des châteaux et des terres, il donna des robes et des étoffes précieuses.

Dede Korkut vint et conta des histoires et déclama ; il composa et enfila ensemble ce récit des Oghouz.

— *Dede Korkut — littéralement « Grand-père Korkut » ou « Aïeul Korkut » — est le barde légendaire et sage ancestral dont l'autorité encadre tout le recueil. Figure semi-divine, mi-prophète mi-chamane, il est réputé avoir vécu du temps du Prophète Muhammad et avoir reçu le don de l'immortalité. Sa présence à la fin de chaque récit est à la fois une signature d'auteur et un acte de transmission sacrée : c'est lui qui « enfile » les récits comme des perles, les arrachant à l'oubli* —

Où sont maintenant les vaillants princes dont j'ai parlé,

Ceux qui disaient « Le monde est à moi » ?

Le destin les a pris, la terre les a cachés.

Qui hérite de ce monde passager,

Ce monde où les hommes viennent, d'où ils s'en vont,

Ce monde dont la fin dernière est la mort ?

Je prierai pour toi, mon Khan : que ta noire montagne aux racines solides ne soit jamais renversée, que ton grand arbre aux larges ombrages ne soit jamais abattu, que ta belle rivière aux eaux claires ne se tarisse jamais, que le Dieu tout-puissant ne te mette jamais dans le besoin d'hommes indignes, que ton cheval gris-blanc ne trébuche jamais dans son galop, que ton épée pure d'acier noir ne soit jamais ébréchée dans la mêlée, que ta lance aux mille couleurs ne se brise jamais dans l'estoc. Que la place de ton père à la barbe blanche soit le paradis, que la place de ta mère aux cheveux blancs soit le ciel.

— Cette bénédiction finale distingue entre « paradis » — jannat, le jardin coranique — et « ciel » — une nuance poétique qui suggère que les deux parents méritent la plus haute récompense divine, chacun selon sa nature —

Que la fin ne te trouve pas séparé de la pure Foi, que ceux qui disent « Amen » voient la Face de Dieu. Sur ton front blanc j'invoque cinq paroles de bénédiction ;

— les cinq bénédictions évoquent probablement les cinq piliers de l'islam — la profession de foi, la prière, l'aumône, le jeûne et le pèlerinage — ou les cinq membres de la famille du Prophète vénérés dans la tradition : Muhammad, Ali, Fatima, Hasan et Huseyn, appelés Ahl al-Kisa, « les gens du manteau » —

qu'elles soient acceptées. Que ton espoir donné par Dieu ne soit jamais déçu, qu'Il t'accorde l'abondance et te préserve dans ta force et pardonne tes péchés pour l'honneur de Muhammad l'Élu au beau nom, ô mon Khan !

BAMSI BEYREK AU CHEVAL GRIS



Bayindir Khan fils de Kam Ghan se leva de sa place. Sur la terre noire il dressa son pavillon blanc, ses tentes aux mille couleurs s'élevèrent jusqu'à la face du ciel. En mille endroits des tapis de soie furent étendus. Les nobles des Oghouz Intérieurs et des Oghouz Extérieurs se rassemblèrent à l'assemblée de Bayindir Khan.

Bay Büre lui aussi était venu à l'assemblée de Bayindir Khan. Devant Bayindir Khan se tenait Kara Budak fils de Kara Göne, appuyé sur son arc. À la droite du Khan se tenait Uruz fils de Kazan, à sa gauche le prince Yigenek fils de Kazilik Koja. En les voyant, le prince Bay Büre soupira, ses esprits quittèrent sa tête, il mit son mouchoir sur son visage et pleura à sanglots étouffés.

Alors Salur Kazan, colonne vertébrale des Oghouz innombrables, gendre de Bayindir Khan, s'agenouilla sur son grand genou, regarda le visage de Bay Büre et dit : « Prince Bay Büre, pourquoi pleures-tu et sanglotes-tu ? »

Il répondit : « Seigneur Kazan, pourquoi ne pleurerais-je pas et ne sangloterais-je pas, quand je n'ai ni part de fils ni portion de frères ? Dieu Très-Haut m'a humilié, mes seigneurs. Je pleure pour ma couronne et mon trône ; un jour viendra où je tomberai et mourrai et nul ne sera laissé à ma place et dans ma maison. »

Le prince Kazan dit : « Est-ce là ce qui vous préoccupe ? »

« Certainement », répondit le prince Bay Büre. « Si moi aussi j'avais un fils, qui pourrait se tenir devant Bayindir Khan et le servir, je pourrais regarder et me réjouir et être fier et confiant. »

À ces mots les nobles des Oghouz innombrables tournèrent leurs visages vers le ciel, levèrent les mains et prièrent : « Que Dieu Très-Haut vous donne un fils. »

En ces temps-là les bénédictions des nobles étaient des bénédictions et leurs malédictions étaient des malédictions, et leurs prières étaient exaucées.

— Cette remarque du narrateur est caractéristique de l'univers épique du Livre de Dede Korkut : elle ancre le récit dans un âge d'or où la parole des grands avait une efficacité quasi magique, à mi-chemin entre la baraka soufie — la grâce bénissante transmise par les saints — et la puissance chamanique du verbe dans les traditions turcophones préislamiques —

Le prince Bay Bijan se leva lui aussi et dit : « Nobles, priez pour moi aussi, afin que Dieu Très-Haut me donne une fille ! » Les nobles des Oghouz innombrables levèrent les mains et prièrent : « Que Dieu Très-Haut vous donne une fille. »

Puis le prince Bay Bijan dit : « Nobles, si Dieu Très-Haut me donne une fille, soyez témoins que ma fille doit être fiancée au berceau au fils du prince Bay Büre. »

— Les fiançailles au berceau — pratique attestée dans les traditions turcophones et persanes — sont ici scellées par la parole collective de l'assemblée noble, qui tient lieu de contrat. Cette

forme d'alliance matrimoniale précoce renforce les liens entre lignages et préfigure toute l'intrigue du récit —

Le temps passa, et Dieu Très-Haut donna au prince Bay Büre un fils et au prince Bay Bijan une fille. Les nobles des Oghouz innombrables furent ravis et joyeux à la nouvelle.

Le prince Bay Büre fit venir ses marchands et leur donna ses ordres : « Marchands, Dieu Très-Haut m'a donné un fils ; allez au pays de Rum

— le « pays de Rum » désigne dans les textes turcophones médiévaux l'Anatolie byzantine puis byzantine-seldjoukide, et plus largement les terres de l'ancien Empire romain d'Orient. Istanbul — Constantinople — en était la capitale —

et rapportez à mon fils de splendides cadeaux pour quand il sera grand. »

« Très bien, seigneur », dirent les marchands ; ils se préparèrent au voyage et partirent, voyageant de nuit et de jour, jusqu'à ce qu'ils atteignent Istanbul. Des cadeaux rares, précieux et merveilleux ils achetèrent. Pour le fils du prince Bay Büre ils achetèrent un cheval gris né de la mer ;

— les « chevaux nés de la mer » sont, comme évoqué précédemment, des montures d'exception dans la mythologie turcophone, issues d'une naissance surnaturelle qui leur confère vitesse et endurance extraordinaires ; ici le cheval gris deviendra l'attribut identitaire du héros, inscrit jusqu'à son nom —

un arc solide ils achetèrent aussi, à la poignée blanche ; et une masse à six arêtes.

— La masse à six arêtes — gürz en turc et en persan — est l'arme par excellence du héros épique dans les traditions turco-persanes, symbole de puissance brute et de noblesse guerrière, distincte de l'arc qui évoque la chasse et la ruse —

Puis ils commencèrent le voyage du retour. Bien des années et bien des mois passèrent avant qu'ils arrivassent chez eux. Le fils de Bay Büre atteignit sa cinquième année, sa dixième, sa quinzième. Il devint un beau et fier jeune homme, se pavanant en regardant autour de lui, brave comme un aigle. En ces temps-là, mes seigneurs, tant qu'un garçon n'avait pas coupé des têtes et répandu du sang on ne lui donnait pas de nom.

— Cette coutume oghouze — rester anonyme jusqu'au premier exploit guerrier — est un trait archaïque de la culture héroïque des steppes turcophones. Elle fait écho à des pratiques d'initiation virile répandues dans de nombreuses sociétés guerrières d'Asie centrale, où le nom adulte se gagnait par l'acte, non par la naissance —

Le fils du prince Bay Büre monta à cheval et sortit chasser. Pendant qu'il était dehors, il tomba sur les écuries de son père. Le Maître des Écuries le rencontra, l'invita à mettre pied à terre et le reçut. Ils s'assirent à manger et à boire.

Pendant ce temps, les marchands étaient arrivés jusqu'au Défilé Noir de Pasin et campaient là. Les maudits infidèles abominables du château d'Avnik les espionnèrent.

— *Le château d'Avnik et le défilé de Pasin sont des lieux réels du nord-est de l'Anatolie, dans la région de l'actuel Erzurum. Ces références géographiques précises ancrent l'épopée dans un espace historique tangible : celui des confins entre le monde oghouz et les principautés chrétiennes géorgienne et arménienne* —

Tandis que les marchands dormaient, cinq cents infidèles les attaquèrent à l'improviste, les submergèrent et les pillèrent. Les grands marchands furent capturés, mais un petit marchand s'échappa et atteignit les Oghouz, car cela s'était passé en un lieu non loin des Oghouz.

Le marchand vit qu'une tente aux mille couleurs avait été dressée à l'orée du pays oghouz, et un beau jeune homme princier était assis avec quarante guerriers, à sa droite et à sa gauche. « Un beau jeune guerrier oghouz, voilà ce que c'est ! dit le marchand. J'irai vers lui et demanderai de l'aide. »

Il s'avança vers lui, mit la main sur le cœur, salua et dit : « Mon jeune prince, mon jeune khan, comprends mes paroles, entends ma voix. Il y a seize ans nous avons quitté le pays oghouz et nous rapportions des marchandises infidèles rares et précieuses pour les nobles oghouz. Nous avons gravi le Défilé Noir de Pasin quand cinq cents infidèles du château d'Avnik nous ont attaqués. Mon frère a été capturé, ils ont pillé nos marchandises, notre gagne-pain licite, et sont partis. J'ai échappé avec la vie sauve et je suis venu vers toi. Aide-moi, jeune guerrier, en acte de charité,

— *le terme « charité » renvoie ici au concept islamique de sadaqa, l'aumône volontaire accomplie pour l'amour de Dieu, distincte de la zakat obligatoire. Demander de l'aide « en acte de charité » est une formule rituelle qui place la requête sous la protection divine* —

pour rendre grâce pour ta vie. »

Pendant tout ce temps le jeune homme avait bu, mais il s'arrêta de boire, jeta la coupe d'or à terre et dit : « Hé, là ! Faites ce que je commande ; apportez-moi mon équipement et mon cheval rapide comme un faucon. Mes jeunes gens qui m'aiment, à cheval ! » Le marchand prit la tête pour montrer le chemin.

Or les infidèles s'étaient arrêtés le long de la route et partageaient le butin. À cet instant le lion du champ des héros, le tigre des champions, le garçon au gris arriva. Il ne s'arrêta pas à discuter, il fonça sur les infidèles avec son épée et tua ces infidèles contumaces. Il se battit vaillamment pour la Foi et sauva les marchandises des marchands.

Les marchands dirent : « Jeune prince, vous avez agi en homme pour nous. Venez maintenant, prenez les marchandises qui vous plaisent. » L'œil du jeune prince fut attiré par un cheval gris né de la mer, par une masse à six arêtes, et par un arc à la poignée blanche ; ces trois-là lui plaisaient. Il dit : « Eh bien, marchands, donnez-moi ce cheval, cette masse et cet arc. »

Quand il dit cela les marchands furent consternés. Le jeune homme dit : « Eh bien, marchands, ai-je demandé trop ? » Ils répondirent : « Comment cela pourrait-il être trop ? Mais nous avons un fils de prince pour qui nous étions censés apporter ces trois choses. »

« Et qui, dit-il, est votre fils de prince ? » Ils répondirent : « Bay Büre a un fils... » Ils ne savaient pas que c'était lui. Le jeune homme se mordit le doigt de surprise et dit : « Mieux vaut me les faire donner en présence de mon père sans regret que de les prendre ici et laisser une rancune. » Il cravacha son cheval et s'en alla, les marchands le regardant partir et disant : « Un beau jeune homme, par Dieu ! Un jeune homme chevaleresque ! »

Le garçon au gris vint à la maison de son père. Puis on apporta à son père la nouvelle que les marchands partis tant d'années auparavant étaient revenus. Son père fut ravi. Il ordonna que son conseil s'assemblât, il fit dresser des tentes et des marquises et des pavillons aux mille couleurs, il étendit des tapis de soie, puis il prit place et s'assit, mettant son fils à sa droite.

Le garçon ne dit pas un mot des marchands et ne mentionna pas qu'il avait vaincu les infidèles. Puis les marchands apparurent. Ils inclinèrent la tête et saluèrent ; et virent que le jeune homme qui avait coupé des têtes et répandu du sang était assis à la droite du prince Bay Büre. Ils s'avancèrent et lui baisèrent la main.

Le prince Bay Büre s'emporta à cette vue et dit aux marchands : « Misérables canailles, baise-t-on la main de l'enfant quand le père est présent ? » Ils répondirent : « Khan, ce jeune homme est-il votre fils ? » « Bien sûr que c'est mon fils ! » dit-il. « Khan, dirent-ils, ne vous mettez pas en colère contre nous pour lui avoir baisé la main. Si ce n'était votre fils nos marchandises seraient maintenant en Géorgie et nous serions tous prisonniers. »

Le prince Bay Büre dit : « Mon fils a coupé des têtes et répandu du sang ? » « Il a bien coupé des têtes et répandu du sang et terrassé des hommes », dirent-ils. « De quoi lui donner un nom ? » « De quoi, seigneur, et bien plus qu'il n'en faut », répondirent-ils.

Le prince Bay Büre convoqua les nobles des Oghouz innombrables et les festoya. Il leur soumit l'histoire de son fils et ils l'approuvèrent. Alors Dede Korkut vint et donna un nom au garçon, disant :

Entends mes paroles, prince Bay Büre,

Dieu Très-Haut t'a donné un fils ; qu'Il le préserve !

Quand on lèvera la bannière blanche, qu'il soit le soutien des musulmans.

— *La bannière blanche est ici l'étendard du jihad, la guerre sainte. Être le « soutien des musulmans » est la plus haute vocation que Dede Korkut puisse conférer à un jeune guerrier oghouz, inscrivant son destin dans la grande mission de l'expansion islamique —*

Quand il gravira cette sombre montagne coiffée de neige,

Que le Tout-Puissant lui accorde un passage sûr.

Quand il traversera la rivière rouge sang,

Qu'il lui accorde une traversée sûre.

Quand il ira parmi la multitude des infidèles,

Que Dieu Très-Haut lui donne bonne fortune.

Ton petit nom pour ton fils est Bamsa ;

Que son nom soit Bamsi Beyrek au cheval gris.

— *Le nom est double : Bamsi, diminutif affectueux donné par le père, et Beyrek, titre noble turcophone signifiant approximativement « jeune seigneur » ou « chevalier ». L'adjonction « au cheval gris » fait du destrier — celui-là même acheté par les marchands — un attribut identitaire inséparable du héros, à la manière des épithètes homériques —*

Je lui ai donné son nom ; que Dieu lui donne ses années.

Les nobles des Oghouz innombrables levèrent les mains et prièrent, disant : « Que ce nom soit béni pour ce jeune homme. » Puis ils montèrent tous à cheval pour aller chasser. Bamsi Beyrek fit amener son cheval gris et le monta. La troupe aux mille couleurs sortit chasser sur la montagne aux mille couleurs.

Soudain un troupeau de biches apparut devant les Oghouz. Bamsi Beyrek s'élança après l'une d'elles. Il la poursuivit jusqu'en un endroit et qu'est-ce qu'il vit, pensez-vous ? Mon Sultan, il vit une tente rouge dressée sur l'herbe verte. « Seigneur ! dit-il. À qui peut être cette tente ? » Il ne savait pas que la tente appartenait à la fille aux yeux de châtaignier qu'il devait épouser.

Trop poli pour s'avancer sur la tente, il se dit : « Quoi qu'il en soit, au moins je vais prendre mon gibier. » Il le rattrapa et l'abattit juste devant la tente. Alors il se rendit compte que la tente appartenait à la Dame Chickek, sa fiancée de berceau ; elle regardait depuis la tente.

« Eh bien, filles, dit-elle à ses suivantes, je me demande si ce fils de guerrier va nous montrer sa générosité. Allez lui demander une part et voyons ce qu'il dit. »

Parmi elles se trouvait une dame appelée Kisirja Yenge, qui s'avança vers lui et réclama des parts : « Jeune homme, dit-elle, donnez-nous une part de ce cerf. »

Beyrek répondit : « Dame, je ne suis pas un chasseur ; je suis un prince et fils de prince ; vous pouvez l'avoir en entier. Mais, si ce n'est pas indiscret de demander, à qui appartient cette tente ? »

Kisirja Yenge répondit : « Jeune homme, c'est la tente de la Dame Chickek, fille du prince Bay Bijan. »

Là-dessus le sang de Beyrek s'enflamma, mais poliment et en silence il se retira. Les filles prirent le cerf et le portèrent devant la reine des beautés, la Dame Chichek. Elle vit que c'était un cerf royal, gras et lustré, et elle dit : « Eh bien, filles, qui était ce jeune homme ? »

« Dame, lui dirent-elles, c'était un beau jeune homme avec un voile sur le visage.

— *le « voile sur le visage » est une métaphore poétique turco-persane pour désigner la beauté lumineuse et quasi surnaturelle d'un jeune guerrier, comparable à l'éclat du soleil qu'on ne peut regarder en face. Ce n'est pas un voile physique mais une aura* —

Il a dit qu'il était un prince, fils de prince. »

La Dame Chichek dit : « Ohé, dames ! Mon père avait coutume de dire qu'il m'avait donnée à Beyrek au visage voilé ; pourrait-ce être lui ? Appelez-le et voyons. »

Ils l'appelèrent et Beyrek vint. La Dame Chichek, s'étant voilée,

— *la Dame Chichek se voile à son tour, geste de pudeur féminine conforme aux normes islamiques mais aussi signe de jeu : voilée, elle peut parler librement à un étranger et l'éprouver sans se compromettre* —

lui demanda : « D'où es-tu, jeune homme ? »

« Des Oghouz Intérieurs », dit Beyrek.

« Et qui et quoi es-tu parmi les Oghouz Intérieurs ? »

« Je suis celui qu'on appelle Bamsi Beyrek fils du prince Bay Büre. »

« Et quelle est ton affaire ici ? »

« On m'a dit, répondit Beyrek, que le prince Bay Bijan a une fille, et je suis venu la voir. »

« La Dame Chichek n'est pas le genre de personne à se montrer à toi, dit-elle, mais je suis sa servante. Viens, chevauchons ensemble. Nous tirerons à l'arc et ferons la course et lutterons. Si tu me bats dans ces trois épreuves, tu la battras aussi. »

« Excellent ! dit Beyrek. À cheval ! »

Ils montèrent tous deux et sortirent. Ils éperonnèrent leurs chevaux et le cheval de Beyrek dépassa celui de la fille. Ils tirèrent à l'arc et la flèche de Beyrek fendit celle de la fille. Elle dit : « Eh bien, jeune homme, personne n'a jamais dépassé mon cheval ni fendu ma flèche. Viens maintenant, luttons. »

Aussitôt ils mirent pied à terre et se saisirent ; ils prirent la position des lutteurs et s'empoignèrent.

— La lutte — güreş en turc — est un art martial et un rite social fondamental dans les cultures turcophones et caucasiennes. Ici la joute physique entre Beyrek et Chichek est à la fois une épreuve héroïque, un jeu de séduction codifié et un test de valeur mutuelle : seul un homme capable de la vaincre est digne d'elle —

Beyrek souleva la fille et tenta de la renverser, puis elle le souleva et tenta de le renverser. Beyrek fut stupéfait et se dit : « Si je suis vaincu par cette fille, on déversera le mépris sur ma tête et la honte sur mon visage parmi les Oghouz innombrables. » Il fit un effort suprême, s'empara de la fille et lui saisit la poitrine. Elle se débattit pour se libérer, mais Beyrek lui saisit alors la taille fine, la tint serrée et la jeta sur le dos.

La fille dit : « Guerrier, je suis la fille du prince Bay Bijan, la Dame Chichek. » Trois fois il l'embrassa, une fois il la mordit.

— Le baiser triple et la morsure sont des gestes rituels de possession amoureuse dans la tradition épique oghouze : ils scellent physiquement la promesse des fiançailles et marquent la fille comme promise à ce seul homme —

Il ôta l'anneau d'or de son doigt et le mit au sien, disant : « Que ceci soit le gage entre nous, fille de khans. »

« Maintenant que cela est arrivé, prince, dit-elle, nous devons partir. »

« Qu'il en soit ainsi, dit Beyrek, comme vous l'ordonnez. »

Beyrek se sépara de la fille et retourna à ses tentes. Son père à la barbe blanche vint à sa rencontre, disant : « Fils, quelles choses remarquables as-tu vues aujourd'hui dans le pays oghouz ? »

« Qu'espérais-tu que je voie ? dit-il. Les gens qui avaient des fils leur trouvaient des femmes ; les gens qui avaient des filles leur trouvaient des maris. »

« Fils, dit son père, dois-je te trouver une femme ? »

« En effet tu le dois. »

« Quelle fille parmi les Oghouz te prendrai-je ? »

Beyrek répondit : « Père, trouve-moi une fille qui se lèvera avant que j'aie quitté mes pieds, qui sera à cheval avant que je monte mon cheval bien dressé, qui avant que j'atteigne mon ennemi m'aura rapporté quelques têtes ; voilà le genre de fille qu'il faut me trouver, père. »

Son père répondit : « Tu ne veux pas une fille, fils ; tu sembles vouloir un camarade, un compagnon d'armes. Fils, je me demande, la fille que tu veux ne serait-elle pas la fille du prince Bay Bijan, la Dame Chichek ? »

« C'est exact, père, répondit-il, c'est celle que je veux. »

« Eh bien, fils, la Dame Chichek a un frère sauvage qu'on appelle Karchar le Fou, et il tue quiconque demande sa sœur en mariage. »

« En ce cas, dit Beyrek, que devons-nous faire ? »

Le prince Bay Büre dit : « Fils, invitons les nobles des Oghouz innombrables à notre foyer et agissons selon ce qu'ils jugeront bon. »

Ils invitèrent tous les nobles des Oghouz innombrables, les amenèrent à leur foyer et les festoyèrent. Ils mangèrent et burent et commencèrent à parler ; ils tinrent conseil, disant : « Qui peut aller demander cette fille ? » Ils jugèrent bon que Dede Korkut y allât.

Dede Korkut dit : « Amis, puisque vous m'envoyez, et que vous savez que Karchar le Fou tue quiconque demande sa sœur, apportez-moi au moins deux chevaux des écuries de Bayindir Khan : l'un le cheval champion à tête de bouc, l'autre le bai à tête d'agneau, afin que si l'on doit fuir et être poursuivi je puisse monter l'un et mener l'autre. »

— *Le choix de deux chevaux par Dede Korkut est un trait comique et sagace : le vieux barde, saint homme mais aussi homme prudent, prévoit sa fuite avec autant de soin qu'un guerrier prévoit son attaque. La sagesse épique n'exclut pas la ruse* —

Les paroles de Dede Korkut parurent acceptables ; on alla chercher ces deux chevaux aux écuries de Bayindir Khan. Dede Korkut monta l'un et mena l'autre. « Amis, dit-il, je vous dis adieu », et il s'en alla.

Or il advint, mon Sultan, que Karchar le Fou avait dressé son pavillon blanc, sa tente blanche, sur la terre noire et était assis avec ses compagnons ; ils tiraient à la cible. Dede Korkut arriva, il s'inclina, plaça la main sur son cœur et fit un beau salut.

— *Le salut la main sur le cœur — un geste de respect profond répandu de l'Anatolie à l'Asie centrale — exprime la sincérité et la déférence ; ici il contraste comiquement avec la réception brutale qui suit* —

Karchar le Fou écuma à la bouche, regarda Dede Korkut en face et dit : « Et sur toi la paix, ô toi dont les œuvres sont allées à la perte, dont les actes ont mal tourné, sur le front blanc de qui Dieu a écrit le destin ! Nulle créature sur pattes n'est jamais venue ici, nulle créature à bouche n'a jamais bu à ma rivière. Qu'as-tu ? Tes œuvres sont-elles allées à la perte, tes actes ont-ils mal tourné, ton heure désignée est-elle venue ? Que fais-tu ici ? »

Dede Korkut répondit :

Je suis venu gravir ta noire montagne là-bas,

Je suis venu traverser ta belle rivière aux tourbillons,

Je suis venu chercher refuge dans tes larges pans, ton étreinte proche.

Par l'ordre de Dieu et à la parole du Prophète

— formule canonique de demande en mariage dans le contexte islamique : placer la démarche « par l'ordre de Dieu et à la parole du Prophète » est à la fois une obligation rituelle et un bouclier rhétorique — refuser serait refuser Dieu lui-même —

Je suis venu demander ta sœur, la Dame Chichek,

Plus pure que la lune, plus belle que le soleil,

Pour Bamsi Beyrek.

Quand Dede Korkut dit cela, Karchar le Fou dit : « Toi là-bas, fais ce que je commande ! Amène le cheval noir et mon équipement ! » On le fit, et on aida Karchar le Fou à monter. Dede Korkut monta le bai à tête d'agneau et n'attendit pas mais s'en alla tout droit, Karchar le Fou à ses trousses. Le bai à tête d'agneau s'épuisa et Dede Korkut sauta sur le champion à tête de bouc. Karchar le Fou chassa le vieil homme à travers dix sommets de montagnes et était sur ses talons.

Le vieil homme ne savait plus où se tourner ; il se réfugia en Dieu, il prononça le Très Grand Nom.

— Le « Très Grand Nom » — Ism al-A'zam en arabe — est dans la mystique islamique le nom secret et suprême de Dieu, dont la connaissance et la récitation auraient un pouvoir miraculeux absolu. L'invoquer est l'ultime recours du croyant en péril de mort —

Karchar le Fou tira son épée et se prépara à l'abattre d'un furieux coup qui aurait fendu le vieil homme en deux. Dede Korkut dit : « Si tu me frappes, que ta main se dessèche. » Par le commandement de Dieu Très-Haut, la main de Karchar le Fou resta suspendue en l'air, car Dede Korkut était un saint et ses vœux étaient exaucés.

— Dede Korkut est ici clairement investi d'un statut de wali — saint intercesseur en islam — dont la prière est directement entendue de Dieu. Cette sainteté est le fondement de son autorité dans tout le recueil : il nomme, bénit, maudit et intercède —

« Au secours ! Grâce ! » dit Karchar le Fou. « Il est hors de doute que Dieu est Un ! Faites que ma main guérisse et par l'ordre de Dieu et à la parole du Prophète je donnerai ma sœur à Beyrek. » Trois fois il l'affirma de sa bouche et se repentit de ses péchés. Dede Korkut pria et par l'ordre de Dieu la main du fou devint saine et bien.

Il se retourna et dit : « Dede, me donneras-tu tout ce que je veux pour ma sœur ? »

« Nous le ferons, dit Dede Korkut, voyons ce que tu veux. »

Karchar le Fou répondit : « Apporte-moi mille étalons de chameau qui n'ont jamais vu de chamelle, apporte mille chevaux qui n'ont jamais monté de jument, apporte mille béliers qui

n'ont jamais vu de brebis, apporte mille chiens sans queues ni oreilles. Et apporte-moi mille grandes puces. Si tu apportes ces choses que j'ai dites, bien ; je te la donne. Sinon ne te laisse plus voir à moi, car si tu te montres — je ne t'ai pas tué cette fois mais alors je te tuerai. »

— *La liste des dots impossibles — des animaux sans expérience de leur propre espèce — est un motif folklorique répandu en Eurasie, qu'on retrouve dans les contes turcs, persans et caucasiens. Elle appartient au registre des épreuves absurdes destinées à décourager les prétendants. Les puces géantes constituent le sommet burlesque de la liste —*

Dede Korkut fit demi-tour et revint aux tentes du prince Bay Büre. Le prince Bay Büre dit : « Dede Korkut a-t-il l'air joyeux ou abattu ? » On vit qu'il arborait un grand sourire.

« Dede, demanda le prince Bay Büre, es-tu un garçon ou une fille ? »

— *formule idiomatique oghouze signifiant approximativement « t'en es-tu sorti victorieux ou as-tu échoué ? » : dans la culture héroïque des steppes, « revenir comme un garçon » signifie revenir avec sa mission accomplie —*

« Je suis un garçon », répondit-il.

« En ce cas, comment as-tu échappé à la main de Karchar le Fou ? »

« C'est arrivé par la grâce de Dieu et l'aide des saints. » Il leur conta l'histoire et dit : « Bref, j'ai obtenu la fille. »

Le porteur de bonne nouvelle vint trouver Beyrek, sa mère et ses sœurs, et ils se réjouirent et furent dans l'allégresse.

Le prince Bay Büre dit : « Combien le fou a-t-il demandé ? »

« Maudit soit-il, qu'il ne prospère pas ! répondit Dede Korkut. Karchar le Fou a demandé des richesses sans fin. »

« Qu'a-t-il voulu donc ? demanda le prince Bay Büre. »

« Mille chevaux qui n'ont jamais monté de jument, mille étalons de chameau qui n'ont jamais vu de chamelle, mille béliers qui n'ont jamais vu de brebis, mille chiens sans queues ni oreilles, et mille grandes puces. Puis il a dit : "Si tu apportes ces choses je te donnerai ma sœur ; si tu ne les apportes pas, ne te laisse plus voir, ou je te tuerai." »

Le prince Bay Büre dit : « Dede, si j'en trouve trois, en trouveras-tu deux ? »

« Je le ferai, seigneur », dit Dede Korkut.

« Eh bien, Dede, toi tu trouves les chiens et les puces. » Lui-même alla à ses écuries pleines de chevaux et choisit mille étalons, il alla à ses chameaux et choisit mille mâles, il alla à ses moutons et choisit mille béliers.

Dede Korkut, de son côté, trouva mille chiens sans queues ni oreilles et vint à la maison du prince Bay Büre. Puis il les conduisit à la maison de Karchar le Fou. Karchar le Fou l'entendit approcher et sortit à sa rencontre. « Maintenant laisse-moi voir si tu as apporté ce que je t'ai dit », dit-il. Il vit les chevaux et approuva, il vit les chameaux et approuva, il vit les béliers et approuva. À la vue des chiens il éclata de rire.

Puis il dit : « Et mes puces, Dede, où sont-elles ? »

« Eh bien, Karchar mon fils, dit Dede Korkut, elles sont aussi dangereuses pour un homme que ces taons. Ce sont des bêtes sauvages, je les ai toutes rassemblées. Viens, allons-y et tu pourras choisir les grasses et laisser les maigres. »

Il emmena Karchar le Fou vers une bergerie infestée de puces, lui arracha ses vêtements et le poussa à l'intérieur. Puis il dit : « Prends ce que tu veux et laisse le reste », et barra la porte solidement.

Les puces affamées se répandirent partout sur Karchar le Fou, qui criait et rugissait : « Au secours, Dede ! Pour l'amour de Dieu, ouvre la porte et laisse-moi sortir ! »

« Karchar mon fils, dit Dede Korkut, pourquoi tout ce tapage ? Voilà les marchandises que tu as commandées ; je te les ai apportées. Qu'y a-t-il ? Pourquoi es-tu devenu si bête ? Cesse le bavardage, prends les grasses et laisse les maigres. »

« Cher Dede, dit Karchar le Fou, ce ne sont pas le genre qu'on peut trier en celles qu'on aime et celles qu'on n'aime pas. Pour l'amour de Dieu ouvre la porte et laisse-moi sortir ! »

« Ensuite tu vas encore te disputer avec nous, dit Dede Korkut, tu vas voir. »

Karchar le Fou se dressa de toute sa hauteur, trépigna et mugit : « Au secours, cher Dede ! Laisse-moi sortir par cette porte ! »

Dede ouvrit la porte et Karchar le Fou sortit, entièrement nu et grouillant de puces. Dede vit qu'il était à bout et mort de peur ; son corps ne pouvait être vu sous les puces, et son visage et ses yeux étaient invisibles. Il tomba aux pieds de Dede Korkut et dit : « Sauve-moi, pour l'amour de Dieu ! »

« Va, mon fils, dit Dede Korkut, jette-toi dans la rivière. »

Il faisait froid, mais comme si sa vie en dépendait Karchar le Fou trottina jusqu'à la rivière et se plongea jusqu'au cou dans l'eau glacée. Les puces, comme font les puces, se déversèrent dans l'eau et le laissèrent.

« Cher Dede, dit-il, que Dieu ne soit pas content d'elles, ni des maigres ni des grasses. »

Il remit ses vêtements, rentra chez lui, et s'occupa de préparer un fastueux festin de noces.

En ces temps-là chez les Oghouz, la règle voulait que lorsqu'un jeune homme se mariait il tirât une flèche et là où la flèche tombait il dressât sa tente nuptiale.

— *Cette coutume — déterminer par la flèche l'emplacement du campement ou de la demeure — est un trait archaïque des cultures nomades turcophones d'Asie centrale, où la flèche est à la fois instrument de guerre, outil de divination et symbole de la volonté du destin. Elle fait écho à des pratiques similaires attestées chez les peuples mongols et turcs des steppes —*

Beyrek tira sa flèche et dressa sa tente à l'endroit où elle tomba. De sa fiancée vint un cadeau de noces, un caftan cramoisi, qu'il revêtit. Cela ne plut pas à ses amis ; ils étaient moroses.

« Pourquoi êtes-vous si moroses ? » demanda Beyrek.

« Pourquoi ne le serions-nous pas ? Tu portes un caftan cramoisi tandis que nous portons du blanc. »

« Pourquoi être moroses pour si peu ? Je le porte aujourd'hui ; demain mon garçon d'honneur peut le porter, et ainsi de suite pendant quarante jours. Puis nous le donnerons à un derviche. »

— *Le derviche — du persan darvish, « pauvre » — désigne ici un membre d'un ordre mystique soufi, qui fait vœu de pauvreté et dépend des aumônes des fidèles. Lui offrir le caftan en fin de fête est un acte de générosité pieuse —*

Lui et ses quarante jeunes gens s'assirent et festoyèrent.

Or un espion de l'infidèle — maudit soit-il, qu'il ne prospère pas — les espionna et alla rapporter la nouvelle au seigneur du château de Bayburt. « Pourquoi restez-vous assis là, mon seigneur ? dit l'espion. La fille que le prince Bay Bijan allait vous donner, il l'a donnée à Beyrek au cheval gris. »

Ce damnable infidèle sortit avec une troupe de raid de sept cents infidèles, tandis que Beyrek, sans se douter de rien, était assis à festoyer dans sa tente nuptiale aux mille couleurs. À minuit l'infidèle attaqua la tente. Son garçon d'honneur tira son épée en disant : « Que ma tête soit un sacrifice pour celle de Beyrek ! » et ils le tuèrent. Beyrek fut fait prisonnier avec trente-neuf jeunes gens.

L'aube se leva, le soleil se leva, le père et la mère de Beyrek virent que la tente nuptiale avait disparu. Ils crièrent, ils déchirèrent leurs vêtements, leurs esprits quittèrent leurs têtes. Ils regardèrent et virent que la tente avait été mise en pièces et le garçon d'honneur tué.

Le père de Beyrek ôta son grand turban et le frappa contre terre, il tira sur le col de sa robe et la déchira, et il se lamenta pour son fils. Sa mère aux cheveux blancs sanglota et versa de grandes larmes, elle se griffa le visage blanc de ses ongles acérés, elle tira sur ses joues rouges, elle s'arracha les cheveux noirs comme on arrache des roseaux et vint, pleurant et criant, à sa tente.

Le pavillon du prince Bay Büre au dôme d'or fut envahi par le deuil. Ses filles et belles-filles ne riaient plus, le henné rouge n'ornait plus leurs mains blanches. Les sept sœurs de Beyrek ôtèrent leurs robes blanches et endossèrent le noir, elles se lamentèrent et se désolèrent ensemble, disant : « Hélas, mon unique frère, frère princier, qui n'a jamais atteint le désir de son cœur ! »

La nouvelle fut portée à sa fiancée. La Dame Chichek s'habilla de noir et rangea son caftan blanc, elle déchira ses joues rouges comme des pommes d'automne, et elle porta le deuil, disant :

Hélas, maître de mon voile rouge nuptial !

— *Le voile rouge nuptial — kızıl duvak dans la tradition turque — est l'attribut symbolique de la mariée dans les noces oghouzes. Qu'il évoque son « maître » signifie que Beyrek seul avait le droit de lever ce voile, de la recevoir comme épouse. Ce droit demeure suspendu par sa disparition —*

Hélas, espoir de mon front et de ma tête !

Hélas, mon guerrier princier, mon guerrier semblable au faucon !

Guerrier dont je n'ai jamais contemplé le visage à ma soif !

Où es-tu allé en me laissant seule, mon âme, mon guerrier ?

Lui que je vois quand j'ouvre les yeux,

Lui que j'aime de tout mon cœur,

Avec qui je partage un même oreiller,

Pour qui je mourrais en sacrifice.

Hélas, ministre fidèle du prince Kazan !

Hélas, bien-aimé des Oghouz innombrables !

Mon seigneur Beyrek !

En entendant cela, DüNDAR le Sauvage fils de Kiyan Seljuk ôta ses vêtements blancs et endossa le noir. Tous les amis et compagnons de Beyrek en firent autant. Les nobles des Oghouz innombrables portèrent grand deuil pour Beyrek et abandonnèrent tout espoir.

Seize ans passèrent, pendant lesquels ils ne savaient pas si Beyrek était vivant ou mort. Un jour le frère de la fille, Karchar le Fou, vint à la cour de Bayindir Khan, s'agenouilla et dit : « Que la vie de Sa Majesté le Khan soit longue. Si Beyrek était vivant, en seize ans soit une nouvelle de lui serait venue soit lui-même serait venu. Si quelqu'un venait apporter la nouvelle qu'il est

vivant je lui donnerais des robes richement brodées et de l'or et de l'argent ; à qui apporterait la nouvelle de sa mort je donnerais ma sœur. »

Là-dessus Yaltajuk fils de Yalanji — maudit soit-il, qu'il ne prospère pas — dit : « Mon Sultan, j'irai et rapporterai la nouvelle s'il est vivant ou mort. »

Or il advient que Beyrek lui avait donné une chemise, qu'il n'avait jamais portée mais avait conservée. Il alla tremper cette chemise dans du sang, puis la porta à Bayindir Khan.

« Qu'est-ce que cette chemise ? » demanda Bayindir Khan.

« Mon Sultan, répondit-il, c'est la chemise de Beyrek ; ils ont tué Beyrek au Défilé Noir, et c'en est la preuve. »

Parmi les nobles oghouz, le mensonge était inconnu ;

— cette remarque du narrateur est significative : elle souligne que la parole d'un Oghouz était un gage absolu, ce qui explique pourquoi la tromperie de Yaltajuk est une offense particulièrement grave, une trahison de l'ordre social tout entier —

ils le crurent et pleurèrent. Mais Bayindir Khan dit : « Pourquoi pleurez-vous ? Nous ne connaissons pas cette chemise. Prenez-la et montrez-la à sa fiancée ; elle la connaîtra bien, car c'est elle qui l'a cousue et elle la reconnaîtra. »

On la porta à la Dame Chichek. Dès qu'elle la vit elle la reconnut et dit : « C'est bien elle. » Elle déchira le col de sa robe, elle enfonça ses ongles acérés dans son visage blanc, elle tira sur ses joues rouges comme des pommes d'automne, et elle porta le deuil :

Hélas pour celui que je vois quand j'ouvre les yeux,

À qui j'ai donné mon cœur et mon amour !

Hélas, maître de mon voile de noces rouge !

Hélas, espoir de mon front et de ma tête !

Seigneur Beyrek !

La nouvelle fut portée à ses parents, et le deuil envahit leur campement aux mille couleurs ; ils ôtèrent leurs vêtements blancs et endossèrent le noir. Les nobles des Oghouz innombrables abandonnèrent tout espoir en Beyrek. Yaltajuk fils de Yalanji célébra ses fiançailles et fixa un jour pour ses noces.

Une nouvelle fois le père de Beyrek, le prince Bay Büre, convoqua les marchands et dit : « Marchands, allez chercher dans chaque pays et rapportez-moi la nouvelle si Beyrek est mort ou vivant. »

Les marchands se préparèrent au voyage et partirent, voyageant sans égard pour le jour ni la nuit. Ils atteignirent finalement le château de Bayburt de Parasar. Or ce jour-là était le jour de fête des infidèles. Tous festoyaient et buvaient. Ils amenèrent Beyrek et lui firent jouer de son luth.

— Le luth — saz ou kopuz dans les traditions turcophones — est l'instrument du barde oghouz, à la fois objet musical et attribut identitaire du poète-guerrier. Le forcer à en jouer lors d'une fête infidèle est une humiliation calculée, une instrumentalisation de sa culture —

Beyrek regarda depuis une haute plateforme et vit les marchands. Quand il les vit il leur demanda des nouvelles ; voyons, mon Khan, comment il demanda :

Caravane venue des larges plaines basses,

Caravane, précieux don du seigneur mon père et de ma dame mère,

Caravane, sur vos chevaux aux sabots longs, rapides comme des faucons,

Comprenez mes paroles, entendez ce que je dis, ô caravane.

Parmi les Oghouz innombrables

Si je demande des nouvelles de Salur Kazan fils d'Ulash,

Vit-il encore, ô caravane ?

Si je demande des nouvelles de Dündar le Sauvage fils de Kiyan Seljuk,

Vit-il encore, ô caravane ?

Et Kara Budak fils de Kara Göne,

Vit-il encore, ô caravane ?

Si je demande des nouvelles de mon père à la barbe blanche, de ma mère aux cheveux blancs,

De mes sept sœurs ; vivent-elles encore, ô caravane ?

Celle que je voyais quand j'ouvrais les yeux,

Que j'aimais de tout mon cœur,

La Dame Chichek fille du prince Bay Bijan ;

Est-elle encore chez elle ou a-t-elle épousé un autre ?

Dis-le-moi, ô caravane,

Et ma sombre tête soit un sacrifice pour toi.

Les marchands répondirent :

Es-tu vivant, es-tu bien, cher Bamsi ?

Seize ans nous avons souffert pour toi, seigneur Bamsi.

Si parmi les Oghouz innombrables tu demandes le prince Kazan,

Il vit, Bamsi.

Si tu demandes Dündar le Sauvage fils de Kiyan Seljuk,

Il vit, Bamsi.

Si tu demandes Kara Budak fils de Kara Göne,

Il vit, Bamsi.

Ces nobles ont ôté leurs vêtements blancs et endossé le noir, Bamsi.

Si tu demandes ton père à la barbe blanche et ta mère aux cheveux blancs,

Ils vivent, Bamsi.

Ils ont ôté leurs vêtements blancs et endossé le noir pour toi, Bamsi.

Tes sept sœurs je les ai vues pleurer au carrefour de sept routes, Bamsi.

Je les ai vues s'arracher les joues rouges comme des pommes d'automne,

Je les ai vues se lamenter pour leur frère parti et jamais revenu.

Celle que tu voyais quand tu ouvrais les yeux,

À qui tu as donné ton cœur et ta tendresse,

La fille du prince Bay Bijan, la Dame Chichék,

A célébré ses fiançailles et fixé le jour de ses noces.

Je l'ai vue en chemin pour épouser Yaltajuk fils de Yalanji.

Seigneur Beyrek, trouve le moyen de t'échapper du château de Bayburt de Parasar,

D'atteindre ta tente nuptiale aux mille couleurs.

Si tu ne le fais pas, tu as perdu la fille du prince Bay Bijan, la Dame Chichek ;

Sois-en certain.

Beyrek, entendant ces amères paroles, vint en pleurant trouver ses trente-neuf jeunes gens. Il ôta son grand turban, le jeta à terre et dit : « Mes trente-neuf compagnons, savez-vous ce qui s'est passé ? Yaltajuk fils de Yalanji a apporté la nouvelle de ma mort, le deuil a envahi le pavillon de mon père au dôme d'or, ses filles et belles-filles semblables aux cygnes ont ôté leurs blancs vêtements et endossé le noir. Celle que je voyais quand j'ouvrais les yeux, que j'aimais de tout mon cœur, la Dame Chichek, va épouser Yaltajuk fils de Yalanji. »

À ces mots ses trente-neuf jeunes gens ôtèrent leurs grands turbans et les jetèrent à terre, et ensemble ils pleurèrent et se lamentèrent.

Or le seigneur infidèle avait une fille, jeune fille qui aimait Beyrek et venait le voir chaque jour. Ce jour-là encore elle vint. Voyant Beyrek l'air abattu, elle dit : « Pourquoi es-tu abattu, mon guerrier princier ? Chaque fois que je suis venue je t'ai vu joyeux, souriant et dansant. Que s'est-il passé maintenant ? »

« Pourquoi ne serais-je pas abattu ? répondit Beyrek. Pendant les seize ans que j'ai été prisonnier de ton père je me suis languissé de mes parents, de mon peuple, de mes sœurs, et j'avais aussi une fiancée aux yeux noirs. Il y a un homme qu'on appelle Yaltajuk fils de Yalanji qui est venu et a menti, disant que j'étais mort. Maintenant elle va l'épouser. »

Quand il dit cela, la fille qui était amoureuse de lui dit : « Si je te fais descendre du château par une corde, et si tu arrives sain et sauf chez ton père et ta mère, reviendras-tu m'épouser ? »

Beyrek jura un serment : « Que je sois tranché par ma propre épée, que je sois embroché par ma propre flèche, que je sois taillé comme la terre, que je souffle en poussière comme la terre, si j'atteins le pays oghouz sain et sauf et ne reviens pas t'épouser. »

— Ce serment en forme d'imprécation auto-maudissante est un type de serment solennel répandu dans les traditions turcophones et persanes : on appelle sur soi les pires châtiments si l'on manque à sa parole. Sa force rhétorique tient précisément à son caractère excessif et irréversible —

La fille apporta une corde et fit descendre Beyrek du château. Il regarda en bas et vit qu'il était à terre. Il rendit grâce à Dieu et se mit à marcher, jusqu'à ce qu'il arrivât au pâturage des chevaux des infidèles, pensant qu'il pourrait y trouver un cheval, le prendre et monter. Et là il vit son propre cheval gris, le né de la mer, debout en train de brouter l'herbe. Le cheval gris reconnut lui aussi Beyrek quand il le vit ; il se dressa sur ses pattes de derrière et hennit.

— La reconnaissance mutuelle entre le héros et son cheval est un motif épique universel — on pense au cheval d'Ulysse qui le reconnaît après vingt ans — mais ici chargé d'une émotion particulière : le cheval gris est l'attribut identitaire de Beyrek depuis le début du récit, le don des marchands, presque une part de son âme —

Alors Beyrek le loua ; voyons, mon Khan, comment il le loua :

Ton cher front est comme un vaste champ ouvert,

Tes chers yeux sont comme deux joyaux ardents,

Ta chère crinière est comme du riche brocart,

Tes chères oreilles sont comme des frères jumeaux,

Ton cher dos mène un homme au désir de son cœur.

Je ne t'appellerai pas "cheval" mais "frère" — et meilleur que tout frère.

"Il y a du travail, camarade", dirai-je — et meilleur que tout camarade.

Le cheval leva la tête, dressa une oreille et s'avança vers Beyrek, qui le serra contre sa poitrine et l'embrassa sur les deux yeux. Puis il bondit sur son dos et chevaucha vers la porte du château, où il confia ses trente-neuf compagnons à la garde des infidèles ; voyons, mon Khan, comment il le fit :

Infidèle de religion souillée !

Tu n'as cessé de jeter des insultes à ma bouche ; je n'en ai pas eu ma soif.

Tu m'as donné du ragoût à manger, de la chair du porc noir ; je n'en ai pas eu ma soif.

— La mention du porc est une insulte religieuse délibérée : le porc est interdit — haram — en islam. Forcer un musulman à manger de la chair porcine est le signe de la barbarie infidèle et une profanation spirituelle que Beyrek mentionne comme l'une des offenses les plus graves de sa captivité —

Dieu m'a donné ma liberté et je suis en chemin.

Mes trente-neuf jeunes gens je te les confie, ô infidèle ;

Si j'en trouve un manquant je tuerai dix à sa place.

Si j'en trouve dix manquants je tuerai cent à leur place, ô infidèle.

Mes trente-neuf jeunes gens je te les confie, ô infidèle !

Puis il s'en alla. Quarante infidèles montèrent et le poursuivirent ; ils le chassèrent mais ne purent le rattraper et firent demi-tour.

Beyrek arriva au pays oghouz et vit un ménestrel en chemin.

« Où vas-tu, ménestrel ? dit-il.

— À la noce, jeune seigneur, répondit le ménestrel.

— C'est la noce de qui ?

— Celle de Yaltajuk fils de Yalanji.

— Et quelle est la fille qu'il épouse ?

— La fiancée du seigneur Beyrek », dit le ménestrel.

« Ménestrel, dit Beyrek, donne-moi ton luth et je te donnerai mon cheval. Garde-le jusqu'à ce que je revienne t'apporter son prix et le reprendre.

— Voilà du beau ! dit le ménestrel. J'ai gagné un cheval, sans casser ma voix ni forcer ma gorge ni briser mon luth ! Je le prendrai et en prendrai soin. »

Et il donna son luth à Beyrek, qui le prit et se dirigea vers les abords du campement de son père.

Là il vit des bergers alignés au bord de la route, pleurant et en même temps entassant sans cesse des pierres.

« Bergers, dit-il, si quelqu'un trouve une pierre sur la route il la jette ; pourquoi entassez-vous ces pierres sur la route en pleurant ? »

Les bergers répondirent : « Tu sais ce qui te concerne mais tu ne sais rien de ce qui nous afflige.

— Eh bien, qu'est-ce qui vous afflige ?

— Notre seigneur avait un fils, dirent-ils, mais depuis seize ans nul ne sait s'il est vivant ou mort. Un homme appelé Yaltajuk fils de Yalanji a apporté la nouvelle qu'il est mort, et on a décidé de marier sa fiancée à cet homme. Il doit passer par ici et nous allons le lapider, pour qu'elle n'ait pas à l'épouser mais puisse épouser un homme digne d'elle.

— Honneur à vous, dit Beyrek, ce sera là une honnête journée de travail ! »

— *La scène des bergers lapidant le faux prétendant est un écho lointain d'un motif de justice populaire répandu dans les folklores eurasiatiques : la communauté, même la plus humble, reconnaît l'imposture et y résiste par ses propres moyens —*

Puis il vint au campement de son père.

Or devant leurs tentes se dressait un grand arbre, avec une belle source à son pied. Beyrek vit sa petite sœur venir puiser de l'eau à cette source, et elle pleurait en disant : « Mon frère Beyrek, que mauvaise a été la fin de ta fête de noces ! »

Un puissant chagrin de sa longue séparation s'empara de Beyrek ; il ne put le supporter et ses grandes larmes coulèrent. Il l'appela, déclamant ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama :

Fille, pourquoi pleures-tu et sanglotes-tu pour ton frère ?

(Je brûle en dedans, mon cœur est en flammes.)

Ainsi ton frère est parti.

De l'huile bouillante a été versée sur ton cœur.

Tu es torturée de douleur intérieure.

Pourquoi pleures-tu et sanglotes-tu pour ton frère ?

(Je brûle en dedans, mon cœur est en flammes.)

Si je pouvais demander, à qui appartient la noire montagne là-bas comme pâturage d'été ?

À qui ses rivières froides froides comme boisson ?

À qui ces écuries pleines de chevaux rapides comme faucons comme montures ?

À qui ces chameaux, caravane après caravane, comme bêtes de somme ?

À qui ces moutons blancs dans les enclos comme festin ?

À qui ces tentes noires et bleu-ciel comme ombre ?

Dis-le-moi, jeune fille, de ta propre bouche ;

Que ma sombre tête soit un sacrifice pour toi ce jour.

La fille répondit :

Ne joue pas, ménestrel ; ne conte pas d'histoires, ménestrel !

À quoi cela sert-il, pour une malheureuse fille comme moi ?

Si tu demandes la noire montagne là-bas,

C'était le pâturage d'été de mon frère Beyrek.

Depuis que mon frère Beyrek est parti je ne suis allée à aucun pâturage d'été.

Si tu demandes ses rivières froides froides,

C'était la boisson de mon frère Beyrek.

Depuis que mon frère Beyrek est parti je n'ai pas bu.

Si tu demandes les écuries pleines de chevaux rapides comme faucons,

C'étaient les montures de mon frère Beyrek.

Depuis que mon frère Beyrek est parti je n'ai pas chevauché.

Si tu demandes les chameaux, caravane après caravane,

C'étaient les bêtes de somme de mon frère Beyrek.

Depuis que mon frère Beyrek est parti je n'ai chargé aucune bête de somme.

Si tu demandes les moutons blancs dans les enclos,

C'était le festin de mon frère Beyrek.

Depuis que mon frère Beyrek est parti je n'ai pas festoyé.

Si tu demandes les tentes noires et bleu-ciel,

C'était l'ombre de mon frère Beyrek.

Depuis que mon frère Beyrek est parti je n'ai pas migré.

De nouveau elle parla :

Ménestrel,

Sur ton chemin ici, quand tu as gravi la noire montagne là-bas,

N'as-tu pas rencontré un homme nommé Beyrek ?

Sur ton chemin ici, quand tu as traversé les rivières gonflées,

N'as-tu pas rencontré un homme nommé Beyrek ?

Sur ton chemin ici, quand tu as traversé les villes fameuses,

N'as-tu pas rencontré un homme nommé Beyrek ?

Si tu l'as vu, ménestrel, dis-le-moi ;

Que ma sombre tête soit un sacrifice pour toi, ménestrel.

De nouveau encore elle parla :

Ma noire montagne là-bas est tombée en ruines ;

Ménestrel, tu n'en sais rien.

Mon grand arbre aux larges ombrages a été abattu ;

Ménestrel, tu n'en sais rien.

Mon unique frère en tout le monde a été emmené ;

Ménestrel, tu n'en sais rien.

Ne joue pas, ménestrel ; ne conte pas d'histoires, ménestrel.

À quoi cela sert-il, pour une malheureuse fille comme moi, ménestrel ?

Il y a une fête de noces sur la route ;

Va à la fête de noces et chante !

Beyrek la quitta et vint là où étaient ses sœurs aînées. Il les vit assises vêtues de noir, et il les appela, déclamant ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama :

Filles qui vous levez de votre place à la première heure du matin,

Qui avez abandonné la tente blanche pour la tente noire,

Qui avez ôté vos vêtements blancs et endossé des vêtements noirs,

Avez-vous du yaourt qui caille comme du foie ?

Avez-vous des galettes dans le four noir ?

Avez-vous du pain dans la marmite ?

Trois jours j'ai voyagé ; donnez-moi à manger.

Les filles allèrent chercher de la nourriture et remplirent le ventre de Beyrek. Puis il dit : « En charité pour la tête et l'œil de votre frère, si vous avez un vieux caftan que je pourrais porter à la fête ; là-bas on me présentera des caftans et je vous rendrai le vôtre. »

— *La demande de « charité pour la tête et l'œil du frère » est une formule rituelle : invoquer la mémoire d'un défunt pour solliciter une faveur est une pratique de piété familiale répandue dans les traditions turcophones et islamiques* —

Elles allèrent et trouvèrent un caftan de Beyrek et le lui donnèrent. Il le prit et le revêtit et il lui allait, sa longueur sa longueur, sa taille sa taille, son bras son bras. Son aînée remarqua

combien il ressemblait à Beyrek, et ses yeux noirs comme des amandes se remplirent de larmes sanglantes. Elle déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'elle déclama :

Si tes yeux noirs comme des amandes n'étaient pas sans éclat,

Je t'appellerais mon frère Beyrek, ménestrel.

Si ton visage n'était pas couvert de poils noirs,

Je t'appellerais mon frère Beyrek, ménestrel.

Si tes forts poignets n'étaient pas amaigris,

Je t'appellerais mon frère Beyrek, ménestrel.

Avec ta démarche fière et pavoisante,

Ta posture de lion,

Ton regard attentif,

Tu ressembles tant à mon frère Beyrek, ménestrel.

Tu m'as réjouie, ménestrel ; ne m'abats pas !

De nouveau elle déclama :

Ne joue pas, ménestrel, ne conte pas d'histoires, ménestrel.

Depuis que mon frère Beyrek est parti aucun ménestrel ne nous a rendu visite.

Nul n'a pris notre caftan de notre dos,

Nul n'a pris notre bonnet de nuit de notre tête,

Nul n'a pris nos béliers aux cornes recourbées.

— Ces trois détails — le caftan, le bonnet, les béliers — sont des cadeaux traditionnellement faits au ménestrel en remerciement de ses récits. Qu'aucun ménestrel ne soit venu depuis le départ de Beyrek signifie que la maison est plongée dans un deuil si total qu'elle a renoncé à toute vie sociale et festive —

Beyrek se dit : « Tu vois, les filles m'ont reconnu à ce caftan, et les nobles des Oghouz innombrables feront de même. Que je découvre qui sont mes amis et mes ennemis parmi les Oghouz. » Il ôta le caftan et le jeta aux filles en disant : « Que vous soyez maudites, vous et Beyrek ! Vous m'avez donné un vieux caftan, vous m'avez pris la tête et la cervelle. »

Ce disant, il alla trouver une vieille couverture de chameau, y perça un trou, y passa la tête et fit semblant d'être fou.

— Le déguisement en fou ou en mendiant est un motif universel du retour du héros — présent dans l'Odyssée, dans les épopées persanes du Shahnameh et dans de nombreux contes turcophones. Il permet au héros de tester les fidélités, de distinguer les vrais amis des traîtres avant de se révéler —

Il poursuivit son chemin et arriva à la fête de noces. Il vit le marié tirant à l'arc, avec Budak fils de Kara Göne, Uruz fils du prince Kazan, Yigenek le noble suprême, Sher Shemseddin fils de Gaflet Koja, et Karchar le Fou, le frère de la fille.

Chaque fois que Budak tirait, Beyrek disait : « Chance à ta main ! » Chaque fois qu'Uruz tirait, Beyrek disait : « Chance à ta main ! » Chaque fois que Yigenek tirait, Beyrek disait : « Chance à ta main ! » Chaque fois que Sher Shemseddin tirait, Beyrek disait : « Chance à ta main ! » Mais quand le marié tirait, il disait : « Que ta main se dessèche, que tes doigts pourrissent, porc et fils de porc ! Que tu sois un sacrifice pour tous les vrais mariés ! »

Yaltajuk fils de Yalanji, furieux, dit : « Coquin et fils de coquin, est-ce ta place de me parler ainsi ? Viens ici, coquin, et bande mon arc ou je te coupe la tête à l'instant. »

Aussitôt Beyrek prit l'arc et le banda ; il se brisa en deux à la poignée et il le jeta devant lui en disant : « Il sera bon pour tirer des alouettes de près. »

Enragé que son arc fût brisé, Yaltajuk fils de Yalanji dit : « Il y a là l'arc de Beyrek ; allez le chercher. » On alla le chercher et on l'apporta. En voyant l'arc, Beyrek se souvint de ses compagnons, et les larmes lui vinrent aux yeux. Il dit :

Mon arc solide à la poignée blanche, que j'ai acheté au prix d'un étalon,

Ma corde torsadée, que j'ai achetée au prix d'un taureau.

En un lieu de détresse j'ai abandonné

Mes trente-neuf compagnons, mes deux messagers.

Puis il dit : « Mes seigneurs, avec votre permission je vais bander cet arc et tirer une flèche en votre honneur. » Or ils visaient l'anneau du marié,

— la cible de l'anneau suspendu est un exercice d'adresse chevaleresque répandu dans les traditions turcophones et persanes, connu sous le nom de jereed ou variantes apparentées. Briser l'anneau du marié est un geste symboliquement chargé : Beyrek détruit rituellement la légitimité de l'union qu'on s'apprête à célébrer —

et la flèche de Beyrek frappa cet anneau et le brisa en morceaux. Les nobles oghouz battirent des mains et rirent à ce spectacle. Le prince Kazan regardait et il convoqua Beyrek. Le

ménestrel fou s'avança, inclina la tête, posa la main sur son cœur et déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama :

Toi au pavillon blanc, dressé au loin dans la pénombre du matin,

Toi au parasol bleu fait de satin,

Toi aux chevaux rapides comme faucons, alignés box après box,

Toi aux nombreux officiers qui convoquent et rendent justice,

Toi à la générosité sans bornes quand l'huile est versée,

— « quand l'huile est versée » est une métaphore de la prodigalité festive : l'huile versée en abondance désigne le festin offert sans compter, l'hospitalité sans mesure, vertu cardinale du chef oghouz —

Soutien des guerriers abandonnés,

Espoir des misérables et des sans-défense,

Gendre de Bayindir Khan,

Poussin de l'oiseau aux longues plumes,

Pilier des terres turques,

Lion de la rivière Emet,

Tigre du Karajuk,

— la rivière Emet et le Karajuk sont des repères géographiques de l'Anatolie orientale et de la région du Caucase, ancrages territoriaux qui situent la puissance de Kazan dans un espace réel et reconnaissable pour l'auditoire oghouz —

Maître du cheval châtain,

Père du Khan Uruz,

Mon Khan Kazan !

Entends ma voix, prête attention à mes paroles.

Tu t'es levé dans la pénombre du matin,

Tu es entré dans la forêt blanche,

Tu as traversé les branches du peuplier blanc en les agitant,

Tu en as courbé les perches latérales,

Tu y as jeté les traverses du faite,

Tu l'as appelée berceau de nocés.

Princes de la main droite, assis à droite !

Princes de la main gauche, assis à gauche !

Ministres au seuil !

Princes de l'entourage, assis au pied du trône !

Bonne fortune sur ton règne !

— *Cette salutation protocolaire en vers reflète la hiérarchie rigoureuse de l'assemblée oghouze : la droite est le côté d'honneur, la gauche le second rang, le seuil revient aux ministres exécutifs. Beyrek récite les formules d'un barde professionnel avec une maîtrise parfaite, ce qui commence à éveiller les soupçons de Kazan* —

À quoi le prince Kazan répondit : « Ménestrel fou, que me demandes-tu ? Veux-tu des tentes et des pavillons, des esclaves et des servantes, de l'or et de l'argent ? Je te les donnerai. »

« Mon seigneur, dit Beyrek, me permettriez-vous d'approcher du banquet ? J'ai faim et voudrais me rassasier. »

Kazan répondit : « Le ménestrel fou a de la chance. Nobles ! Pour aujourd'hui mon royaume est à lui ; qu'il aille où il veut, qu'il fasse ce qu'il veut. »

Beyrek vint au banquet et mangea à sa faim, puis il botta les chaudrons, les renversa et les culbuta. Il lança une partie de la viande mijotée à sa droite, une partie à sa gauche. Ceux de droite eurent ce qui alla à droite, ceux de gauche eurent ce qui alla à gauche. Le juste obtient ce qui lui revient, l'injuste obtient la honte.

— *cette sentence gnomique intercalée par le narrateur est caractéristique du style du Livre de Dede Korkut : le récit s'interrompt un instant pour livrer une vérité morale universelle, à la manière des proverbes turcs traditionnels* —

La nouvelle fut portée au prince Kazan : « Seigneur, le ménestrel fou a renversé toute la nourriture et maintenant il veut rejoindre les filles. » « Eh bien qu'il fasse ce qu'il veut ; qu'il aille où il veut, qu'il rejoigne même les filles », dit Kazan.

Beyrek se leva et se dirigea vers les filles. Il chassa les joueurs de flûte, il chassa les batteurs de tambours. Les uns il les frappa, les autres il leur fendit la tête. Il vint à la tente où les filles et les dames étaient assises, et il s'assit en travers du seuil.

— *S'asseoir en travers du seuil — ni dedans ni dehors — est une position transgressive délibérée : Beyrek viole les frontières spatiales qui séparent l'espace masculin de l'espace féminin dans le campement oghouz, signalant ainsi son statut d'intrus autorisé par le Khan —*

La femme du prince Kazan, Burla la Grande, fut furieuse à cette vue et dit : « Coquin fou et fils de coquin, est-ce ta place de venir me trouver sans cérémonie ? »

« Dame, répondit Beyrek, j'ai les ordres du prince Kazan : nul ne doit m'importuner. »

« Fort bien, dit la Dame Burla, puisque le prince Kazan l'a ainsi ordonné, qu'il s'assoie. » Puis elle se retourna de nouveau vers Beyrek et dit : « Ménestrel fou, que veux-tu ? »

« Je veux que la mariée se lève et danse pendant que je joue du luth. »

Il y avait là une dame appelée Kisirja Yenge, et on lui dit : « Lève-toi et danse, Kisirja Yenge. Comment le ménestrel fou ferait-il la différence ? » Kisirja Yenge se leva et dit : « Ménestrel fou, je suis la mariée. Joue de ton luth et je danserai. » Beyrek savait qui elle était et il déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama :

Je jure que je n'ai jamais monté une jument stérile,

Jamais je n'en ai monté une et suis parti en raid.

Les gardiens de troupeaux derrière le ravin te regardent ;

Ils suivent tes traces pour voir quelle vallée tu as prise,

Ils regardent la route pour voir par où tu viens,

De grands pleurs coulent de leurs yeux.

Va vers eux.

Ils te donneront ce que tu veux.

Je n'ai pas affaire à toi.

Que se lève la fille qui doit se marier,

Qu'elle agite les bras et danse,

Et je jouerai du luth.

— *La métaphore de la jument stérile — barren mare — est une métaphore volontairement obscène et humiliante qui insinue que Kisirja Yenge est une femme sans vertu ni fécondité, incapable de tenir le rôle d'épouse légitime. Les « gardiens de troupeaux derrière le ravin » amplifient l'insulte en suggérant des rendez-vous clandestins —*

« Oh là là ! dit Kisirja Yenge, ce maudit fou parle comme s'il m'avait vue ! » et elle alla se rasseoir, et toutes les femmes des grands khans éclatèrent de rire derrière leurs yaşmaks.

— *Le yaşmak — voile fin couvrant le bas du visage — est le voile traditionnel des femmes turques de rang élevé dans les traditions ottomanes et azerbaïdjanaises. Rire derrière le voile est le signe d'une hilarité qu'on cherche à dissimuler sans y parvenir —*

Il y avait une autre dame, appelée Boghazja Fatima. « Lève-toi et danse, toi », lui dit-on. « Et si ce fou quelconque dit des choses aussi impossibles sur moi ? dit-elle. — Il n'y a pas de mal à dire que tu es la mariée », dirent-ils, et ils lui firent endosser le caftan de la mariée. « Joue, ménestrel fou, dit-elle, et je danserai. Je suis la fille qui doit se marier. » Beyrek répondit :

Cette fois je jure que je n'ai jamais monté une jument pleine,

Jamais je n'en ai monté une et suis parti en raid.

Derrière ta maison n'y avait-il pas une petite rivière ?

Le nom de ton chien n'était-il pas Barak ?

Ton nom n'était-il pas Boghazja Fatima aux quarante amants ?

Va à ta place et assieds-toi,

Ou j'exposerai davantage ta honte ; sois-en certaine.

Je ne joue pas avec toi.

Que se lève celle qui doit se marier,

Et je jouerai du luth.

Qu'elle agite les bras et danse.

Là-dessus Boghazja Fatima dit : « Oh là là ! Les secrets sortent ! Le ménestrel fou, venant gâcher notre agréable assemblée, nous jetant toutes nos fautes au visage, nous insultant et noircissant notre bonne réputation devant tout ce monde ! » Elle alla trouver la fille et dit : « Les choses qui sont arrivées à cause de toi ! Nos amis et nos ennemis nous ont tous ri au nez ! Maintenant, si tu vas danser, lève-toi et danse ! Si tu ne veux pas danser, va danser en enfer ! »

Bien sûr la Dame Chichek se demandait ce qu'il lui dirait, mais on lui dit : « À quoi te demandes-tu ? Nous savions que tu aurais ce genre d'aventure une fois Beyrek parti. » La Dame Burla la Grande dit : « Allez, fille, lève-toi et danse, fais contre mauvaise fortune bon cœur. » La Dame Chichek endossa sa robe rouge, glissa ses mains à l'intérieur des manches pour qu'elles ne se voient pas, et s'apprêta à danser, disant : « Joue, ménestrel fou, et je danserai ; je suis la fille qui doit se marier. » Beyrek répondit :

Depuis que j'ai quitté cet endroit le temps a été glacial.

Lourdement la neige blanche est tombée, jusqu'aux genoux.

Dans la maison de la fille du Khan il n'y avait plus d'esclaves ni de servantes,

Elle-même a pris la cruche et est allée chercher de l'eau,

Ses dix doigts ont été gelés depuis le poignet.

Apportez de l'or rouge et je ferai des doigts pour la fille du Khan.

Apportez de l'argent blanc et je façonnerai des ongles pour elle.

Honte qu'une fille de Khan ne soit pas parfaite le jour de ses noces !

— Ce portrait de la Dame Chichek allant elle-même puiser de l'eau dans le froid, ses doigts gelés, n'est pas une insulte mais une preuve de reconnaissance : Beyrek décrit ce qu'il a vu en vision ou ce que les marchands lui ont rapporté de l'état de la maison durant son absence. C'est en même temps une preuve d'identité : seul quelqu'un qui connaît intimement sa situation peut savoir cela —

Irritée par ces paroles, la Dame Chichek dit : « Ménestrel fou, y a-t-il quelque défaut en moi pour que tu me jettes ainsi la honte ? » Elle tendit les mains, montrant ses poignets blanc d'argent, et l'anneau d'or que Beyrek lui avait donné était bien visible à son doigt.

Beyrek reconnut l'anneau et déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama :

Depuis que Beyrek est parti, as-tu grimpé au sommet de la colline, jeune fille ?

As-tu tendu le regard dans les quatre directions, jeune fille ?

As-tu arraché tes cheveux noirs comme des roseaux déracinés, jeune fille ?

As-tu versé d'amères larmes de tes yeux noirs, jeune fille ?

As-tu tailladé tes joues rouges comme des pommes d'automne, jeune fille ?

As-tu demandé des nouvelles de Beyrek à chaque voyageur, jeune fille ?

As-tu pleuré Bamsi Beyrek que tu aimais, jeune fille ?

Tu en épouses un autre ; l'anneau d'or est à moi.

Donne-le-moi, jeune fille !

La fille répondit :

*Depuis que Beyrek est parti, souvent j'ai grimpé au sommet de la colline,
Beaucoup j'ai arraché mes cheveux noirs, comme des roseaux déracinés,
Beaucoup j'ai tailladé mes joues rouges comme des pommes d'automne,
Beaucoup j'ai demandé des nouvelles aux voyageurs,
Beaucoup j'ai versé d'amères larmes de mes yeux noirs,
Beaucoup j'ai pleuré mon jeune prince, mon jeune Khan Beyrek,
Qui est parti et ne revient pas.*

*Tu n'es pas Bamsi Beyrek mon amour, mon bien-aimé ;
L'anneau d'or n'est pas à toi.*

*Dans l'anneau sont de nombreux signes de reconnaissance ;
Dis les signes si tu désires l'anneau.*

— L'anneau comme preuve d'identité et les « signes de reconnaissance » — tokens — sont un motif universel du retour du héros déguisé, présent dans l'Odyssée avec l'arc d'Ulysse, dans le Shahnameh persan, et dans d'innombrables contes turcophones. La Dame Chickek ne capitule pas facilement : elle exige la preuve verbale, testant celui qui prétend être Beyrek —

Beyrek dit :

Fille de Khans, ne me suis-je pas levé dans la pénombre du matin ?

N'ai-je pas monté mon cheval gris ?

N'ai-je pas abattu un cerf devant ta tente ?

Ne m'as-tu pas convoqué à tes côtés ?

N'avons-nous pas couru à cheval sur la plaine ?

Mon cheval n'a-t-il pas dépassé le tien ?

Quand nous avons tiré à l'arc, n'ai-je pas fendu ta flèche ?

Ne t'ai-je pas renversée quand nous avons lutté ?

Avant de mettre l'anneau d'or à ton doigt,

Ne t'ai-je pas embrassée trois fois et mordue une fois ?

Ne suis-je pas Bamsi Beyrek ton amant, ton bien-aimé ?

Alors la fille le reconnut et sut que c'était Beyrek, et elle se jeta à ses pieds. Les dames surent que c'était Beyrek et chacune alla porter la bonne nouvelle à l'un des nobles, tandis que les servantes habillaient Beyrek de robes d'honneur. La fille bondit sur ses pieds, monta sur son cheval et s'élança au galop pour porter la bonne nouvelle aux parents de Beyrek. Quand elle les atteignit, elle dit :

Votre rude montagne noire était tombée ; elle s'est relevée enfin.

Vos rivières rouge-sang s'étaient taries ; elles sont en crue enfin.

Votre grand arbre s'était desséché ; il est vert enfin.

Votre jument rapide comme faucon avait vieilli ; elle a poulainé enfin.

Votre chamelle rouge avait vieilli ; elle a mis bas enfin.

Votre brebis blanche avait vieilli ; elle a agnelé enfin.

— cette série de métaphores naturelles annonçant le retour à la vie — la montagne relevée, les rivières en crue, l'arbre reverdissant, les animaux qui mettent bas — est une structure poétique caractéristique des épopées turcophones : la nature entière participe au destin du héros, et son retour est une renaissance cosmique autant qu'individuelle —

Votre fils Beyrek, pleuré seize ans, est rentré enfin.

Père et mère de mon mari, dites-moi,

Que me donnerez-vous pour cette bonne nouvelle ?

Les parents de Beyrek répondirent :

Chère belle-fille, que je meure pour ta langue !

Que je sois un sacrifice pour ta vie !

Si tes paroles sont un mensonge, qu'elles se révèlent vraies !

S'il devait venir, vivant et en bonne santé,

Que les noires montagnes là-bas soient ton pâturage d'été,

Que leurs rivières froides soient ta boisson,

Mes esclaves et servantes soient tes serviteurs,

Mes chevaux rapides comme faucons soient ta monture,

Mes chameaux, caravane après caravane, soient tes bêtes de somme,

Mes moutons blancs dans les enclos soient ton banquet,

Mon or et mon argent soient à toi pour dépenser,

Mon pavillon blanc au dôme d'or soit ton ombre,

Ma sombre tête soit un sacrifice pour toi, belle-fille !

À ce moment les nobles, ayant entendu la nouvelle, se pressaient autour de Beyrek, et les princes et khans l'escortèrent jusqu'à son père. Le prince Kazan dit : « Bonne nouvelle, prince Bay Büre ! Ton fils est rentré. »

Or depuis que son fils Beyrek était parti, les yeux du prince Bay Büre étaient devenus aveugles à force de pleurer.

— La cécité causée par les larmes — motif du père aveuglé par le deuil — est à la fois une hyperbole poétique et une image de la mort spirituelle : Bay Büre n'est plus capable de voir le monde depuis que son fils, sa raison d'être, a disparu. Le sang de Beyrek qui le guérit est une métaphore de la vie rendue —

Le prince Bay Büre dit : « Voici comment je saurai que c'est mon fils : qu'il se saigne au petit doigt, en étale le sang sur une serviette et m'en essue les yeux. S'ils s'ouvrent, c'est bien mon fils Beyrek. »

Beyrek le fit ; il en essuya les yeux de son père et ils s'ouvrirent. Ses parents crièrent et se jetèrent sur Beyrek, disant :

Fils, soutien de mon pavillon blanc au dôme d'or !

Fils, fleur de mes filles et belles-filles semblables aux cygnes !

Fils, lumière de mes yeux qui voient !

Fils, force de mes mains qui tiennent !

Bien-aimé des Oghouz innombrables, mon âme, mon fils !

Ils pleurèrent et crièrent ensemble, ils rendirent grâce au Dieu tout-puissant, ils sacrifièrent des chevaux, des chameaux, des moutons et des bœufs, et affranchirent de nombreux esclaves et servantes.

Yaltajuk fils de Yalanji entendit la nouvelle et, fuyant de terreur devant Beyrek, se réfugia dans les Bois du Veau. Beyrek le poursuivit, le chassant toujours plus profondément dans les bois. « Apportez du feu ! » dit Beyrek. On le fit, et on embrasa les bois. Se voyant en danger de brûler,

Yaltajuk quitta les bois, tomba aux pieds de Beyrek et se mit sous son épée, mais il s'en échappa, car Beyrek lui pardonna ses crimes.

— *Le pardon accordé à Yaltajuk est significatif : dans l'éthique épique oghouze, le vrai héros ne tue pas un ennemi vaincu qui implore grâce. La magnanimité — kerem — est une vertu du guerrier accompli, héritée à la fois des traditions turcophones et de l'idéal islamique* —

Le prince Kazan dit : « Maintenant tu peux atteindre le désir de ton cœur. » Mais Beyrek répondit : « Mon Khan Kazan, tant que je n'aurai pas libéré mes compagnons et pris le château je n'atteindrai pas le désir de mon cœur. »

Alors le prince Kazan poussa un grand cri : « Pour l'amour de Beyrek, tous les princes et guerriers qui m'aiment, à cheval ! » Les nobles des Oghouz innombrables montèrent et partirent, criant : « Château de Bayburt, où es-tu ? » Les espions des infidèles apportèrent la nouvelle, le seigneur infidèle rassembla ses soldats et sortit à leur rencontre.

Les héros des Oghouz innombrables firent leurs ablutions dans l'eau pure et prièrent.

— *Les ablutions rituelles — wudu en arabe — sont la purification islamique obligatoire avant la prière. Les accomplir avant la bataille transforme celle-ci en acte de dévotion : les guerriers oghouz meurent en état de pureté rituelle, prêts à paraître devant Dieu* —

Puis ils remontèrent sur leurs chevaux et, invoquant des bénédictions sur Muhammad au beau nom, ils tirèrent leurs épées, crièrent « Dieu est le plus grand ! » et chargèrent sur l'infidèle. Les tambours roulèrent comme le tonnerre et les trompettes braillèrent, invitant ceux au bon cœur à se montrer, et les lâches à fuir. Le seigneur fut séparé du serviteur et le serviteur du seigneur. Le Jugement dernier se leva, le champ fut plein de têtes.

Le prince Kazan mit à bas le roi Shökli et lui coupa la tête. Le Seigneur Noir fut abattu par un coup d'épée de DüNDAR le Sauvage, Kara Budak abattit le roi Lion Noir. Beyrek et Yigenek frappèrent de leurs épées les étendards des infidèles et les renversèrent. Les infidèles paniquèrent et s'enfuirent dans les vallées. Sept seigneurs infidèles furent passés par l'épée.

Beyrek, Yigenek, Kara Budak, DüNDAR le Sauvage et le prince Uruz fils de Kazan, avec Kazan à leur tête, avancèrent sur le château. Beyrek trouva ses trente-neuf guerriers et rendit grâce à Dieu en les voyant vivants et bien portants.

Ils détruisirent l'église des infidèles, ils tuèrent ses prêtres et firent une mosquée à sa place.

— *La destruction de l'église et sa transformation en mosquée est un motif de conquête islamique récurrent dans les épopées turcophones et reflète la réalité historique des frontières mouvantes entre chrétienté et islam dans le Caucase et en Anatolie aux XIe-XIIIe siècles. Pour l'auditoire oghouz, cet acte est le signe visible de la victoire de la Foi* —

Ils firent proclamer l'appel à la prière, ils firent réciter l'invocation au nom du Dieu tout-puissant. Les meilleurs oiseaux de chasse, les étoffes les plus pures, les filles les plus belles, les brocards

les plus lourds en ballots de neuf, ils les choisirent comme le cinquième des butins dû à Bayindir, le Khan des Khans.

— *Le cinquième du butin — khums en arabe — est la part légalement due au chef suprême et, dans la doctrine islamique, à Dieu et à son Prophète. Son prélèvement scrupuleux montre que les Oghouz respectent la loi islamique même dans le partage du butin de guerre —*

Beyrek avait juré un accord avec la fille du roi infidèle ; il la ramena à son pavillon blanc, sa tente blanche, et commença la fête de noces.

— *Beyrek tient sa promesse faite à la fille du château de Bayburt qui l'avait aidé à s'évader : c'est l'honneur du guerrier oghouz qui prime, même envers une infidèle. Ce détail rappelle que les valeurs épiques de la parole donnée et de la fidélité transcendent les frontières religieuses* —

Le prince Kazan trouva des filles pour certains des trente-neuf guerriers, comme le fit Bayindir Khan. À sept d'entre eux Beyrek donna ses sept sœurs. Il dressa des tentes en quarante endroits et tira une flèche pour chacune des quarante filles, pour que le hasard suive son cours.

Pendant quarante jours et nuits ils tinrent la fête de noces. Beyrek et ses guerriers atteignirent le désir de leur cœur. Dede Korkut vint et joua une musique joyeuse, il conta des histoires et déclama, il relata les aventures des héroïques combattants pour la Foi, et dit : « Que ce récit des Oghouz soit celui de Beyrek. »

Je prierai pour toi, mon Khan : que tes noires montagnes aux racines solides ne soient jamais renversées, que ton grand arbre aux larges ombrages ne soit jamais abattu, que la place de ton père à la barbe blanche soit le paradis, que la place de ta mère aux cheveux blancs soit le ciel. Qu'il ne te sépare jamais de tes fils et frères, que la fin des jours ne te sépare pas de la pure Foi. Que ceux qui disent « Amen » voient Sa face. Qu'il t'accorde l'abondance et te préserve dans ta force et pardonne tes péchés pour l'honneur de Muhammad l'Élu au beau nom, ô mon Khan !

**PRINCE URUZ FILS DU PRINCE KAZAN
FAIT PRISONNIER**



Un jour Salur Kazan fils d'Ulash, lion des héros, poussin de l'oiseau aux longues plumes, espoir des misérables et des sans-défense, soutien des guerriers abandonnés, maréchal des Oghouz innombrables, ennemi de Kan Abkaz,

— *Kan Abkaz désigne le souverain d'Abkhazie ou d'une principauté caucasienne voisine ; dans le cycle de Dede Korkut, il incarne l'adversaire chrétien de référence face aux Oghouz musulmans, de même que le château de Bayburt représentait l'ennemi générique de l'ouest* —

maître du cheval châtain, frère de Kara Göne, oncle de Kara Budak, père du Khan Uruz, se leva de sa place. Il fit dresser ses tentes sur la terre noire. En mille endroits des tapis de soie furent étendus. Le parasol aux mille couleurs s'éleva vers le ciel. Neuf cent mille jeunes Oghouz se rassemblèrent à son assemblée. De grandes jarres à large gueule remplies de vin furent disposées çà et là, et en neuf endroits des cuves furent installées. Des coupes et des aiguières d'or furent alignées en rangs.

Neuf filles infidèles, belles de visage, aux yeux noirs, aux cheveux tressés, les mains hennées depuis le poignet, les doigts tatoués, le cou long d'un empan,

— *le henné sur les mains et les tatouages aux doigts sont des ornements féminins attestés dans les traditions caucasiennes et anatoliennes depuis l'Antiquité ; leur mention ici signale à l'auditoire oghouz que ces servantes sont étrangères, issues des peuples vaincus, leur beauté étant un trophée de la puissance de Kazan* —

faisaient circuler le vin rouge en coupes d'or parmi les nobles des Oghouz innombrables.

Salur Kazan fils d'Ulash avait pris du vin des mains de chacune d'elles. Il distribuait des tentes et pavillons entassés les uns sur les autres, des files de chameaux, des esclaves et servantes aux yeux noirs. Son fils Uruz se tenait face à lui, appuyé sur son arc. À sa droite était assis son frère Kara Göne, à sa gauche son oncle maternel Uruz.

Kazan regarda à sa droite et éclata de rire, il regarda à sa gauche et se réjouit grandement, il regarda devant lui et vit son fils Uruz ; il frappa ses mains l'une contre l'autre et pleura. Cela déplut à son fils Uruz. Il s'avança, s'agenouilla, et déclama à son père ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama :

Entends ma voix, comprends mes paroles, mon seigneur Kazan.

Tu as regardé à ta droite et tu as éclaté de rire,

Tu as regardé à ta gauche et tu t'es réjoui grandement,

Tu as regardé devant toi, tu m'as vu, et tu as pleuré.

Dis-moi la raison

Et ma sombre tête soit un sacrifice pour toi, mon père.

*Si tu ne veux pas le dire,
Je me lèverai de ma place,
Je prendrai avec moi mes guerriers aux yeux noirs,
J'irai au pays de Kan Abkaz,
Je poserai ma main sur la croix d'or,*

— poser la main sur la croix d'or et embrasser la main du prêtre au bonnet noir sont les gestes rituels par lesquels on se convertit ou se soumet au christianisme. Pour l'auditoire oghouz, cette menace d'Uruz est la pire apostasie imaginable, une trahison de la Foi et de la communauté tout ensemble —

*J'embrasserai la main du prêtre au bonnet noir,
J'épouserai une fille infidèle aux yeux sombres,
Je ne me présenterai plus devant ta face.
Pourquoi as-tu pleuré ? Dis-le-moi,
Et ma sombre tête soit un sacrifice pour toi, mon seigneur.*

Le prince Kazan changea de couleur, il regarda son fils bien en face et déclama en réponse ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama :

*Écoute ici, mon poulain, mon fils.
Quand j'ai regardé à ma droite j'ai vu mon frère Kara Göne ;
Il a coupé des têtes, versé du sang, pris du butin, gagné un nom.
Quand j'ai regardé à ma gauche j'ai vu mon oncle Uruz ;
Il a coupé des têtes, versé du sang, pris du butin, gagné un nom.
Quand j'ai regardé devant moi je t'ai vu.
Tu as atteint ta seizième année.
Voilà pourquoi j'ai pleuré : mon père est mort et j'ai été laissé,
J'ai tenu sa place, j'ai tenu ses terres.
Un jour viendra où je mourrai et tu seras laissé,*

Tu n'as pas bandé l'arc, tiré la flèche, coupé une tête, versé du sang.

Parmi les Oghouz innombrables tu n'as pris aucun butin.

J'ai pensé à ma fin et j'ai pleuré, car en un lendemain quand le temps tournera et que je mourrai et que tu seras laissé, ils ne te donneront pas ma couronne et mon trône.

— La logique de cette lamentation est celle de l'éthique héroïque turco-mongole : le rang ne se transmet pas automatiquement par la naissance, il se mérite par les exploits guerriers. Un fils qui n'a pas encore « coupé des têtes et versé du sang » — la formule rituelle consacrée — n'a pas acquis le statut d'homme et de guerrier, et ne peut pas légitimement hériter de la place de son père dans la hiérarchie oghouze —

Là-dessus Uruz déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama :

Seigneur père,

Tu as grandi autant qu'un chameau ; tu n'as pas le jugement d'un poulain.

Tu as grandi autant qu'une colline ; ta cervelle n'est pas de la taille d'un grain de millet.

Est-ce qu'un fils apprend les arts en regardant son père, ou les pères apprennent-ils de leurs enfants ? Quand m'as-tu jamais emmené à la frontière des infidèles, brandi ton épée et coupé des têtes ? Qu'est-ce que je t'ai vu faire ? Qu'est-ce que je suis censé apprendre ?

Le prince Kazan frappa des mains, rit aux éclats et dit : « Nobles, Uruz a bien parlé, il a mangé du sucre.

— l'expression « il a mangé du sucre » est une formule de louange turque imagée, signifiant que ses paroles sont douces et justes, comme le sucre est doux au goût ; Kazan reconnaît publiquement que son fils a raison de le reprendre —

Nobles, mangez et buvez ; ne dispersez pas l'assemblée. Je vais emmener ce garçon à la chasse. J'emporterai des vivres pour une semaine, je lui montrerai les endroits où j'ai tiré des flèches et les endroits où j'ai donné des coups de lance, manié l'épée et coupé des têtes. Je l'emmènerai à la frontière des infidèles, à Jizighlar, à Aghlaghan, à la Montagne Bleue. Cela sera utile au garçon plus tard, nobles. »

Il fit amener son cheval châtain et sauta sur son dos. Il prit avec lui trois cents guerriers, leurs cottes de mailles serties de bijoux.

— les cottes de mailles incrustées de pierres précieuses sont un ornement de prestige attesté chez les aristocrates turcophones et persans du Moyen Âge ; elles signalent le rang autant qu'elles protègent le combattant —

Uruz prit avec lui ses quarante jeunes gens aux yeux de châtaigne. Kazan et son fils sortirent chasser sur le sein des montagnes noires. Ils chassèrent, ils firent de la fauconnerie, ils

abattirent les cerfs. Ils dressèrent des tentes sur les champs verts, sur les belles prairies. Pendant plusieurs jours ils festoyèrent avec les chefs.

Or les infidèles de la forteresse de Dadian Tête-Nue, de la forteresse d'Aksaka,

— ces forteresses situées à la frontière caucasienne représentent les bastions chrétiens géorgiens ou arméniens contre lesquels les Oghouz menaient leurs raids ; leur mention précise ancre le récit dans une géographie historique reconnaissable pour l'auditoire médiéval —

avaient un espion, qui les vit, vint trouver le roi infidèle et dit : « Pourquoi restez-vous immobile ? Kazan, chef des héros, qui ne laisse pas aboyer votre chien ni miauler votre chat, s'est enivré avec son jeune fils, et ils dorment. »

Seize mille infidèles en cottes de mailles noires montèrent leurs chevaux et chargèrent sur Kazan. Lui et ses hommes remarquèrent soudain que six nuages de poussière distincts s'étaient rapprochés d'eux. Les uns dirent : « C'est la poussière d'un troupeau de cerfs » ; d'autres dirent : « C'est la poussière de l'ennemi. » Kazan dit : « Si c'étaient des cerfs il y aurait un ou deux nuages au plus ; soyez certains que c'est l'ennemi qui vient. »

Le nuage de poussière se sépara, il y eut un éclat comme le soleil, un déferlement comme la mer, une noirceur comme une forêt de chênes, et seize mille infidèles apparurent, avec des étriers de corde, des bonnets de poil de chèvre, hommes de religion sauvage et de parole intempérante.

— les « étriers de corde » et les « bonnets de poil de chèvre » sont des marqueurs vestimentaires et matériels qui signalent la barbarie aux yeux de l'auditoire oghouz : des guerriers qui n'ont pas même de vrais étriers de métal et portent des couvre-chefs grossiers sont des primitifs, indignes du nom de guerriers civilisés —

Kazan fit amener son cheval châtain et sauta sur son dos. Son fils Uruz tira sur son mors et fit cabrer son cheval arabe, et s'avança vers lui en disant :

À moi, mon seigneur Kazan !

Qu'est-ce qui vient là, sombre comme la mer ?

Brillant comme le feu, scintillant comme les étoiles ?

Dis-moi cinq mots de ta bouche, de ta langue,

Et ma sombre tête soit un sacrifice pour toi, père.

Kazan répondit :

À moi, mon fils semblable au lion !

Ce qui vient en déferlant comme la mer noire

C'est l'armée de l'infidèle.

Ce qui vient en brillant comme le soleil

C'est le heaume sur la tête de l'infidèle.

Ce qui vient en scintillant comme les étoiles

C'est la lance de l'infidèle.

C'est l'infidèle, ô mon fils ; l'ennemi, de religion sauvage.

Le garçon demanda : « Que signifie "ennemi" ? » Kazan répondit : « Mon fils, "ennemi" signifie les gens que nous tuons quand nous les attrapons, et quand ils nous attrapent ils nous tuent. »

« Père, dit Uruz, si des princes et des guerriers parmi l'ennemi sont tués, l'ennemi nous en réclame-t-il le sang ? »

Kazan répondit : « Mon fils, si tu tues mille infidèles aucun ne t'en réclamera le sang.

— cette réponse de Kazan reflète la doctrine islamique du jihad : tuer l'infidèle en guerre n'est pas un meurtre au sens juridique et n'engage pas le droit de vengeance du sang — la diya ou prix du sang — qui régit les conflits entre musulmans. Pour l'auditoire oghouz, c'est une clarification théologique pratique autant qu'une leçon guerrière —

Quoi qu'il en soit, c'est l'infidèle de religion sauvage ; il s'est bien trouvé que nous l'ayons rencontré, mais tu me fais attarder en un lieu dangereux, mon fils. »

Là-dessus Uruz déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama :

À moi, mon seigneur Kazan !

Je me suis levé de ma place,

Je gardais mon cheval arabe pour ce jour ;

Son jour est venu.

Je le ferai galoper sur le champ blanc pour toi.

Je gardais ma lance à longue pointe pour ce jour ;

Son jour est venu.

Sur de grands ventres et de larges poitrines je la ferai danser pour toi.

Je gardais mon épée d'acier noir pur pour ce jour ;

Son jour est venu.

Je la laisserai couper les têtes des infidèles à la vile religion pour toi.

Je gardais ma robuste cotte de mailles de fer pour ce jour ;

Son jour est venu.

Je ferai coudre manches et col pour toi.

— « faire coudre manches et col » est une métaphore guerrière : la cotte de mailles endommagée dans le combat sera « recousue » par les corps des ennemis transpercés, c'est-à-dire qu'elle sera éprouvée et renforcée par la bataille —

Je gardais le solide heaume sur ma tête pour ce jour ;

Son jour est venu.

Je le laisserai être brisé sous la grande masse de guerre pour toi.

Je gardais mes quarante guerriers pour ce jour ;

Leur jour est venu.

Je les ferai couper des têtes d'infidèles pour toi.

Je gardais mon nom de lion pour ce jour ;

Son jour est venu.

Je saisirai le col de l'infidèle et me mesurerai à lui pour toi.

Quelques mots pour moi de ta bouche et de ta langue,

Et ma sombre tête soit un sacrifice, mon seigneur, pour toi !

Là-dessus Kazan déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama :

Mon fils, mon fils, ô mon fils !

Entends ma voix, comprends mes paroles.

Cet infidèle a des archers qui tirent trois flèches et ne manquent pas une fois.

Il a des bourreaux qui coupent des têtes en un clin d'œil.

Il a des cuisiniers qui font des ragoûts de chair humaine.

— les cuisiniers qui font des ragoûts de chair humaine sont un motif récurrent dans les épopées turcophones pour désigner la barbarie absolue de l'ennemi. Ce topos — qu'on retrouve dans les descriptions des peuples-ogres des mythologies eurasiatiques — sert à déshumaniser l'adversaire et à justifier moralement la guerre sans merci —

Ce n'est pas l'infidèle pour que tu ailles à sa rencontre.

Je me lèverai de ma place et me tiendrai droit ;

Je chevaucherai le cheval châtain.

L'infidèle qui vient est pour moi ; je l'affronterai,

Je manierai l'épée d'acier noir.

C'est l'infidèle de religion sauvage ; je lui couperai la tête,

Je me lancerai de-ci de-là, je combattrai et livrerai bataille.

Regarde-moi manier l'épée et couper des têtes, et apprends !

Cela te sera utile quand le besoin tombera sur ta sombre tête !

Uruz déclama en réponse ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama :

Seigneur père, j'entends,

Mais l'agneau mâle est destiné au sacrifice à Arafat.

— Arafat est la plaine près de La Mecque où les pèlerins du hajj se rassemblent le neuvième jour du mois de Dhu al-Hijja ; c'est là qu'est commémoré le sacrifice d'Abraham. La formule d'Uruz — « l'agneau mâle est destiné au sacrifice à Arafat » — signifie que chaque être a sa destination et son heure, et que le fils est destiné à se sacrifier pour la gloire du père, comme l'agneau pour Dieu —

Les pères ont des fils pour la gloire,

Et le fils ceint l'épée par zèle pour son père.

Que ma tête soit un sacrifice pour toi.

Kazan déclama alors ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama :

Mon fils, mon fils, ô mon fils !

Tu n'es pas allé parmi l'ennemi et n'as pas coupé de têtes,

Tu n'as pas tué d'hommes et n'as pas versé de sang.

Prends tes quarante jeunes gens aux yeux de châtaigne,

Monte au sommet des grandes montagnes aux beaux replis.

Pendant que je guerroie et que je combats,

Pendant que je lutte et que je fais sonner ma lame,

Vois ! Apprends ! Et tiens-toi en embuscade pour nous aider, mon fils.

Uruz ne fit pas fi des paroles de son père ; il fit demi-tour et repartit. Il mena ses compagnons jusqu'à la crête des hautes montagnes.

— En ces temps-là un fils n'allait pas à l'encontre des paroles de son père ; si l'un d'eux l'avait fait, le père ne l'aurait pas reconnu comme son fils. Cette obéissance filiale absolue — adab en arabe, traduite dans les traditions turcophones par des notions équivalentes de respect hiérarchique — est une valeur cardinale de la société oghouze, où l'autorité du père guerrier est sacrée et indiscutable —

Uruz planta sa lance dans le large flanc de la pente et s'y tint debout.

Le prince Kazan vit que l'infidèle était tout proche. Il mit pied à terre, fit ses ablutions avec de l'eau pure,

— les ablutions rituelles avant le combat sont un acte de purification islamique, le wudu, qui prépare le croyant à rencontrer Dieu si la mort survient au combat ; combattre en état de pureté rituelle est une obligation du guerrier musulman engagé dans le jihad —

posa son front blanc contre la terre et pria. Il invoqua Muhammad au beau nom, il s'échauffa contre l'infidèle à la sombre religion ; il cria, il éperonna son cheval et fonça sur eux, il brandit son épée. Les tambours roulèrent comme le tonnerre, les cors de bronze aux enjolivures d'or sonnèrent. Ce jour-là les princes vaillants et héroïques tournoyèrent sur le champ de bataille en combattant. Ce jour-là les flèches de hêtre furent tirées et les lances à pointes acérées, comme des serpents aux mille couleurs, furent enfoncées. Ce jour-là les lâches, les sans-cœur, guettèrent les endroits où ils pourraient se tapir.

Tandis qu'Uruz fils de Kazan regardait le combat, la fureur guerrière s'empara de lui, et il dit : « À moi, mes quarante guerriers, et ma tête soit un sacrifice pour vous ! Voyez-vous que mon seigneur Kazan a coupé des têtes et versé du sang ? Un garçon ne devient pas soldat en mangeant simplement sa ration. Il me semble que mon père a été trop clément envers ces infidèles ; pourquoi restez-vous là, mes jeunes gens qui m'aimez ? Attaquons le flanc de l'infidèle. »

Uruz éperonna son cheval et chargea le flanc droit de l'infidèle. Il les dispersa bel et bien, poussant la droite dans la gauche et la gauche dans la droite. On eût dit que la grêle était tombée sur un chemin étroit ou qu'un faucon s'était jeté parmi les oies noires.

— la comparaison du faucon fondant sur les oies noires est un topos de l'épopée turco-mongole ; le faucon est l'emblème du guerrier noble, rapide et précis, tandis que les oies noires figurent la masse ennemie lourde et désordonnée. La fauconnerie étant un art aristocratique par excellence dans les cultures turcophones, l'image est immédiatement parlante pour l'auditoire —

Les infidèles à la religion sauvage furent désorientés, mais ils eurent recours à leurs flèches. Ils abattirent le cheval arabe du garçon ; le garçon ne put plus tenir les rênes, ses yeux se couvrirent de sang et il tomba à bas. Les infidèles se ruèrent sur Uruz. Ses quarante guerriers mirent pied à terre, ils serrèrent fermement les courroies de leurs boucliers aux mille couleurs, ils tirèrent leurs épées et combattirent vaillamment pour défendre Uruz.

Le guerrier désarçonné n'a plus d'espoir.

— cette sentence lapidaire est un axiome de l'éthique guerrière nomade : le cheval est l'extension du combattant, et le perdre équivaut à perdre sa puissance et sa mobilité, fondements de la tactique de cavalerie légère oghouze —

Les infidèles encerclèrent Uruz de tous côtés, ils tuèrent ses quarante jeunes gens sous ses yeux, ils se jetèrent sur le garçon et s'emparèrent de lui. Ils lièrent ses mains et ses bras blancs, ils passèrent une corde de crin autour de son cou, ils le battirent jusqu'à ce que le sang coulât de sa peau blanche. Ils le firent crier le nom de son père, ils le firent gémir le nom de sa mère. Les mains liées, le cou lié, ils le jetèrent face contre terre et l'emmenèrent à la hâte.

Uruz était prisonnier, mais Kazan n'en savait rien ; il croyait que l'ennemi avait été mis en déroute. Il fit tourner les rênes de son cheval et se retira. Il arriva à l'endroit où il avait laissé son fils, mais ne le trouva pas.

« Nobles ! dit-il, où le garçon a-t-il pu aller ? »

« Le garçon a dû prendre peur, dirent les nobles, il s'est enfui vers sa mère. »

Le visage de Kazan s'assombrit, il se retourna et dit : « Nobles ! Dieu m'a donné un fils sans valeur. J'irai le prendre du côté de sa mère et je le taillerai de mon épée. Je le hacherai en six morceaux et je le laisserai là où six chemins se croisent,

— l'abandon du corps à la croisée de six chemins est une punition symbolique extrême dans les traditions turcophones : le carrefour est un lieu de passage universel mais aussi un espace entre-deux, ni dedans ni dehors, associé aux esprits errants et à l'absence de sépulture digne. Refuser une sépulture honorable est la pire des humiliations pour un guerrier oghouz —

afin que jamais plus personne n'abandonne ses compagnons en un lieu de danger pour prendre la fuite. »

Puis il enfonça ses éperons dans son cheval châtain et galopa.

Il rentra chez lui. La fille des khans, la grande dame Burla la Grande, entendit que Kazan était en chemin et elle égorga des chevaux, les étalons, des chameaux, les mâles, des moutons, les béliers. « C'est la première chasse de mon fils ; je donnerai un festin aux nobles des Oghouz », dit-elle. La fille des khans vit Kazan arriver, et elle se rassembla et se leva, revêtit sa robe de zibelines et sortit à sa rencontre.

— la robe de zibelines est l'ornement de prestige par excellence des femmes de rang dans les traditions aristocratiques turcophones et mongoles ; la zibeline, fourrure précieuse venue de Sibérie, est le signe du plus haut statut social —

Elle haussa les sourcils et regarda bien en face le visage de Kazan ; elle regarda à droite et à gauche mais ne vit pas son jeune fils Uruz. Ses entrailles frémirent, tout son cœur battit à grands coups, ses yeux noirs en amande s'emplirent de larmes de sang. Elle déclama à Kazan ; voyons, mon Khan, ce qu'elle déclama :

Mon seigneur Kazan,

Chance de ma tête, trône de ma maison,

Gendre du Khan mon père,

Aimé de la dame ma mère,

Celui à qui mes parents m'ont donnée,

Que je vois quand j'ouvre les yeux,

À qui j'ai donné mon cœur et mon amour,

Mon prince, mon guerrier, Kazan !

Tu t'es levé de ta place et tu t'es tenu droit,

Avec ton fils tu as sauté sur ton cheval kazilique à la crinière noire,

Tu es parti chasser sur les grandes montagnes aux beaux replis,

Tu as attrapé et abattu les cerfs au long cou,

Tu les as chargés sur tes chevaux et tu as fait route vers la maison.

Deux vous êtes partis et un tu reviens ; où est mon enfant ?

Où est mon fils que j'ai eu dans la nuit obscure ?

Mon prince unique est introuvable, et mon cœur est en feu.

Kazan, as-tu laissé le garçon tomber des rochers en surplomb ?

As-tu laissé le lion des montagnes le dévorer ?

Ou l'as-tu laissé rencontrer l'infidèle à la sombre religion ?

As-tu laissé lier ses mains et ses bras blancs ?

As-tu laissé le faire marcher devant eux ?

As-tu laissé ses yeux regarder craintivement autour de lui, sa langue et sa bouche sèches ?

As-tu laissé couler les larmes amères de ses yeux sombres ?

As-tu laissé le faire crier le nom de sa dame mère, du prince son père ?

À nouveau elle déclama, disant :

Mon fils, mon fils, ô mon fils,

Ma part, mon fils !

Sommet de ma montagne noire là-bas, mon fils !

Lumière de mes yeux sombres, mon fils !

Les vents empoisonnés ne soufflent pas, Kazan, et pourtant mes oreilles bourdonnent.

Je n'ai pas mangé d'ail, Kazan, et pourtant je brûle en dedans.

Le serpent jaune ne m'a pas piquée, et pourtant mon corps blanc se soulève et enfle.

— ces trois images — le bourdonnement sans vent, la brûlure sans ail, l'enflure sans venin — sont des formules de lamentation typiques de la poésie épique oghouze, exprimant la douleur maternelle comme un mal physique mystérieux, une blessure invisible que le corps ressent avant même que la raison ne comprenne. Elles appartiennent à un répertoire oral archaïque très ancien, peut-être antérieur à l'islamisation —

Dans ma poitrine, qui semble asséchée, mon lait bondit.

Je ne vois pas mon fils unique, et mon cœur est en flammes.

Dis-moi, Kazan, ce qu'il en est de mon fils unique.

Si tu ne le fais pas, je te maudirai, Kazan, tandis que je brûle de feu.

Et à nouveau :

Ceux qui manient la lance de bambou sont partis et sont revenus ;

Ô Seigneur, qu'est-il advenu du manieur de la lance d'or ?

Ceux qui chevauchent les chevaux des écuries sont partis et sont revenus ;

Ô Seigneur, qu'est-il arrivé à un garçon qui chevauchait un cheval arabe ?

Les serviteurs sont revenus, et les capitaines ;

Ô Seigneur, qu'est-il arrivé à un fils unique ?

Dis-moi, Kazan, ce qu'il en est de mon fils unique.

Si tu ne le fais pas, je te maudirai, Kazan, tandis que je brûle de feu.

Encore une fois elle déclama :

J'ai versé de l'eau dans les ruisseaux asséchés,

J'ai donné ce que j'avais promis aux derviches aux habits noirs,

Quand je regardais à droite ou à gauche je ne regardais pas mon voisin d'un mauvais œil,

J'ai nourri tous ceux qui espéraient manger et tous ceux qui avaient perdu espoir,

Quand je voyais l'affamé, je le rassasiais ; le nu, je l'habillais.

— cette énumération des actes pieux de Burla la Grande — verser de l'eau, honorer ses vœux, ne pas porter le mauvais œil, nourrir et vêtir les nécessiteux — est la liste des vertus islamiques de la femme noble : la sadaqa, l'aumône volontaire, et l'accomplissement des vœux — nadhr — sont des obligations morales et religieuses, et Burla rappelle à Dieu qu'elle les a toutes accomplies, implorant en retour la protection divine sur son fils —

Avec prière et peine j'ai eu un fils ;

Dis-moi, Kazan, ce qu'il en est de mon fils unique.

Si tu ne le fais pas, je te maudirai, Kazan, tandis que je brûle de feu.

Et encore :

Si tu as laissé tomber mon fils unique

Du bas de cette montagne noire là-bas, dis-le-moi ;

Je la renverserai en ruines avec une bêche.

Si tu as laissé mon fils unique

Flotter en aval du fleuve rapide aux eaux claires, dis-le-moi ;
J'en barrerai les veines.

Si tu as laissé mon fils unique prisonnier
Chez l'infidèle à la religion sauvage, dis-le-moi ;
J'irai trouver le Khan mon père,
Je prendrai une grande armée avec un trésor abondant.
Jusqu'à ce que je sois abattue de mon cheval kazilique,
Jusqu'à ce que j'essuie mon sang rouge avec ma manche,
Jusqu'à ce que je tombe démembrée à terre,
Jusqu'à ce que j'aie des nouvelles de mon fils unique,
Je ne reviendrai pas des routes de l'infidèle.

Ou bien casserai-je les hautes bottes de mes pieds, Kazan ?
Planterai-je mes ongles sombres dans mon visage blanc ?
Déchirerai-je mes joues, rouges comme des pommes d'automne ?
Répandrai-je mon sang rouge dans mon mouchoir ?
Apporterai-je un grand deuil sur ton campement ?
Pleureraï-je en gémissant "Mon fils, mon fils" ?

Les chameaux rouges du troupeau sont passés par ici,
Leurs petits chameaux avec eux, en gémissant.
J'ai perdu mon petit chameau ; dois-je gémir ?
Les chevaux kaziliques du troupeau sont passés par ici,
Leurs petits poulains avec eux, en hennissant.
J'ai perdu mon petit poulain ; dois-je hennir ?
Les moutons blancs du bercail sont passés par ici,

Leurs petits agneaux avec eux, en bêlant.

J'ai perdu mon petit agneau ; dois-je bêler ?

Dois-je gémir "Mon fils, mon fils" ?

Et encore :

Je voulais me lever de ma place et me tenir droite,

Monter mon cheval kazilique à la crinière noire,

Aller parmi les Oghouz innombrables,

Trouver une bru aux yeux de châtaigne,

Dresser des tentes blanches sur la terre noire,

Conduire mon fils à son berceau de nocces,

L'amener au désir de son cœur.

Tu ne m'as pas laissé atteindre mon souhait,

Que la malédiction de ma sombre tête te saisisse, Kazan.

Mon prince unique est introuvable, et mon cœur est en feu.

Dis-moi ce que tu as fait,

Ou je te maudirai, Kazan, tandis que je brûle de feu.

À ces mots de la mère du garçon, la raison quitta la tête de Kazan, ses entrailles frémirent, tout son cœur battit à grands coups, ses yeux sombres s'emplirent de larmes de sang, et il dit : « Ma belle, si le garçon revenait t'en tiendrais-je pour responsable ? N'aie pas peur, ne sois pas inquiète ; il chasse, bien que j'aie cru qu'il était rentré à la maison. Ne sois pas inquiète pour un garçon qui s'attarde à la chasse. Donne-moi sept jours de grâce ; si le garçon est dans la terre je l'en ferai sortir, s'il est dans le ciel je l'en ferai descendre. Si je le trouve, je l'aurai trouvé. Si je ne le trouve pas, Dieu l'a donné et Dieu l'a repris ; que puis-je faire ? Je reviendrai et je porterai le deuil avec toi. »

— la formule « Dieu l'a donné et Dieu l'a repris » est une citation directe de la piété islamique, adaptation de la parole de Job (1, 21), intégrée dans la tradition sunnite comme réponse correcte à la perte d'un être cher. Son emploi par Kazan, même de façon rhétorique et apaisante, souligne la profondeur de l'islamisation des Oghouz au moment de la rédaction —

La fille du Khan répondit : « Kazan, je saurai que le garçon est à la chasse si tu pars à sa recherche avec ton cheval fatigué et ta lance émoussée. »

Sans laisser la mère du garçon l'entendre, Kazan donna discrètement ses ordres : « Que quatre-vingt-dix mille jeunes Oghouz me suivent ; que les nobles sachent que mon fils est prisonnier. » Il rebroussa chemin, il prit la route par laquelle il était venu, il voyagea nuit et jour. Il atteignit l'endroit où l'ennemi avait été battu. Comme il errait parmi les cadavres, il vit les quarante jeunes gens aux yeux de châtaigne de son fils gisant tués là, et le cheval arabe de son fils criblé de flèches. Parmi les cadavres il ne trouva pas le corps de son cher fils, mais il trouva son fouet doré. Il sut sans aucun doute que son fils était prisonnier de l'infidèle. Il pleura en disant :

Sommet de ma montagne noire, mon fils !

Crue de ma rivière noire, mon fils !

Mon fils unique, que dans ma vieillesse j'ai laissé tomber prisonnier !

Puis il suivit les traces de l'infidèle.

Or l'infidèle avait établi son camp au Défilé Noir Fortifié.

— les défilés fortifiés du Caucase — portes naturelles entre le monde oghouz et les principautés chrétiennes — sont des lieux stratégiques récurrents dans le cycle de Dede Korkut, à la fois frontières géographiques et frontières symboliques entre l'islam et l'infidélité —

Ils avaient revêtu le garçon d'une pèlerine noire de berger et l'avaient couché en travers du seuil de la porte, de sorte que tous ceux qui entraient et sortaient marchaient sur lui. Ils avaient fait cela en disant : « Puisque le fils de notre vieil ennemi tatar est tombé entre nos mains, tuons-le dans la souffrance. »

— la désignation des Oghouz comme « Tatars » par les infidèles caucasiens reflète l'usage médiéval dans lequel « Tatar » était un terme générique appliqué par les peuples sédentaires chrétiens à tous les nomades turco-mongols venus de l'est —

Alors Khan Kazan arriva, retenant son cheval châtain qui se cabra sur ses pattes arrière. Les infidèles virent Kazan arriver et bondirent sur leurs pieds. Les uns montèrent leurs chevaux, les autres enfilèrent leurs armures. Le garçon leva la tête et dit : « Infidèles, que se passe-t-il ? »

Ils répondirent : « Ton père est venu et nous allons le prendre. »

Le garçon dit :

Pitié, infidèles, pitié !

Il n'est pas de doute que Dieu est Un !

— « Il n'est pas de doute que Dieu est Un » est la profession de foi islamique dans sa forme condensée, l'écho de la shahada. Uruz, dans l'extrémité du danger, en appelle à la vérité fondamentale de l'islam comme argument moral universel, implorant de l'ennemi une clémence fondée sur la reconnaissance de la toute-puissance divine —

Les infidèles eurent pitié du garçon ; ils délièrent ses mains et débandèrent ses yeux. Il alla à la rencontre de son père en déclamant ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama :

À moi, mon Khan mon père, mon âme mon père !

Comment as-tu su que j'avais été fait prisonnier,

Mes mains blanches liées dans mon dos,

Une corde de crin nouée autour de mon cou blanc,

Mes jeunes gens aux yeux noirs tués ?

Père, avant que tu arrives les infidèles ont tenu conseil ensemble :

"Prenons Kazan au cheval châtain,

Lions ses mains et ses bras blancs,

Coupons sa belle tête avant qu'il s'en rende compte,

Répandons son sang rouge sur la face de la terre,

Tuons-le lui et son fils ensemble,

Éteignons le feu de son foyer."

Mon Khan mon père, j'ai peur.

En galopant tu peux laisser ton cheval châtain trébucher,

En combattant tu peux te laisser prendre,

Laisser couper ta belle tête avant de t'en rendre compte,

Faire pleurer ma mère aux cheveux blancs, qui pleure son fils,

Pleurer sur Kazan, la chance de sa tête.

Fais demi-tour, père, retourne-t'en ;

Sois l'espoir de ma vieille mère,

Ne fais pas pleurer ma sœur aux yeux sombres,

Ne fais pas pleurer ma mère à la peau blanche.

Il est honteux pour un père de mourir pour son fils.

Père ! Pour l'amour du Créateur,

Fais demi-tour, rentre à la maison.

Si ma vieille mère vient à ta rencontre,

Si elle te demande des nouvelles de moi,

Dis-lui la vérité, père.

Dis-lui : "J'ai vu ton fils prisonnier,

Ses mains et ses bras blancs liés,

Une corde de crin nouée autour de son cou,

Couché dans la porcherie des porcs noirs,

— être couché dans la porcherie est le pire des outrages aux yeux d'un musulman, le porc étant un animal souillé et interdit par le Coran. Cette image — délibérément choisie par l'ennemi infidèle — est la manifestation suprême de leur volonté d'avilissement rituel du prisonnier oghouz —

Son cher cou étouffé dans une pèlerine de crin,

De lourds fers meurtissant ses chevilles,

Du pain d'orge brûlé pour nourriture, et des oignons amers."

Que ma mère ne se tourmente pas pour moi ;

Qu'elle attende un mois.

Si je ne viens pas en un mois, qu'elle attende deux mois ;

Si je ne viens pas en deux, qu'elle en attende trois ;

Si je ne viens pas en trois, qu'elle sache que je suis mort.

Qu'elle égorge mon étalon et donne le festin funèbre pour moi.

— le festin funèbre avec sacrifice du cheval du défunt est une coutume d'origine pré-islamique profondément ancrée dans les traditions turco-mongoles ; le cheval accompagnait le guerrier dans la mort comme dans la vie. Bien que l'islam décourage ces pratiques, elles subsistent longtemps dans les traditions oghouzes, témoignant de la coexistence des héritages tengrites et islamiques —

Qu'elle donne sa liberté à la fille qui n'est pas de notre tribu,

Celle qui aurait dû être ma femme.

Un autre peut entrer dans le berceau qu'elle gardait pour moi.

Que ma mère s'habille de bleu pour moi et se couvre de noir.

Qu'on me pleure dans les pays des Oghouz innombrables.

Que ma tête soit un sacrifice pour ton retour sauf, père.

Fais demi-tour, père !

À nouveau le garçon déclama :

Si tout va bien avec les montagnes noires, le peuple monte à l'alpage.

Si tout va bien avec les fleuves rouge-sang, ils débordent en crue rouge-sang.

Si tout va bien avec les chevaux des écuries, des poulains naissent.

Si tout va bien avec les chameaux rouges dans les stalles, ils font des petits.

Si tout va bien avec les moutons blancs dans les bergeries, ils font des agneaux.

Si tout va bien avec les princes héroïques, des fils leur naissent.

Que tout aille bien pour toi et pour ma mère,

Et Dieu vous donnera des fils meilleurs que moi.

Pour que ma mère ne me juge pas indigne de son lait blanc,

Ne livre pas bataille, père, mais fais demi-tour, retourne-t'en.

Là-dessus Khan Kazan déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama :

Mon fils, mon fils, ô mon fils !

Sommet de ma montagne noire là-bas, mon fils.

Force de mes reins forts, mon âme mon fils.

Lumière de mes yeux sombres, mon fils.

C'est pour toi que je me suis levé de ma place à l'aube,

J'ai fatigué mon cheval châtain pour toi.

Que ma tête soit un sacrifice, mon cher fils, pour toi.

Mes pleurs, qui étaient dans le ciel,

Depuis que tu es parti sont redescendus sur la terre.

— « *mes pleurs, qui étaient dans le ciel, sont redescendus sur la terre* » est une métaphore cosmologique : la douleur de Kazan était si grande qu'elle avait rejoint les sphères célestes ; depuis la capture du fils, elle est revenue habiter le monde terrestre, c'est-à-dire qu'elle est devenue une réalité concrète et immédiate plutôt qu'une crainte abstraite —

Les tambours tonnants n'ont pas été battus,

Ma grande cour solennelle n'a pas été tenue,

Les fils des princes qui te connaissent ont mis de côté leurs habits blancs et se sont vêtus de noir,

Mes filles et belles-filles semblables aux cygnes ont mis de côté leurs habits blancs et se sont vêtues de noir,

Ta vieille mère a versé des larmes de sang,

Ton père à la barbe blanche est dans le tourment.

Fils, si je fais demi-tour depuis ici et rentre à la maison,

Si ta mère à la peau blanche vient à ma rencontre

En disant "Qu'en est-il de mon fils ?"

Dirai-je "Ses mains blanches sont liées dans son dos,

Une corde de crin est nouée autour de son cou blanc,

Il traîne à pied parmi les infidèles" ?

Où sera mon honneur alors, mon fils ?

À nouveau Kazan parla :

Quand les montagnes noires là-bas vieillissent,

Aucune herbe n'y pousse, le peuple ne les pâture pas en été ;

Quand les beaux fleuves aux eaux tourbillonnantes vieillissent, ils ne débordent plus de leurs rives ;

Quand les chameaux vieillissent ils ne font plus de petits ;

Quand les chevaux vieillissent ils ne font plus de poulains ;

Quand les guerriers virils vieillissent ils n'ont plus de fils.

Ton père est vieux, ta mère est vieille ;

Dieu ne nous donnera pas de fils meilleur que toi,

Et nul ne pourrait prendre ta place.

Je deviendrai un nuage noir dans le ciel

Et je tonnerai sur les infidèles ;

Je deviendrai un éclair blanc et je les foudroierai ;

Je deviendrai un feu et je les brûlerai comme des roseaux ;

Je ferai que neuf d'entre eux ne comptent pas plus qu'un ;

Je remplirai le monde de bataille et de carnage ;

Dieu le Créateur, prête-moi Ton aide !

Il mit pied à terre de son cheval châtain, il fit ses ablutions dans l'eau vive et claire, il posa son front blanc contre la terre et pria. Il pleura, il demanda son besoin à Dieu le Tout-Puissant, il frotta son visage contre le sol. Il bénit Muhammad, il écuma comme un chameau, il rugit comme un lion, il cria et hurla, et tout seul il lança son cheval contre l'infidèle, son épée foudroyante. Il tourna et tourna encore, et se battit fort bien, mais il ne put vaincre l'infidèle. Trois fois en une heure il chargea contre l'infidèle. Puis soudain une épée effleura sa paupière ; son sang noir jaillit, lui coulant dans les yeux.

— le « sang noir » qui coule dans les yeux est une image récurrente de l'épopée oghouze pour désigner le sang du guerrier blessé à la tête, mêlé de sueur et de poussière, qui aveugle momentanément le combattant. La noirceur du sang — plutôt que le rouge — évoque l'obscurcissement du regard et la proximité de la mort —

Il se précipita vers le terrain accidenté. Voyons maintenant ce que le Créateur fait.

Il semble, mon Khan, que la grande dame Burla la Grande, pensant à son cher fils, ne pouvait rester en place. Avec ses quarante sveltes servantes pour l'accompagner, elle fit amener son cheval noir, elle monta en selle et saisit son épée noire. « Kazan, le diadème de ma tête, n'est pas revenu », dit-elle, et elle suivit ses traces. Elle alla et alla encore, et finit par l'approcher. Kazan ne reconnut pas sa femme ; il s'avança sur elle et dit :

Donne-moi la rêne de ton cheval noir, guerrier !

Regarde bien mon visage, guerrier !

Donne-moi le cheval noir que tu montes, guerrier !

Donne-moi l'épée d'acier noir que tu tiens, guerrier !

Sois mon espoir en ce jour qui est le mien

Et je te donnerai châteaux et terres.

La dame répondit :

Guerrier, pourquoi m'affronter en gémissant ?

Pourquoi me rappeler mes jours passés ?

Kazan, qui s'est levé de sa place ;

Kazan, qui a monté son cheval châtain ;

Kazan, qui a chargé contre ma montagne noire et l'a renversée ;

Kazan, qui a abattu mon grand arbre aux larges ombrages ;

Kazan, qui a pris un couteau et détruit mes ailes ;

Kazan, qui n'a pas épargné Uruz mon fils unique,

Kazan, qui a galopé sans répit ;

Tes reins sont morts.

Mort est ton genou qui vibrait sur l'étrier,

Mort est ton œil qui ne reconnaît pas sa femme, la fille des khans.

Tu es tombé dans la décrépitude ; qu'as-tu donc ?

À l'épée, Kazan, me voilà !

— la tirade de Burla la Grande est remarquable en ce qu'elle renverse les codes de la féminité épique : c'est la femme qui reproche au guerrier son affaiblissement et qui se présente comme son recours armé. Ce motif de la femme-guerrière — présent aussi dans les traditions amazoniennes des épopées turco-mongoles comme le Manas kirghiz — reflète un substrat pré-islamique où les femmes nobles pouvaient prendre les armes en l'absence ou l'incapacité des hommes. Dans le cycle de Dede Korkut, Burla la Grande est la seule femme à combattre effectivement sur le champ de bataille —

Or les nobles oghouz avaient appris que le fils du prince Kazan était prisonnier chez l'infidèle et que Kazan était parti à sa suite. Ils suivirent les traces de Kazan et c'est à ce moment qu'ils arrivèrent.

Voyons, mon Khan, qui ils étaient, ceux qui arrivèrent. Kara Göne arriva au galop, lui que le Tout-Puissant avait placé au défilé de la Vallée Noire, dont la couverture de berceau était en peau de taureau noir, qui dans ses colères réduisait le roc noir en cendres, dont les noires moustaches étaient nouées sept fois dans la nuque, ce dragon des héros, le frère du prince Kazan. « Manie l'épée, frère Kazan ! » dit-il, « Me voilà ! »

Voyons qui vint ensuite. Le sauvage Dündar fils de Kiyan Seljuk arriva au galop, lui qui avait enfoncé et détruit la porte de fer au Défilé de la Porte de Fer,

— la Porte de Fer — Derbent — est la passe stratégique du Caucase sur la côte de la mer Caspienne, frontière historique entre le monde islamique et les peuples du nord, dont la capture ou la défense est un exploit guerrier par excellence —

qui embrochait les hommes sur sa lance de soixante empan, qui trois fois en un seul combat avait désarçonné un héros aussi grand que Kazan. « Manie l'épée, mon seigneur Kazan ! » dit-il, « Me voilà ! »

Voyons, mon Khan, qui vint ensuite. Après lui, mon Khan, Kara Budak fils de Kara Göne arriva au galop. C'est lui qui avait fracassé les forteresses de Diyarbakır et de Mardin,

— Diyarbakır et Mardin sont deux places fortes majeures du sud-est de l'Anatolie actuelle et du nord de la Mésopotamie, dont la prise symbolise l'extension de la puissance oghouze vers les terres de l'islam arabe —

qui avait fait vomir du sang au roi Kipchak à l'arc de fer, qui était venu gagner la fille de Kazan par sa vaillance, que malgré sa jeunesse les anciens oghouz à la barbe blanche louaient chaque fois qu'ils le voyaient. Il portait des pantalons de soie rouge, et son cheval, né de la mer, était orné d'un gland d'or.

— « né de la mer » — deniz evi, « fils de la mer » — est un qualificatif légendaire pour les chevaux de race exceptionnelle dans les traditions turcophones ; il évoque l'origine mythique de l'animal, sorti des eaux comme dans les mythes grecs de Poséidon, soulignant sa nature quasi-surnaturelle —

« Manie l'épée, mon seigneur Kazan ! » dit-il, « Me voilà ! »

Voyons, mon Khan, qui vint ensuite. Sher Shemseddin fils de Gaflet Koja arriva au galop, avec encore de la neige sur la crinière de son cheval gris-blanc, lui qui avait fondu sur les ennemis de Bayindir Khan sans même demander la permission, qui avait fait vomir du sang à soixante mille infidèles. « Manie l'épée, mon seigneur Kazan ! » dit-il, « Me voilà ! »

Voyons, mon Khan, qui vint ensuite. Beyrek au cheval gris arriva au galop, lui qui jadis avait jailli de la forteresse de Bayburt de Parasar et était arrivé devant sa tente de noces aux mille couleurs, chéri des Oghouz innombrables, fidèle ministre du prince Kazan. « Manie l'épée, mon seigneur Kazan ! » dit-il, « Me voilà ! »

Ensuite le prince Yigenek fils de Kazilik Koja arriva au galop, lui qui se pavanait en regardant autour de lui, brave comme un aigle, solidement ceint, avec des anneaux d'or aux oreilles, qui pouvait désarçonner les nobles oghouz l'un après l'autre. « Manie l'épée, mon seigneur Kazan ! » dit-il, « Me voilà ! »

Ensuite l'oncle du prince Kazan arriva au galop, Uruz Koja aux membres grêles et à la bouche de cheval. Si on lui avait fait une pelisse avec les peaux de soixante agneaux de deux ans, elle n'aurait pas couvert ses talons ; si on lui avait fait un bonnet avec les peaux de six, il n'aurait pas couvert ses oreilles.

— *le portrait grotesque et hyperbolique d'Uruz Koja — démesurément grand, avec une bouche de cheval et des membres interminables — est un topos du guerrier-géant dans les épopées turco-mongoles, apparenté aux figures des batyr des épopées kazakhes et kirghizes. Cette démesure physique n'est pas un défaut mais un signe de puissance surnaturelle —*

« Manie l'épée, mon Khan Kazan ! » dit-il, « Me voilà ! »

Puis vint Dündar qui couvrait ses vingt-quatre tribus, puis Dögür, seigneur de mille hommes. Ensuite vint Aruz, maître des neuf anciens, puis Emen, l'épine dorsale des Oghouz.

De dénombrer les nobles des Oghouz, il ne pouvait y avoir de fin ; tous les nobles de Kazan vinrent et se pressèrent autour de lui. Ils se lavèrent dans l'eau pure, ils prièrent, ils invoquèrent des bénédictions sur Muhammad au beau nom. Puis sans plus attendre ils chargèrent l'infidèle, ils manièrent leurs épées.

Ce jour-là les guerriers virils montrèrent leur trempe. Ce jour-là les sans-cœur guettèrent les routes par où se glisser. Il y eut une bataille comme le jour du Jugement et le champ fut plein de têtes. Les tireurs d'avant-garde combattirent. Le chef fut séparé de son serviteur, le serviteur de son chef.

Le sauvage Dündar avec les nobles des Oghouz extérieurs attaqua sur la droite, Kara Budak avec ses braves guerriers attaqua sur la gauche.

— la distinction entre « Oghouz intérieurs » et « Oghouz extérieurs » reflète l'organisation politique réelle de la confédération oghouze, divisée en deux ailes — Bozok à droite et Üçok à gauche — dont les chefs respectifs avaient des fonctions militaires et rituelles différenciées. Cette bipartition est un principe d'organisation commun aux confédérations turco-mongoles —

Kazan avec les nobles des Oghouz intérieurs attaqua le centre. Il se rua sur le seigneur infidèle, sur le roi Shökli, il le fit crier, il le désarçonna et répandit son sang rouge sur la terre. Sur l'aile droite Dündar rencontra le roi Kara Tüken, le passa au fil de l'épée et l'abattit. Sur l'aile gauche Kara Budak rencontra le roi Bughachuk, le transperça et l'abattit, puis, sans lui laisser le temps de bouger, lui coupa la tête. La grande dame Burla la Grande porta un coup de son épée contre l'étendard noir des infidèles et l'abattit.

Le roi infidèle fut pris et les mécréants prirent la fuite. La panique s'empara d'eux dans les vallées. Sur quinze mille mécréants, certains furent tués et le reste fut capturé. Du côté des Oghouz, trois cents guerriers tombèrent. Kazan et la dame Burla vinrent jusqu'au fils ; ils mirent pied à terre, délièrent ses mains et l'embrassèrent. Kazan délivra son fils et fit route vers la maison. Le combat pour la Foi fut béni du succès. Les nobles oghouz eurent leur content de butin.

Ils vinrent à Aghcha Kala Sürmelü,

— Sürmelü, la cité blanche forteresse, est identifiée avec la région autour d'Iğdır dans l'Anatolie orientale actuelle, aux confins de l'Arménie et de l'Azerbaïdjan. C'est un lieu de résidence et de célébration habituel pour Kazan dans le cycle, son campement de gloire —

et Kazan fit dresser quarante tentes. Pendant sept jours et sept nuits il y eut festin. Il fit tourner autour de son fils quarante esclaves et quarante servantes, puis les libéra.

— faire tourner des esclaves autour du fils rescapé avant de les affranchir est un rite d'action de grâce islamique teinté de pratiques chamaniques plus anciennes : le mouvement circulaire purificateur — le tavaf — rappelle la circumambulation autour de la Kaaba, mais aussi les rites de protection turco-mongols où l'on tourne autour d'un être précieux pour détourner le mauvais sort. La libération des esclaves — itq — est l'acte pieux par excellence en islam pour remercier Dieu d'une grâce reçue —

Il donna aux braves officiers châteaux et terres, il leur donna robes et étoffes précieuses. Dede Korkut vint et joua une musique joyeuse et tissa ensemble ce récit des Oghouz.

— Dede Korkut, le sage-barde des Oghouz, clôt chaque récit par une méditation sur la mort et la vanité du monde, avant la bénédiction finale adressée au khan. Cette structure — récit héroïque suivi de la sagesse mélancolique du vieillard — est le propre du Livre de Dede Korkut : l'épopée et la sagesse, la gloire et la poussière, sont indissociables —

Où sont-ils maintenant, les princes vaillants dont j'ai conté l'histoire,

Ceux qui disaient : « Le monde est à moi » ?

Le destin les a pris, la terre les a cachés.

Qui hérite maintenant de ce monde passager,

Le monde où les hommes viennent, d'où ils repartent,

Le monde dont la dernière fin est la mort ?

Je prierai pour toi, mon Khan : que ta noire montagne aux racines solides ne soit jamais renversée, que ton grand arbre aux larges ombrages ne soit jamais abattu, que ton beau fleuve aux eaux claires ne tarisse jamais, que les pointes de tes ailes ne soient jamais brisées, que Dieu ne te mette jamais dans le besoin d'hommes indignes, que ton cheval gris-blanc ne trébuche jamais dans son galop, que ta pure épée d'acier noir ne soit jamais ébréchée dans la mêlée, que l'espoir que Dieu t'a donné ne soit jamais déçu, que la fin ne te trouve pas séparé de la pure Foi. Sur ton front blanc j'invoque cinq paroles de bénédiction ; qu'elles soient agréées. Qu'Il t'accorde l'abondance et te préserve dans ta force et pardonne tes péchés pour l'honneur de Muhammad au beau nom, ô mon Khan !

LE SAUVAGE DUMRUL FILS DE DUKHA KOJA



Il semble, mon Khan, que parmi les Oghouz vivait un homme qu'on appelait le Sauvage Dumrul, fils de Dukha Koja. Il avait fait construire un pont sur un cours d'eau à sec. Il prenait trente-trois pièces d'argent à tous ceux qui le traversaient ; ceux qui ne le traversaient pas, il les battait ferme et leur prenait quarante pièces d'argent. Pourquoi faisait-il cela ? Parce qu'il disait : « Y a-t-il un homme plus sauvage que moi, plus brave que moi, pour venir me combattre ? Que la renommée de ma virilité, de mon héroïsme, de mon courage, de ma vaillance se répande jusqu'au pays des Grecs, jusqu'au pays des Syriens. »

Or un jour une fraction de tribu campa sur le versant du pont. Dans cette tribu, un beau et vaillant guerrier était tombé malade et, par ordre de Dieu, il mourut. Les uns pleuraient leur fils, les autres pleuraient leur frère. Grande fut la lamentation noire sur ce guerrier.

Soudain le Sauvage Dumrul accourut et dit : « Scélérats, pourquoi brailler ainsi ? Quel est ce vacarme près de mon pont ? Pourquoi vous lamentez-vous ? »

« Seigneur, répondirent-ils, un beau guerrier des nôtres est mort ; nous le pleurons. »

« Qui a tué votre guerrier ? » dit le Sauvage Dumrul.

« Par Allah, ô Prince, répondirent-ils, c'est l'ordre de Dieu le Très-Haut ; Azraël aux ailes rouges a pris la vie de cet homme. »

— *Azraël — Azrail en arabe — est l'ange de la mort dans la tradition islamique, chargé de séparer l'âme du corps au moment du trépas. Ses ailes rouges sont un attribut iconographique propre aux traditions turcophones et persanes, qui lui confèrent une dimension à la fois céleste et terrible, distincte du Azraël plus sobre de la théologie arabe classique —*

Dit le Sauvage Dumrul : « Et qui est donc cette personne que vous appelez Azraël, qui prend la vie des hommes ? Dieu Tout-Puissant, je te conjure par Ton Unité et Ton Être de me montrer Azraël, afin que je me batte, que je lutte et que je me mesure avec lui et sauve la vie de ce beau guerrier — et qu'il ne prenne plus jamais la vie de beaux guerriers. »

Puis le Sauvage Dumrul fit demi-tour et retourna chez lui.

Les paroles de Dumrul ne plurent pas à Dieu le Très-Haut. « Voyez, voyez ! » dit-Il, « ce fou de proxénète ne connaît pas Mon Unité, il ne montre aucune reconnaissance pour Mon Unité. Qu'il se pavane et se vante dans Ma grande cour ! »

— *l'expression « fou de proxénète » — deli danışıklı en turc — est une injure familière et volontairement grossière dans l'original ; Dieu lui-même use d'un langage populaire et direct, ce qui est caractéristique du style du Livre de Dede Korkut, où le sacré et le trivial coexistent sans gêne, reflet d'une piété islamique encore teintée d'une familiarité préislamique avec le divin —*

Puis Il donna ses ordres à Azraël : « Va, Azraël, apparais devant les yeux de ce fou de proxénète ; fais pâlir son visage, fais geindre son âme et amène-la ici. »

Tandis que le Sauvage Dumrul festoyait avec ses quarante guerriers, soudain Azraël apparut. Ni portier ni intendant ne le remarqua. Les yeux du Sauvage Dumrul qui voyaient cessèrent de voir, ses mains qui tenaient cessèrent de tenir. Le vaste monde s'obscurcit à son regard. Le Sauvage Dumrul cria à haute voix et déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama :

Dis-moi, quel terrible vieillard es-tu ?

Les portiers ne t'ont pas vu,

Les intendants ne t'ont pas entendu.

Mes yeux qui voyaient ont cessé de voir,

Mes mains qui tenaient ont cessé de tenir,

Mon âme tremble et se convulse,

Ma coupe d'or est tombée de ma main,

L'intérieur de ma bouche est comme de la glace,

Mes os se sont changés en sel.

Ô vieillard à la barbe blanche,

Vieillard aux yeux chassieux,

Quel terrible vieillard es-tu ? Dis-le-moi ;

Mon destin, mon châtement s'abattront sur toi ce jour.

Ainsi parla-t-il, et Azraël s'emporta :

Fou de proxénète !

Cela te déplaît-il donc que mon œil soit chassieux ?

Bien des âmes j'ai prises de belles jeunes filles aux yeux vifs et de jeunes épouses.

Cela te déplaît-il donc que ma barbe soit blanche ?

Bien des âmes j'ai prises de guerriers à la barbe blanche et à la barbe noire.

C'est pour cela que ma barbe est blanche.

Puis il dit : « Maintenant, fou de proxénète, tu t'es vanté, tu as dit : "Si Azraël aux ailes rouges tombait entre mes mains je le tuerais et délivrerais l'âme du beau guerrier." Maintenant, insensé, je suis venu prendre ton âme. La donneras-tu ou vas-tu me combattre ? »

« Es-tu Azraël aux ailes rouges ? » dit le Sauvage Dumrul.

« Oui, dit-il, je le suis. »

« C'est toi qui prends la vie de ces beaux guerriers ? »

« C'est moi, dit-il. »

« Portiers ! Fermez la porte ! » dit le Sauvage Dumrul. « Maintenant, Azraël, je te cherchais en plein air ; se peut-il que tu sois tombé entre mes mains sous mon toit ? Je vais te tuer et délivrer l'âme du beau guerrier. »

Il tira son épée noire et se rua sur Azraël. Azraël se changea en colombe et s'envola par le trou de fumée.

— le trou de fumée — tuynük — est l'ouverture sommitale de la tente turque, à la fois lucarne et cheminée, qui dans la symbolique oghouze est la frontière entre le monde terrestre et le ciel. Azraël, créature céleste, ne peut fuir que par cette ouverture vers le haut, révélant ainsi sa nature d'être de l'au-delà incapable de rester emprisonné dans le monde des vivants —

Le Sauvage Dumrul, ce dragon des fils d'Adam, frappa dans ses mains, éclata d'un grand rire et dit : « Mes guerriers ! J'ai tellement effrayé Azraël qu'il a oublié la grande porte et s'est enfui par l'étroit conduit de fumée ; car il s'est changé en un oiseau semblable à une colombe et s'est envolé de ma prise. Mais je ne le laisserai pas partir sans lancer mon faucon sur lui. »

Il se leva, monta à cheval. Il prit son faucon sur la main et le suivit. Il tua une colombe ou deux, puis fit demi-tour. Mais, tandis qu'il rentrait chez lui, Azraël se montra à son cheval. Le cheval se cabra et jeta le Sauvage Dumrul à terre. Sa tête sombre fut étourdie et il souffrit. Azraël s'installa pesamment sur sa poitrine blanche. D'abord il gémit, puis il se mit à hurler :

Ô Azraël, grâce !

Il est hors de doute que Dieu est Un !

Je ne savais pas que tu étais ainsi ;

Je n'avais jamais entendu dire que tu prenais les âmes en secret.

Nous avons des montagnes aux puissants sommets ;

Sur ces montagnes nous avons des vignes ;

Dans ces vignes il y a des raisins en grappes noires ;

Les hommes pressent ces raisins et le vin rouge en vient ;

Ceux qui boivent de ce vin s'enivrent.

J'étais plein de vin ; j'avais perdu la raison ;

Je ne savais pas ce que je disais.

Je n'en ai pas fini d'être prince ; je n'ai pas eu mon content d'être guerrier.

Ne prends pas mon âme, Azraël, grâce !

— la plainte de Dumrul qui invoque le vin pour excuser son blasphème est un topos littéraire de la poésie persane et turque classique : le vin — haram en islam mais omniprésent dans la poésie soufie comme métaphore de l'ivresse spirituelle — devient ici une excuse populaire et comique. Le fait que Dumrul boive du vin sans honte reflète la persistance dans ces récits de mœurs préislamiques au sein d'une société nominalement musulmane —

« Fou de proxénète ! » répondit Azraël, « pourquoi me supplies-tu ? Supplie Dieu le Très-Haut ; que puis-je faire, moi ? Je ne suis qu'un de Ses laquais. »

« C'est donc Dieu le Très-Haut qui donne et prend les âmes ? »

« Bien sûr que oui, dit Azraël. »

Il se retourna vers Azraël et dit : « Alors à quoi sers-tu, toi, plaie ? Ôte-toi de mon chemin et laisse-moi parler à Dieu le Très-Haut. »

Puis le Sauvage Dumrul déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama :

Tu es plus haut que le haut,

Nul ne sait ce que Tu es,

Beau Dieu !

Bien des ignorants Te cherchent dans le ciel ou Te quêtent sur la terre,

Mais Tu es dans les cœurs des Fidèles.

Dieu éternel, tout-puissant !

Dieu immortel, tout-pardonnant !

Si Tu veux prendre mon âme, prends-la Toi-même ;

Ne laisse pas Azraël la prendre.

— cette prière de Dumrul est l'une des plus belles du Livre de Dede Korkut et reflète une théologie islamique profondément intériorisée : Dieu n'est pas dans les lieux visibles mais dans les cœurs des croyants — qalb al-mu'min — formulation proche de la spiritualité soufie qui s'est

répandue dans le monde turco-persan à partir du Xe siècle. Que ce soit le grossier Dumrul qui prononce ces paroles est l'un des paradoxes fondateurs du récit —

Or les paroles du Sauvage Dumrul plurent à Dieu le Très-Haut. Il appela Azraël et dit : « Puisque ce fou de proxénète a reconnu Mon Unité, a montré sa reconnaissance pour Mon Unité, dis-lui de trouver une âme en échange de la sienne et la sienne sera libre. »

Azraël dit : « Ô Sauvage Dumrul, Dieu le Très-Haut ordonne ainsi : qu'il trouve une âme en échange de la sienne et la sienne sera libre. »

Dit le Sauvage Dumrul : « Comment trouver une âme ? Mais j'ai un vieux père et une vieille mère ; allons, voyons ; l'un d'eux pourrait donner son âme, alors prends-la et laisse la mienne. »

Le Sauvage Dumrul s'en alla chez son père. Il baisa la main de son père et déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama :

Cher père honoré à la barbe blanche,

Sais-tu ce qui est arrivé ?

J'ai proféré un blasphème.

Cela n'a pas plu à Dieu le Très-Haut.

Par-delà le ciel Il a donné ses ordres à Azraël aux ailes rouges, qui est venu en volant.

Il s'est installé pesamment sur ma poitrine blanche ;

Il a grondé et était sur le point de prendre ma douce vie.

Père, c'est à toi que je demande ta vie ; la donneras-tu,

Ou vas-tu pleurer ton fils, le Sauvage Dumrul ?

Son père dit :

Mon fils, mon fils, ô mon fils !

Part de mon âme, mon fils !

Fils semblable au lion, à la naissance duquel j'ai sacrifié neuf taureaux,

— l'abattage de neuf taureaux à la naissance d'un fils est un rite d'action de grâce d'origine turco-mongole pré-islamique, le chiffre neuf étant sacré dans le chamanisme altaïque comme nombre de la complétude céleste. L'islam a progressivement absorbé ces pratiques sacrificielles en les réinterprétant comme sadaqa — aumône sacrificielle —

Pilier de ma tente au faite d'or, mon fils !

Fleur de mes filles et belles-filles semblables aux cygnes, mon fils !

Là-bas s'étend ma montagne noire ; si besoin est,

Dis à Azraël de venir la prendre pour son pâturage d'été.

Mon ruisseau froid froid, si besoin est,

Peut être sa boisson.

Mes écuries de chevaux rapides comme des faucons

Peuvent être sa monture.

Caravane sur caravane de chameaux j'en ai ;

Qu'ils soient ses bêtes de somme.

Mes blancs moutons dans les enclos, si besoin est,

Peuvent être son festin dans la sombre cuisine.

Si or et argent et monnaie sont nécessaires,

Il peut les avoir pour les dépenser.

Le monde est doux et la vie est chère ;

Je ne puis abandonner ma vie ; tu dois le savoir.

Plus chère que moi, plus tendre que moi, est ta mère.

Mon fils, va trouver ta mère.

Ne trouvant aucune indulgence chez son père, le Sauvage Dumrul s'en alla chez sa mère, et dit :

Mère, sais-tu ce qui est arrivé ?

Azraël aux ailes rouges a volé depuis le ciel.

Il s'est installé pesamment sur ma poitrine blanche ;

Il a grondé et était sur le point de prendre ma vie.

J'ai demandé sa vie à mon père, Mère, mais il a refusé.

C'est à toi que je demande la vie, Mère.

Me donneras-tu ta vie,

Ou vas-tu pleurer ton fils, le Sauvage Dumrul ?

Vas-tu planter tes ongles amers dans ton visage blanc ?

Vas-tu t'arracher les cheveux, Mère, comme des roseaux qu'on déracine ?

Là-dessus sa mère déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'elle déclama :

Mon fils, mon fils, ô mon fils !

Fils que j'ai porté neuf mois dans mon ventre étroit,

Que j'ai amené au visage du monde quand le dixième mois vint,

Que j'ai emmaillotté dans des langes de fin lin,

Que j'ai allaité abondamment de mon lait blanc !

Si tu avais été prisonnier dans une forteresse aux tours blanches, mon fils ;

Si tu avais été captif entre les mains de l'infidèle à la religion souillée,

Or et argent j'aurais donnés à sa puissance, et je t'aurais sauvé, mon fils.

Tu es venu en un lieu terrible, où je ne peux pas venir.

Le monde est doux et la vie est chère ;

Je ne puis abandonner ma vie ; tu dois le savoir.

Quand sa mère aussi eut ainsi refusé de donner sa vie, Azraël vint pour prendre la vie du Sauvage Dumrul. Le Sauvage Dumrul dit :

Ô Azraël, grâce !

Il est hors de doute que Dieu est Un.

« Fou de proxénète, dit Azraël, pourquoi demandes-tu grâce maintenant ? Tu es allé chez ton père à la barbe blanche et il n'a pas voulu donner sa vie ; tu es allé chez ta mère aux cheveux blancs et elle n'a pas voulu donner sa vie ; qui d'autre devrait donner ? »

« Il y a quelqu'un que je brûle de voir, dit le Sauvage Dumrul, à qui je voudrais parler. »

« Insensé ! dit Azraël, qui brûles-tu de voir ? »

« J'ai une femme, dit-il, une fille d'une autre tribu,

— « une fille d'une autre tribu » — *el kızı* en turc — désigne une épouse prise hors du groupe de parenté, donc une alliance exogamique. Dans la société oghouze, cette précision souligne que la femme n'a pas d'obligation de loyauté tribale envers son mari, ce qui rend son sacrifice encore plus extraordinaire et admirable —

de qui j'ai deux jeunes fils ; il y a un dépôt que je voudrais lui confier, et alors tu pourras prendre ma vie. »

Il s'en alla chez sa femme et dit :

Sais-tu ce qui est arrivé ?

Azraël aux ailes rouges a volé depuis le ciel.

Il s'est installé pesamment sur ma poitrine blanche ;

Il a grondé et était sur le point de prendre ma douce vie.

J'ai demandé à mon père, mais il n'a pas voulu donner sa vie.

Je suis allé chez ma mère, et elle n'a pas voulu donner sa vie.

"Le monde est doux et la vie est chère", ont-ils dit.

Maintenant,

Mes noires montagnes, sommet sur sommet, peuvent être ton pâturage d'été.

Mon ruisseau froid froid peut être ta boisson.

Mes écuries de chevaux rapides comme des faucons peuvent être ta monture.

Ma tente au faite d'or peut être ton ombre.

Mes caravanes de chameaux peuvent être tes bêtes de somme.

Mes blancs moutons dans les enclos peuvent être ton festin.

Si quelqu'un te plaît,

Si ton cœur aime quelqu'un,

Épouse-le.

Ne laisse pas les deux garçons sans père.

Là-dessus sa femme déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'elle déclama :

Que dis-tu ? Que me racontes-tu ?

Toi que je vois quand j'ouvre les yeux,

À qui j'ai donné mon cœur et mon amour,

Mon guerrier héroïque, mon guerrier royal,

À qui j'ai donné ma douce bouche et embrassé ;

Avec qui j'ai posé ma tête sur un même oreiller et enlacé ;

Que ferai-je après toi

De ces noires montagnes là-bas ?

Si je devais y passer l'été, qu'elles soient ma tombe !

Ton ruisseau froid froid,

Si je devais en boire, qu'il soit mon sang !

Si je devais dépenser ton or et ton argent, qu'ils soient mon linceul !

Tes écuries de chevaux rapides comme des faucons,

Si je devais les monter, qu'ils soient mon cercueil !

Si après toi j'aimais un homme et couchais avec lui,

Qu'il se change en serpent aux mille couleurs et me pique !

Ces lâches, ta mère et ton père !

Qu'y a-t-il donc dans une vie pour qu'ils n'aient pu te montrer pitié ?

Que les Dais et le Trône soient mes témoins,

— les Dais et le Trône — Kürsü ve Arş — sont dans la cosmologie islamique les deux structures célestes encadrant le Trône de Dieu : le Kürsü est le marchepied divin et l'Arş le trône proprement dit, mentionnés dans le Coran (II, 255 et LXXXV, 15). Invoquer ces témoins célestes est le serment le plus solennel qui soit, équivalant à prendre Dieu Lui-même à témoin

—

Que la terre et le ciel soient mes témoins,

Que Dieu Tout-Puissant soit mon témoin :

Que ma vie soit sacrifiée pour la tienne.

Ainsi parla-t-elle, consentant. Azraël vint pour prendre la vie de la dame. Le dragon des fils d'Adam ne put se résoudre à la laisser souffrir, et là-dessus il supplia Dieu le Très-Haut ; voyons comment il supplia :

Tu es plus haut que le haut,

Nul ne sait ce que Tu es,

Beau Dieu !

Bien des ignorants Te cherchent dans le ciel ou Te quêtent sur la terre,

Mais Tu es dans les cœurs des Fidèles.

Dieu éternel, tout-puissant !

Sur les grandes routes

Je construirai des hospices pour Toi.

— les hospices de route — kervansaray ou tekke — sont une institution caritative islamique majeure dans le monde turcophone et persan : abriter les voyageurs et nourrir les pauvres est une obligation pieuse, un waqf, fondation religieuse. La promesse de Dümrlü de construire des hospices transforme son élan guerrier en élan charitable, marquant sa véritable conversion intérieure —

Quand je verrai le affamé je le rassasierai pour Toi.

Quand je verrai le nu je le vêtirai pour Toi.

Si Tu veux prendre, prends nos deux vies.

Si Tu veux épargner, épargne nos deux vies.

Dieu très honoré, tout-puissant !

Les paroles du Sauvage Dümrlü plurent à Dieu le Très-Haut, et Il ordonna à Azraël : « Prends les vies des parents du Sauvage Dümrlü ; Je lui ai accordé, à lui et à sa femme, cent quarante ans de vie. »

— la durée de cent quarante ans — deux fois soixante-dix, l'espérance de vie canonique d'un croyant selon la tradition islamique — est une grâce divine doublée, symbole de la récompense extraordinaire accordée à celui qui a reconnu l'Unité de Dieu et dont la femme a consenti au sacrifice suprême —

Et Azraël sur-le-champ prit les vies de son père et de sa mère. Le Sauvage Dumrul vécut cent quarante ans de plus, en compagnie de sa bien-aimée.

Ce fut Dede Korkut qui vint conter l'histoire et déclamer. « Que ce récit, dit-il, soit connu comme le Récit du Sauvage Dumrul. Après moi, que les bardes courageux le racontent et que les héros généreux à l'honneur sans tache l'écoutent. »

Je prierai pour toi, mon Khan : que tes noires montagnes aux racines profondes ne soient jamais renversées, que ton grand arbre aux larges ombrages ne soit jamais abattu, que ton beau fleuve aux eaux claires ne tarisse jamais, que Dieu Tout-Puissant ne te mette jamais dans le besoin d'hommes indignes de toi. Sur ton front blanc j'invoque cinq paroles de bénédiction ; qu'elles soient agréées. Qu'Il t'accorde l'abondance et te préserve dans ta force et pardonne tes péchés pour l'honneur de Muhammad au beau nom, ô mon Khan !

KAN TURALI FILS DE KANLI KOJA



Aux jours des Oghouz vivait un guerrier au cœur vaillant nommé Kanli Koja, qui avait un fils déjà grand, un jeune homme téméraire nommé Kan Turali. Kanli Koja dit : « Amis, mon père est mort et je suis resté ; j'ai pris sa place, j'ai pris ses terres. Demain je mourrai et mon fils restera. Viens, fils, le mieux est que je te marie tant que mes yeux voient encore. »

Le jeune homme répondit : « Père, tu parles de me marier, mais comment pourrait-il y avoir une fille digne de moi ? Avant que je ne me lève, elle doit se lever ; avant que je ne monte mon cheval bien dressé, elle doit être déjà à cheval ; avant que je n'atteigne le pays des infidèles sanguinaires, elle doit déjà y être arrivée et m'en rapporter des têtes. »

« Je vois, mon fils, dit Kanli Koja, tu ne veux pas d'une fille ; tu veux un héros téméraire pour veiller sur toi, et toi tu pourras manger, boire et te réjouir. »

« C'est bien cela, cher père, répondit-il, mais toi tu iras me chercher quelque jolie poupée turkmène — les Turkmènes, peuple turcophone apparenté aux Oghouz eux-mêmes, sont ici mentionnés avec une pointe d'ironie affectueuse, la remarque de Kan Turali visant les jeunes filles jugées trop délicates et sédentaires pour un guerrier de sa trempe — toute parée, dont le ventre éclatera si je devais soudain me pencher et tomber sur elle. »

« Fils, dit Kanli Koja, trouver la fille, c'est ton affaire ; moi, je veillerai à ce que tu sois nourri et pourvu. »

Alors Kan Turali, ce dragon parmi les héros, se leva de sa place et prit avec lui ses quarante jeunes hommes. Il regarda du côté des Oghouz de l'Intérieur, mais ne put trouver de fille ; il fit demi-tour et rentra chez lui. Son père dit : « As-tu trouvé une fille, mon fils ? »

Kan Turali répondit : « Que les terres oghouzes soient dévastées ; je n'ai pu trouver de fille à ma convenance, père. »

« Eh bien, mon fils, dit son père, ce n'est pas ainsi qu'on cherche une fille. »

« Vraiment ? Comment fait-on alors ? »

Dit Kanli Koja : « Mon fils, il ne sert à rien de partir le matin et de rentrer à midi ; il ne sert à rien de partir à midi et de rentrer le soir. Fils, veille sur nos biens ; entasse-les et j'irai te trouver une fille. »

Joyeux et fier, Kanli Koja se leva et rassembla autour de lui ses vieillards à la barbe blanche. Il alla chez les Oghouz de l'Intérieur, mais ne put trouver de fille. Il erra encore et alla chez les Oghouz de l'Extérieur, mais ne put trouver de fille. Il erra encore et arriva à Trébizonde.

— *Trébizonde, ville portuaire du littoral sud de la mer Noire, fut au Moyen Âge un centre chrétien byzantin puis un empire grec indépendant ; dans l'épopée oghouze, elle symbolise typiquement le territoire de l'« infidèle », c'est-à-dire du monde chrétien opposé au monde musulman turcophone* —

Or le roi infidèle de Trébizonde avait une fille magnifiquement belle et bien-aimée. Elle avait coutume de tirer deux arcs à la fois, à droite et à gauche. La flèche qu'elle tirait ne retombait jamais à terre. Cette fille avait trois bêtes qui l'attendaient en guise de dot. Son père avait promis : « Quiconque soumettra ces trois bêtes, les vaincra et les tuera, à lui je donnerai ma fille. » Mais si quelqu'un échouait à les tuer, il lui couperait la tête. Ainsi les têtes de trente-deux fils de princes infidèles avaient-elles été coupées et accrochées aux créneaux.

L'une de ces trois bêtes était un lion en furie, l'une un taureau noir et l'une un étalon-chameau noir. Chacune des trois était un monstre. Ces trente-deux têtes accrochées aux créneaux n'avaient jamais même vu le visage du lion en furie ni du chameau noir ; tout ce qu'elles avaient fait, c'était périr sur les cornes du taureau. Kanli Koja vit ces têtes et ces bêtes, et les poux de sa tête s'amoncelèrent à ses pieds.

— cette image saisissante — les poux tombant de la tête par saisissement de terreur — est une figure hyperbolique typique de l'épopée oghouze pour exprimer l'effroi le plus vif —

Il dit : « J'irai droit à mon fils et lui dirai que s'il est assez habile il peut venir la prendre ; sinon, qu'il se contente des filles du pays. »

Le sabot du cheval est rapide comme le vent ; la langue du ménestrel est prompte comme l'oiseau. Kanli Koja reprit sa route et remonta vers la terre oghouze. On apprit à Kan Turali que son père était arrivé, et il alla avec ses quarante jeunes gens à sa rencontre. Il lui baisa la main et dit : « Cher père, as-tu trouvé une fille qui me convienne ? »

« Oui, mon fils, dit-il, si tu es assez habile. »

Kan Turali répondit : « Faut-il de l'or et de l'argent, ou des mulets et des chameaux ? »

« Fils, c'est de l'habileté qu'il faut, de l'habileté. »

« Père, dit Kan Turali, je sellerai mon cheval Kazilik à crinière noire, je razzierai le pays des infidèles sanguinaires, je couperai des têtes et répandrai le sang, je ferai vomir du sang à l'infidèle, je ramènerai esclaves et servantes ; je montrerai mon habileté. »

« Ô mon cher fils, dit Kanli Koja, ce n'est pas de cette habileté-là que je parle. On garde trois bêtes pour cette fille. On la donnera à qui soumettra ces trois bêtes. S'il ne les soumet pas et ne les tue pas, on lui coupera la tête et on l'accrochera à une tourelle. »

« Père, dit Kan Turali, tu n'aurais pas dû me dire cela. Maintenant que tu me l'as dit, il faut vraiment que j'y aille, de peur d'attirer la disgrâce sur ma tête et la honte sur mon visage. Dame mère, seigneur père, adieu ! »

Kanli Koja dit : « Vois-tu ce que je me suis attiré ? Je dois raconter au garçon des récits effrayants, pour qu'il n'y aille pas. » Alors Kanli Koja déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama.

*Fils, sur le chemin où tu voudrais aller,
Tordues et tortueuses seront les routes ;
Il y aura des marais, où le cavalier s'enfoncera et jamais ne ressortira ;
Il y aura des forêts, où le serpent rouge ne trouve nul passage ;
Il y aura des forteresses, qui frôlent le ciel de l'épaule ;
Il y aura une belle, qui crève les yeux et ravit les âmes ;
Il y aura un bourreau, qui fait voler les têtes en un instant ;
Il y aura un soldat, avec un bouclier qui danse sur son dos.
Vers un lieu terrible as-tu porté tes pas ; reste !
N'apporte pas de larmes à ton père à la barbe blanche, à ta mère âgée !
Kan Turali fut irrité, et répondit :
Que me dis-tu là, que me racontes-tu, cher père ?
Peut-il y avoir un homme qui craindrait une telle tâche ?
C'est une honte que d'essayer d'effrayer un héros !
Si le Tout-Puissant le veut, ces routes tordues et tortueuses
Je les galoperai de nuit ;
Sur ce marais, où le cavalier s'enfonce et jamais ne ressort,
J'étendrai du sable ;
Cette forêt où le serpent rouge ne trouve nul passage,
J'y battrai le silex et y mettrai le feu.
Les forteresses qui frôlent le ciel de l'épaule,
Si le Tout-Puissant le veut, je m'en occuperai et les détruirai ;
La belle qui crève les yeux et ravit les âmes,
Je lui baiserais la gorge.*

*Le soldat au bouclier qui danse sur son dos,
Si le Tout-Puissant le veut, je lui couperai la tête.
J'y arriverai peut-être ou peut-être pas,
Je rentrerai peut-être chez moi ou peut-être pas,
Sous le chameau noir je gîrai peut-être,
Sur les cornes du taureau je serai peut-être empalé,
Je serai peut-être déchiqueté dans la griffe du lion en furie.
J'y arriverai peut-être ou peut-être pas,
Je rentrerai peut-être chez moi ou peut-être pas ;
Jusqu'à ce que vous me revoyiez
Adieu, seigneur père et dame mère !*

Ils virent que par honneur il ne pouvait rester, et dirent : « Que ton destin soit radieux, fils. Puisses-tu y arriver et rentrer sain et sauf. » Il baisa la main de son père et de sa mère et rassembla autour de lui ses quarante hommes.

Ils galopèrent sept jours et sept nuits, et atteignirent la frontière infidèle, où ils dressèrent le camp. Kan Turali éperonna son cheval rapide et lança sa masse vers le ciel. Avant qu'elle ne retombe à terre, il la rattrapa et la tint.

*Mes quarante amis, mes quarante compagnons,
S'il devait y avoir un rapide pour que je fasse la course,
Un puissant pour que je lutte,
Si Dieu le Très-Haut devait me favoriser,
Si je devais tuer les trois bêtes,
Si je devais gagner la reine des beautés,
La dame Saljan à la robe jaune,
Si je devais retourner à la maison de mes parents,
Ô mes quarante amis, mes quarante compagnons,*

Que ma tête soit un sacrifice pour vous quarante.

Or il semble, mon Khan, que tandis qu'ils parlaient ainsi, la nouvelle parvint au roi infidèle. « Il y a un jeune homme des Oghouz nommé Kan Turali, dirent-ils, qui est en route pour demander la main de votre fille. » Les infidèles les rencontrèrent à sept milles de la ville, et demandèrent : « Princes guerriers, pourquoi êtes-vous venus ? »

« Pour acheter et vendre », dirent-ils.

On leur fit révérence et honneur. On dressa des tentes blanches, on étendit des tapis rouges, on égorgea des moutons blancs, on leur donna à boire du vin rouge, vieux de sept ans. Puis on les escorta jusqu'au roi. Le roi était assis sur son trône ; l'infidèle implacable était intérieurement furieux. Sept fois Kan Turali fit le tour de la place puis vint à lui.

Or la fille avait fait bâtir un palais sur la place. Toutes les jeunes filles autour d'elle portaient du rouge ; elle seule portait du jaune, et elle regardait d'en haut. Kan Turali s'avança et salua le roi au chapeau noir, qui répondit. On étendit des tapis rouges et il s'assit.

« D'où viens-tu, jeune homme ? » dit le roi. Kan Turali se leva de sa place et s'avança, il se pavana, il découvrit son front blanc, il retroussa ses manches pour montrer ses bras blancs, et dit :

Je suis venu escalader ta noire montagne là-bas,

Je suis venu traverser ton fleuve tourbillonnant,

Je suis venu chercher refuge dans tes pans étroits, dans ta large étreinte.

Par le commandement de Dieu et la parole du Prophète

Je suis venu épouser ta fille.

Dit le roi : « Ce jeune homme a la langue bien pendue ; s'il a de l'habileté dans la main... » Puis il dit : « Dépouillez ce jeune homme, mettez-le nu comme au jour de sa naissance. »

On le fit, et Kan Turali s'enroula son beau linge brodé d'or autour de la taille. On l'escorta sur la place. Kan Turali était un guerrier beau et parfait. Quatre guerriers parmi les Oghouz avaient coutume d'aller voilés : Kan Turali, Kara Chogur et son fils Kirk Kinuk, et Beyrek au cheval gris.

— le port du voile par certains guerriers d'élite est une convention narrative propre à l'épopée oghouze, signalant une beauté ou une prouesse si remarquable qu'elle doit être dissimulée jusqu'au moment opportun, un peu à la manière d'un motif de reconnaissance différée —

Or Kan Turali ôta son voile. La fille regardait depuis le palais et ses genoux fléchirent, elle miaula comme une chatte, elle bava comme un veau malade. Aux jeunes filles à ses côtés elle dit : « Si seulement Dieu le Très-Haut mettait la pitié dans le cœur de mon père, si seulement il

fixait un prix de fiançailles et me donnait à cet homme ! Hélas qu'un tel homme doive périr aux mains de monstres ! »

À cet instant on amena le taureau, avec une chaîne de fer. Le taureau s'agenouilla, il pétrit une dalle de marbre de ses cornes et la déchiqueta comme du fromage. Les infidèles dirent : « Maintenant il va le jeter en l'air ; il va l'étendre, il va l'éparpiller sur le sol, il va le déchirer en morceaux. Que les terres oghouzes soient dévastées ! Qu'importe si quarante guerriers et le fils d'un prince meurent pour une seule fille ? »

Quand les quarante guerriers entendirent cela, ils pleurèrent tous. Kan Turali regarda à droite et vit ses quarante guerriers en pleurs ; il regarda à gauche et vit la même chose. Dit-il : « Hé, mes quarante amis, mes quarante compagnons, pourquoi pleurez-vous ? Apportez-moi mon luth long d'un bras et chantez mes louanges. » Alors les quarante guerriers louèrent Kan Turali ; voyons, mon Khan, comment ils le louèrent.

Mon Sultan, Kan Turali,

Ne t'es-tu pas levé de ta place et dressé ?

N'as-tu pas monté ton cheval Kazilik à crinière noire ?

Chassant et fauconnant, n'as-tu pas escaladé

La montagne bigarrée qui se dresse de travers ?

Au seuil du blanc pavillon de ton père,

N'as-tu pas vu les femmes captives traire les vaches ?

Ce redoutable taureau dont on parle,

N'est-ce pas le veau de la vache noire ?

Les héros vaillants reculent-ils devant leur ennemi ?

La princesse Saljan en sa robe jaune regarde depuis le palais ;

Quiconque touche son regard, elle l'enflamme d'amour.

Gloire à Dieu pour l'amour de la fille en jaune !

« Lâchez votre taureau et qu'il vienne ! » dit Kan Turali. On retira la chaîne du taureau et on le lâcha. Sa corne était comme une lance de diamant tandis qu'il chargeait Kan Turali. Kan Turali prononça une bénédiction sur Muhammad au beau nom, et planta un coup de poing sur le front du taureau qui l'envoya rouler sur son arrière-train. Il pressa son poing sur le front du taureau, il le poussa jusqu'au bout de la place. Grandement luttèrent-ils, sans que ni l'un ni l'autre ne l'emportât. Le taureau se mit à haleter d'un souffle lourd et cognant, et écuma à la bouche.

Dit Kan Turali : « C'est par l'intelligence que les grands hommes ont conquis ce monde ; laissez-moi bondir hors de son chemin, et montrer l'habileté que j'ai derrière lui. » Il prononça une bénédiction sur Muhammad au beau nom, et se jeta hors de la trajectoire du taureau. Le taureau se planta dans la terre, sur la pointe de sa corne. Kan Turali tira trois fois sur sa queue et le jeta au sol, et ses os furent brisés en morceaux. Il posa le pied sur lui et l'étrangla. Il sortit son couteau et l'écorcha. Laissant la chair sur la place, il apporta la peau devant le roi et dit : « Dès demain matin tu me donneras ta fille. »

Le roi dit : « Oh, donnez-lui la fille, chassez-le de la ville et qu'il déguerpisse. » Mais le roi avait un neveu, qui dit : « Le seigneur des bêtes est le lion ; qu'il montre ses tours avec le lion aussi, et après cela donnons-lui la fille. »

On alla chercher le lion et on le lâcha sur la place. Le lion rugit, et chaque cheval sur la place pissait du sang. Les jeunes gens de Kan Turali dirent : « Il a échappé au taureau ; comment échappera-t-il au lion ? » et ils pleurèrent ensemble. Il vit ses guerriers pleurer, et dit : « Prenez mon luth long d'un bras et chantez mes louanges. Vais-je me détourner d'un lion, quand l'amour de la fille en jaune est en jeu ? » Alors ses compagnons déclamèrent ; voyons, mon Khan, ce qu'ils déclamèrent.

Mon Sultan, Kan Turali !

Lui qui fond sur les poulains quand il voit leurs robes jaunes dans le fourré blanc,

Qui perce la veine du gibier et suce le sang,

Qui ne se détourne pas de la pure épée d'acier noir,

Qui ne craint pas le dur arc à lanières blanches,

Qui ne recule pas devant la flèche sifflante aux plumes blanches,

Qui détruit le lion en furie, le seigneur des bêtes ;

Se laisse-t-il mordre par le chiot pie ?

Les guerriers héroïques reculent-ils devant leur ennemi au jour de la bataille ?

La princesse Saljan en sa robe jaune regarde depuis le palais ;

Quiconque touche son regard, elle l'enflamme d'amour.

Gloire à Dieu pour l'amour de la fille en jaune !

« Hé, infidèles ! » dit Kan Turali, « lâchez votre lion et qu'il vienne ! Je n'ai pas de pure épée d'acier noir pour le trancher en deux quand il m'affrontera. En Toi je cherche refuge, ô plus Généreux des généreux ; Dieu, qui n'a besoin de nulle aide, aide-moi ! »

On lâcha le lion et il chargea. Kan Turali enroula un manteau de berger autour de son poing et le tendit à la patte du lion. Il prononça une bénédiction sur Muhammad au beau nom et, fixant son regard sur le front du lion, lui donna un coup de poing qui résonna jusqu'à la mâchoire et la brisa. Il saisit le lion par le cou, il le rompit par le milieu, puis il le souleva et le jeta au sol, et le lion fut brisé en morceaux.

Kan Turali se présenta devant le roi et dit : « Demain tu me donneras ta fille. »

Le roi dit : « Amenez la fille et donnez-la-lui. Dès l'instant où mon œil a vu ce jeune homme, mon âme l'a aimé ; qu'il reste ou qu'il parte, comme il lui plaira. » Mais de nouveau son neveu parla : « Le commandant des bêtes est le chameau ; qu'il joue ses tours avec le chameau aussi, puis donnons-lui la fille. »

Kan Turali, tu t'es levé de ta place et tu es venu.

Tu as monté ton cheval Kazilik à crinière noire,

Tu as pris tes guerriers aux yeux couleur de châtaigne,

De nuit tu as gravi la montagne bigarrée qui se dresse de travers,

De nuit tu as traversé son fleuve tourbillonnant,

De nuit tu es entré dans le pays des infidèles sanguinaires.

Quand vint le taureau noir tu l'as brisé en morceaux,

Quand vint le lion en furie tu l'as rompu par le milieu ;

Quand vint le chameau noir, pourquoi as-tu renoncé ?

La nouvelle escaladera les montagnes d'un noir de poix,

La nouvelle traversera les fleuves rouge sang,

La nouvelle atteindra les Oghouz nombreux.

Ils diront :

« Qu'entendons-nous du fils de Kanli Koja, Kan Turali ? »

Par la grâce de Dieu, la faveur des nobles et des seigneurs s'était inclinée vers Kan Turali, et le roi ordonna que la gueule du chameau fût liée sept fois. Mais les infidèles jaloux ne le firent point ; ils desserrèrent les licols du chameau et le lâchèrent. Kan Turali se précipita entre les pattes avant du chameau et s'écarta d'un bond. Le jeune homme était étourdi, ayant déjà combattu deux bêtes, et il glissa et tomba. Six bourreaux s'avancèrent vers sa nuque, tenant

des épées nues. Alors ses compagnons déclamèrent ; voyons, mon Khan, ce qu'ils déclamèrent.

Quand vint le taureau noir il n'a même pas jeté un regard par-dessus son épaule,

Quand vint le lion en furie il l'a rompu par le milieu.

Quand vint le chameau noir, pourquoi a-t-il renoncé ?

Nul, grand ou petit, qui n'en parlera.

Nulle vieille femme, nul ancien, qui n'en médiera méchamment.

Ton père à la barbe blanche connaîtra l'angoisse,

Ta mère âgée versera des larmes de sang.

Seigneur, si tu ne te lèves et ne te dresses,

Six bourreaux tiennent des épées nues à ton cou ;

Sans y penser ils trancheront ta belle tête.

Ne lèveras-tu pas les yeux ?

Voici l'oie tachetée ; ne lâcheras-tu pas ton faucon ?

La princesse Saljan en sa robe jaune fait des signes ;

Ne verras-tu pas ?

« Toi ! » dit-elle, « le point faible du chameau est son nez ! »

Ne comprendras-tu pas ?

La princesse Saljan en sa robe jaune regarde depuis le palais ;

Quiconque touche son regard, elle l'enflamme d'amour.

Gloire à Dieu pour l'amour de la fille en jaune !

Kan Turali se leva et dit : « Maintenant si j'attrape le nez de ce chameau, on dira que je l'ai fait parce que la fille me l'a dit ; demain la nouvelle atteindra la terre oghouze : "Le voilà, à la merci du chameau, et la fille l'a sauvé", diront-ils. Maintenant jouez mon luth long d'un bras et chantez mes louanges ; je cherche refuge dans le Créateur, Dieu Tout-Puissant. Vais-je me détourner d'un chameau ? Si le Seigneur le veut, je lui couperai la tête à lui aussi. »

L'aigle gris-noir, qui fait son aire sur les rochers vertigineux,

Qui vole près de Dieu, le Puissant, le Grand,

Qui vrombit comme une pierre d'une immense catapulte et s'abat,

Qui en criant ravit le canard du lac limpide,

Les jeunes gens de Kan Turali le louèrent, déclamant ; voyons, mon Khan, ce qu'ils déclamèrent.

Qui soulève et brise le grand ramier tandis qu'il marche au fond de la vallée,

Qui se lève et s'envole quand son ventre a faim,

Sultan de tous les oiseaux, se laisse-t-il effleurer l'aile par la pie ?

Les guerriers héroïques se détournent-ils de l'ennemi au jour de la bataille ?

La princesse Saljan en sa robe jaune regarde depuis le palais ;

Quiconque touche son regard, elle l'enflamme d'amour.

Gloire à Dieu pour l'amour de la fille en jaune !

Kan Turali prononça une bénédiction sur Muhammad au beau nom et donna un coup de pied au chameau. Le chameau cria. Il lui donna un autre coup de pied et le chameau ne put tenir sur ses pattes mais s'effondra. Il sauta dessus et lui trancha la gorge en deux endroits. De son dos il tira deux tendons et les déposa devant le roi, disant : « Les lanières de carquois des pillards peuvent se rompre, ou leurs courroies d'étrier, et ceux-ci serviront à les recoudre. »

Dit le roi : « Par Dieu, dès l'instant où mon œil a vu ce jeune homme, mon âme l'a aimé. » En quarante lieux il fit dresser des tentes, en quarante lieux des tonnelles nuptiales rouges bigarrées. On amena Kan Turali et la fille à leur tonnelle et on les y installa. Le ménestrel vint et joua la musique nuptiale.

Mais le jeune Oghouz entra dans une rage, il tira son épée, il frappa et lacéra le sol, et dit : « Que je sois lacéré comme ce sol, que je m'envole en poussière comme cette terre, que je sois tranché par ma propre épée et embroché par ma propre flèche, qu'aucun fils ne me naisse ou, s'il naît, qu'il ne vive pas jusqu'à son dixième jour si j'entre dans cette tonnelle nuptiale avant d'avoir vu les visages de mon seigneur père et de ma dame mère. »

Il démontra sa tente, fit crier ses chameaux, hennir ses chevaux, plia sa tente de nuit et prit la route. Sept jours et sept nuits il galopa jusqu'à ce qu'il arrivât à la frontière oghouze, où il dressa le camp. Puis il dit :

Mes quarante amis, mes quarante compagnons.

Que ma tête soit un sacrifice pour vous.

« Dieu le Très-Haut m'a donné une route, je suis allé et j'ai tué ces trois bêtes, j'ai gagné la princesse Saljan à la robe jaune et maintenant je suis rentré chez moi. Dites-le à mon père et qu'il vienne à ma rencontre. »

Kan Turali regarda cet endroit où ils étaient campés et vit que des cygnes et des grues, des faisans et des perdrix volaient alentour. Il y avait des rivières fraîches et froides, des prairies, des pelouses. La princesse Saljan trouva l'endroit beau ; il lui plut. Ils s'installèrent pour festoyer, ils mangèrent et burent. En ces jours-là, tout désastre qui frappait les guerriers oghouz les frappait à cause du sommeil.

— ce motif du sommeil fatal, moment de vulnérabilité extrême du héros, est récurrent dans l'épopée oghouze ; il rappelle également le péché originel de l'endormissement dans nombre de traditions du Proche-Orient et du Caucase, où la vigilance est associée à la vertu guerrière et religieuse —

Kan Turali se sentit somnolent et s'assoupit. Pendant qu'il dormait, la fille pensa : « Mes prétendants sont nombreux ; ils pourraient galoper à notre poursuite et nous saisir, tuer mon jeune guerrier et me prendre, moi la fiancée à la peau blanche, et me ramener à la maison de mes parents. Cela ne doit pas être. » Silencieusement elle prit le cheval de Kan Turali et le sella, silencieusement elle s'habilla pour le combat ; elle prit sa lance et monta sur une hauteur, en guet.

Or il semble, mon Khan, que le roi se repentit de ce qu'il avait fait. « Simplement parce qu'il a tué trois bêtes, il a pris ma chère, mon unique fille, et est parti », dit-il. Il choisit six cents infidèles, vêtus de noir, armés d'un bleu métal. Ils galopèrent nuit et jour, et sans prévenir ils arrivèrent.

La fille était prête. Elle regarda et vit qu'une troupe de pillards était sur eux. Elle éperonna son cheval, elle vint là où Kan Turali gisait, et elle déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'elle déclama.

Réveille-toi ! Lève ta tête sombre, ô guerrier !

Ouvre tes beaux yeux couleur de châtaigne, ô guerrier !

Avant que tes blanches mains et tes bras ne soient liés,

Avant que ton front blanc ne soit foulé dans la terre noire,

Avant que ta belle tête ne soit coupée, sans que tu t'en aperçoives,

Avant que ton sang rouge ne soit versé sur la face de la terre !

L'ennemi est venu, l'adversaire est là !

Pourquoi dors-tu ? Lève-toi, guerrier !

Les rochers vertigineux n'ont pas bougé mais la terre s'est fendue,

Les vieux seigneurs ne sont pas morts mais le pays est vide.

En masse et en essaim l'ennemi est descendu de la montagne,

Armés et prêts ils sont sur toi !

As-tu trouvé un endroit pour dormir ? As-tu trouvé un foyer et un logis ?

Qu'as-tu donc ?

Ainsi cria-t-elle, et Kan Turali s'éveilla en sursaut. Il se dressa d'un bond et dit : « Que dis-tu, ma belle ? »

Dit-elle : « Mon guerrier, l'ennemi est sur toi. Ma part était de te réveiller ; la tienne, de combattre et de montrer ton habileté. »

Kan Turali ouvrit les yeux, leva les paupières et vit sa fiancée à cheval, vêtue pour le combat, lance en main. Il baisa le sol et dit : « Je tiens la foi et je crois ; mon vœu a été exaucé à la cour de Dieu le Très-Haut. » Puis il fit ses ablutions dans l'eau pure, posa son front blanc sur le sol, et pria.

— les ablutions rituelles (wudû) et la prière (salât) sont ici décrites selon la pratique islamique canonique, ancrant fermement l'action guerrière du héros dans un cadre de dévotion religieuse préalable au combat —

Il monta son cheval, il prononça une bénédiction sur Muhammad au beau nom, il lança son cheval vers l'infidèle vêtu de noir et vint face à face avec eux. La princesse Saljan éperonna son cheval et se plaça devant Kan Turali, qui dit : « Ma belle, où vas-tu ? »

Elle répondit : « Mon seigneur guerrier, quand la tête est sauve, le bonnet peut-il être perdu ? Ces infidèles ici sont fort nombreux ; faisons la guerre et combattons, que celui de nous qui meurt meure, que celui qui vit retourne au camp. »

Puis la princesse Saljan lança son cheval en avant. Elle mit en déroute leurs ennemis, mais elle ne poursuivit pas ceux qui fuyaient ni ne tua ceux qui demandaient grâce.

Elle crut l'ennemi vaincu. Le pommeau de son épée ensanglanté, elle retourna au camp mais n'y trouva pas Kan Turali. À cet instant le père et la mère de Kan Turali arrivèrent. Ils virent que le pommeau de l'épée de cette personne qui venait vers eux était couvert de sang, tandis que leur fils demeurait invisible. Ils demandèrent des nouvelles ; voyons comment ils demandèrent. Sa mère dit :

Dame mère, dame fille !

Tu t'es levée et venue avec l'aube rouge.

As-tu laissé le garçon se faire capturer ?

As-tu négligemment laissé trancher sa belle tête ?

L'as-tu laissé crier pour sa dame mère, pour son seigneur père ?

Te voici, mais mon unique prince demeure invisible

Et mon cœur est en feu.

De ta bouche, de ta langue, quelques mots de nouvelles pour moi,

Et que ma tête sombre soit ton sacrifice, ma belle-fille.

La jeune fille sut que c'étaient les parents de Kan Turali. Pointant du fouet, elle dit : « Asseyez-vous près du feu de camp. Où que la poussière tombe et tourbillonne, où que la corneille et le corbeau dansent, là je le chercherai. »

Elle éperonna son cheval et monta sur une hauteur pour regarder au loin. Elle vit une vallée où la poussière maintenant s'amassait, maintenant se dispersait. Elle chevaucha vers elle et vit qu'on avait tué le cheval de Kan Turali et que lui-même avait été blessé par une flèche au-dessus de l'œil. Le sang masquait son visage, et sans cesse il essuyait le sang. Les infidèles se rassemblaient autour de lui, il tira son épée et les repoussa.

Quand la princesse Saljan le vit ainsi, le feu s'embrasa en elle. Comme un faucon pèlerin fondant sur un vol d'oies, elle lança son cheval sur l'infidèle ; elle les fracassa d'un bout à l'autre.

Kan Turali regarda et vit que quelqu'un chassait l'ennemi. Il ne savait pas que c'était Saljan et il fut furieux. Alors il déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama.

Guerrier, toi là-haut, quel guerrier es-tu ?

Guerrier, monté sur ton cheval Kazilik à crinière noire,

Quel guerrier es-tu ?

Guerrier, tranchant des têtes avec nonchalance,

Guerrier, attaquant mon ennemi sans même demander permission,

Quel guerrier es-tu ?

Dans mon pays c'est compté honte que d'attaquer l'ennemi d'un autre sans sa permission ;

Arrière, dis-je !

Me changerai-je en faucon pour fondre sur toi ?

Te saisirai-je par la barbe et la gorge ?

Trancherai-je nonchalamment ta tête ?

Verserai-je ton sang rouge sur le sol ?

Suspendrai-je ta tête sombre à ma selle ?

Guerrier voué à la perte, quel guerrier es-tu ?

Arrière, dis-je !

Ainsi parla-t-il, et la princesse Saljan déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'elle déclama. Dit-elle :

Ô mon guerrier, mon seigneur, mon guerrier !

Les chameaux abandonnent-ils leurs petits ?

Les chevaux Kazilik dans l'enclos donnent-ils des coups de pied à leurs poulains ?

Les moutons blancs dans les bergeries encornent-ils leurs agneaux ?

Et les guerriers héroïques, les guerriers princiers,

Massacrent-ils leurs belles ?

Mon guerrier, mon seigneur, mon guerrier,

Une aile de cet ennemi pour moi et une pour toi !

Kan Turali comprit que ce guerrier qui attaquait et dispersait l'ennemi était la princesse Saljan. Il chargea sur l'autre flanc, brandit son épée et pressa l'assaut, il trancha des têtes infidèles. L'ennemi fut écrasé, l'adversaire mis en déroute.

La princesse Saljan chevaucha au loin et Kan Turali la suivit. Comme ils allaient, une pensée vint à l'esprit de Kan Turali, et il dit :

Princesse Saljan, quand tu te lèveras,

Quand tu monteras le cheval Kazilik à crinière noire,

Quand tu mettras pied à terre au seuil du blanc pavillon de mon père,

Quand les filles et brus aux yeux de châtaigne des Oghouz raconteront leurs histoires,

Quand chacune dira son mot,

Tu te tiendras là et te vanteras,

Tu diras : « Kan Turali était impuissant ;

J'ai montré le chemin sur mon cheval et il m'a suivie. »

La colère me consume, le cœur m'a quitté.

Je vais te tuer.

Ainsi parla-t-il, et la princesse Saljan, sachant ce qui n'allait pas, déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'elle déclama.

Prince guerrier,

Si un homme veut se vanter, qu'il se vante ; c'est un lion.

Que la femme se vante, c'est une honte.

Se vanter ne fait pas d'une femme un homme.

Je ne t'ai pas étreint sous la courtepointe bigarrée,

Je n'ai pas tenu ta douce bouche et ne t'ai pas embrassé,

Je ne t'ai pas chuchoté à travers mon voile nuptial rouge.

Vite es-tu tombé amoureux et vite t'es-tu lassé.

Tu n'es qu'un maquereau et le fils d'un maquereau !

Le Dieu Tout-Puissant sait que je suis tienne,

Ton amie, ta bien-aimée ; épargne-moi !

« Non, dit Kan Turali, il faut assurément que je te tue. » La fille fut irritée, et dit : « Maquereau fils de maquereau ! Ainsi tu ne me rejoindras pas à mi-chemin ! Viens ici et poursuivons la discussion ; que veux-tu, des flèches ou des épées ? »

Elle éperonna son cheval et monta sur une hauteur. De son carquois elle versa ses quatre-vingt-dix flèches sur la terre. Elle retira les pointes de deux flèches ; l'une elle encocha et l'autre elle garda en main, car elle ne pouvait se résoudre à tirer avec une flèche pointue. « Guerrier, dit-elle, tire ta flèche. »

Dit Kan Turali : « Les filles d'abord ; tire la première. »

La fille tira une flèche sur Kan Turali qui envoya les poux de ses cheveux détalier jusqu'à ses pieds. Il s'avança et prit la princesse Saljan dans ses bras et ils s'embrassèrent et se réconcilièrent. Puis Kan Turali déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama.

Ma belle parée, comme une flamme brillante qui bondit,

Mon cyprès ondoyant, qui marche sans presser le sol.

Le rouge de ta joue comme du sang sur la neige,

Trop petite ta bouche pour contenir deux amandes jumelles,

Tes sourcils noirs sont comme des lignes tracées par les scribes,

Tes cheveux noirs sont comme quarante poignées de fumée ;

Vierge royale, fille de lions,

Pourrais-je me résoudre à te tuer ?

Ma propre âme je pourrais sacrifier, mais jamais la tienne ;

Je ne faisais que te mettre à l'épreuve.

La princesse Saljan déclama en réponse ; voyons, mon Khan, ce qu'elle déclama.

Souvent me suis-je levée de ma place et dressée,

Ai monté le cheval Kazilik à crinière noire,

Chevauché hors du blanc pavillon de mon père,

Chassé sur la montagne bigarrée qui se dresse de travers,

Poursuivi le cerf tacheté et le chevreuil.

Quand je tendais mon arc, que de choses je faisais avec ma flèche !

Avec une flèche sans pointe, guerrier, je te mettais à l'épreuve.

Pourrais-je me résoudre à te tuer, guerrier ?

Ils se précipitèrent l'un vers l'autre, se tinrent serrés et s'embrassèrent, se donnèrent leur douce bouche et se baisèrent, puis ils montèrent leurs chevaux gris-blancs et galopèrent jusqu'à ce qu'ils arrivassent auprès du seigneur son père.

Le père vit son cher garçon et rendit grâce à Dieu. Avec son fils et sa belle-fille, Kanli Koja rentra en terre oghouze. Il dressa des tentes sur la belle herbe aux verts variés. Ayant égorgé des chevaux les étalons, des chameaux les mâles, des moutons les béliers, il fit un banquet de noces et festoya les chefs des puissants Oghouz. On dressa un pavillon paré d'or et Kan Turali entra dans sa tonnelle nuptiale, et obtint son vœu, le désir de son cœur.

Dede Korkut vint et joua une musique joyeuse, il conta des histoires, il déclama, il rapporta les aventures des vaillants combattants de la Foi.

Où sont maintenant les vaillants princes dont je vous ai parlé ?

Ceux qui disaient « Le monde est à moi » ?

Le Destin les a pris, la terre les a cachés.

Qui hérite de ce monde éphémère,

Le monde où les hommes viennent, d'où ils s'en vont,

Le monde dont la fin ultime est la mort ?

Quand le Destin viendra, qu'il ne te trouve pas séparé de la pure Foi. Que le Tout-Puissant ne te mette jamais dans le besoin d'hommes indignes de toi, que ton espoir donné par Dieu ne soit jamais déçu. Sur ton front blanc j'invoque cinq paroles de bénédiction ; qu'elles soient agréées. Que ceux qui disent « Amen » voient la Face de Dieu, qu'Il t'accorde l'abondance et te préserve dans ta force et pardonne tes péchés pour l'honneur de Muhammad l'Élu au beau nom, ô mon Khan !

LE RÉCIT DE YIGENEK FILS DE KAZILIK KOJA



Bayindir Khan fils de Kam Ghan s'était levé de sa place.

— *Bayindir Khan est le suzerain suprême de l'ensemble des tribus oghouzes dans l'épopée, tenant sa cour comme un souverain idéal dont l'autorité englobe l'Oghouz Intérieur et l'Oghouz Extérieur* —

Il avait dressé son pavillon blanc sur la terre noire. Son parasol bigarré s'était dressé vers le ciel. En mille endroits ses tapis de soie avaient été étendus. Les nobles de l'Oghouz Intérieur et de l'Oghouz Extérieur s'étaient rassemblés pour l'assemblée. C'était une fête.

Il y avait un homme qu'on appelait Kazilik Koja, le ministre de Bayindir Khan. Le vin fort lui monta à la tête. Il se pencha sur ses grands genoux et demanda congé à Bayindir Khan pour partir en razzia. Bayindir Khan le lui accorda ; « Va où tu veux », dit-il.

Kazilik Koja était un homme expérimenté et compétent. Il rassembla ses vaillants vétérans à ses côtés, et avec toutes les provisions pour le voyage, ils se mirent en marche. Ils traversèrent maintes vallées, collines et montagnes et un jour ils arrivèrent au château de Düz mürd sur le rivage de la mer Noire, où ils firent halte. Le château avait un seigneur, dont le nom était le roi Direk fils d'Arshuvan. Cet infidèle mesurait soixante coudées de haut.

— *la taille gigantesque du souverain infidèle rattache ce personnage aux figures de géants et de monstres du folklore turco-persan, incarnation de forces hostiles et surnaturelles opposées aux héros musulmans* —

Il maniait une masse d'armes pesant une demi-tonne, et bandait un arc d'une force redoutable. Kazilik Koja, arrivé au château, entama les hostilités. Ce roi sortit du château, entra dans le champ et défia tous les venants.

Dès que Kazilik Koja l'aperçut, il se leva et monta à cheval. Comme le vent il fondit sur cet infidèle de religion noire

— *l'expression « religion noire » désigne ici, selon la rhétorique épique oghouze, la foi non musulmane de l'ennemi, opposée à la « pure Foi » islamique des héros* —

et s'accrocha à lui comme de la glu. Il visa un coup d'épée à la nuque de l'infidèle mais ne put lui faire la moindre égratignure. Ce fut alors le tour de l'infidèle. Il saisit sa masse d'une demi-tonne, la brandit au-dessus de Kazilik Koja, et frappa. Le monde trompeur devint trop étroit pour sa tête ; il jaillit du sang comme une fontaine. Ils le saisirent, le ligotèrent et l'emmenèrent au château ; ses guerriers ne restèrent pas mais s'enfuirent.

Pendant seize années entières Kazilik Koja demeura prisonnier dans le château. Un champion nommé Emen vint six fois, mais ne put prendre le château ni le libérer. Or il semble, mon Khan, que lorsque Kazilik Koja baisa la main de Bayindir Khan et partit, il avait un fils nourrisson, âgé d'un an. Il entra dans sa quinzième année et devint un jeune homme. Il supposait que son père était mort, car on avait donné l'ordre strict de cacher au garçon qu'il était captif. On appelait le garçon Yigenek.

Un jour, tandis qu'il était assis à converser avec les nobles, il se querella avec Budak fils de Kara Göne. Ils échangèrent des mots, et Budak dit : « Que fais-tu, à lancer des insultes ici ? Puisque tu cherches des gens à qui te quereller, pourquoi ne vas-tu pas délivrer ton père ? Il est captif depuis seize ans entre les mains de l'infidèle. »

Quand Yigenek entendit cette nouvelle, son cœur battit fort, ses entrailles tremblèrent. Il se leva et se rendit en présence de Bayindir Khan. Il posa son visage sur le sol et dit,

Toi du pavillon blanc, dressé au loin dans le crépuscule du matin,

Toi du parasol bleu fait de satin,

Toi des chevaux rapides comme le faucon, alignés stalle après stalle,

Toi des nombreux officiers, qui convoquent et rendent justice,

Toi de la munificence sans limite quand l'huile est versée,

Soutien des guerriers abandonnés,

Espoir des misérables et des sans-recours,

Pilier des terres turques,

Poussin de l'oiseau au long plumage,

Lion de la rivière Emet,

Tigre du Karajuk !

« Mon Khan, je pensais mon père mort ; je ne le savais pas. Mais maintenant j'ai appris qu'il est captif parmi les infidèles. Je te demande, par ta tête royale, de me donner des soldats et de me laisser aller à la forteresse où mon père est emprisonné. »

Bayindir Khan ordonna aux seigneurs de vingt-quatre provinces de se présenter devant lui. « D'abord, dit-il, que le sauvage Dündar fils de Kiyan Seljuk t'accompagne, lui qui règne au Passage de la Porte de Fer, qui fait gémir les hommes à la pointe de sa lance, qui lorsqu'il rencontre l'ennemi ne demande pas leurs noms. Que Dölek Evren fils d'Ilig Koja t'accompagne, lui qui fit nager des chevaux à travers la Rivière des Étalons, qui prit les clefs de cinquante-sept châteaux. Que Ilalmish fils de Yaghrinji t'accompagne, dont la flèche de bois de hêtre n'est arrêtée par nul rempart double. Que Rüstem fils de Toghsun t'accompagne, qui pleure du sang s'il ne voit pas d'ennemi trois jours de suite. Que le sauvage Evren t'accompagne, qui arrache les hommes de la gueule des dragons. Que Soghan Saru t'accompagne, qui dit qu'il voyagera d'un bout de la terre à l'autre. » De compter les champions oghouz il n'y aurait pas de fin. Bayindir Khan dépêcha les vingt-quatre héroïques seigneurs de provinces pour accompagner aussi Yigenek. Les nobles s'assemblèrent et firent leurs préparatifs.

Or cette nuit-là Yigenek eut un rêve, qu'il conta à ses compagnons, déclamant ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama.

Princes, tandis que ma tête sombre et mes yeux étaient oublieux dans le sommeil

J'ai vu un rêve.

Ouvrant mes yeux couleur de châtaigne, j'ai vu le monde :

Des héros j'ai vus, galopant des chevaux gris-blancs,

Les héros au casque blanc je ralliai à mes côtés.

Je pris conseil de Dede Korkut,

J'escaladai les montagnes noires devant moi.

Je parvins à la mer Noire qui s'étend au-delà,

Je fis un bateau, j'ôtai ma chemise et la hissai en voile,

Je traversai la mer plus lointaine.

Je vis un homme dont le front et la tête brillaient,

D'un côté de la lointaine montagne noire.

Je me levai de ma place et me dressai,

Je saisis ma lance à hampe de bambou,

J'avançai vers lui.

Je lui fis face et attendis mon moment pour le transpercer,

J'observai cet homme furtivement.

C'était le frère de ma mère, Emen ! Je le reconnus !

Je me tournai et le saluai.

« Quel guerrier oghouz es-tu ? » dis-je.

Il leva ses paupières et me regarda en face ;

« Yigenek, mon fils, dit-il, où vas-tu ? »

Je dis, « Je vais au château de Düzümürd,

On dit que mon père y gît captif. »

Alors mon oncle me déclama, disant,

« Là où mon cheval rapide atteignait, le vent ne pouvait aller ;

Comme des loups des pentes enchevêtrées étaient mes guerriers ;

Sept hommes il fallait pour bander mon arc ;

Sous les plumes mes flèches de bois de hêtre étaient d'or massif.

Le vent souffla, la pluie tomba, elle déchargea son fardeau.

Sept fois j'y allai mais échouai à prendre ce château,

Alors je revins.

Tu ne te montreras pas meilleur homme que moi, mon Yigenek !

Fais demi-tour ! »

Dans son rêve, Yigenek déclama à son oncle, disant,

« Quand tu te levas de ta place et te dressas,

Tu ne pris pas à tes côtés de nobles guerriers, aux yeux de châtaigne,

Tu ne chevauchas point avec des princes de nom fameux ;

Des mercenaires tu choisis comme compagnons, des hommes qu'il te fallait payer pour combattre.

Ainsi tu échouas à prendre le château. »

Et il dit encore,

« Bon est le ragoût à manger quand il est finement coupé,

Bon est le cheval rapide s'il ne trébuche pas au jour de la bataille,

Bon est l'état royal si, quand il vient, il demeure,

Bon est l'esprit quand il n'oublie pas ce qu'il sait,

Bonne est la virilité si elle ne fuit pas devant son ennemi. »

Tel fut le rêve que Yigenek raconta à ses compagnons.

Or son oncle Emen se trouvait tout près en cet instant ; il se joignit aux autres nobles et ils partirent. Finalement ils arrivèrent au château de Düz mürd ; ils formèrent un cercle autour et campèrent. Quand les infidèles les virent, ils le dirent au roi Direk fils d'Arshuvan. Ce maudit sortit du château, leur fit face et défia tous les venants.

Le sauvage Dündar fils de Kiyan Seljuk se leva et coucha sa lance acérée de soixante empan, voulant transpercer cet infidèle, mais n'y put parvenir. Le roi infidèle se colleta avec lui et le frappa, arrachant sa lance de sa main. Puis il abattit cette masse d'une demi-tonne sur Dündar. Le vaste monde devint trop étroit pour sa tête ; il fit tourner son cheval Kazilik et se retira.

Puis Dölek Evren, qui ne connaissait pas la retraite, galopa avec sa masse de guerre à six ailes et l'abattit en un coup puissant contre l'infidèle, mais ne put le soumettre. Le roi infidèle se colleta avec lui, lui prit sa masse des mains et le frappa lui aussi de sa masse d'armes. Lui aussi fit tourner son cheval et se retira. Mon Khan, pourquoi prolonger le récit ? Les seigneurs des vingt-quatre provinces étaient impuissants dans la main du roi infidèle.

Alors Yigenek fils de Kazilik Koja, ce jeune guerrier sans expérience, se remit à la protection de Dieu le Créateur et rendit grâce à l'Éternel ; voyons, mon Khan, comment il rendit grâce.

Tu es plus haut que le haut,

Nul ne sait ce à quoi Tu ressembles,

Dieu Tout-Puissant !

Tu n'es pas né d'une mère,

Tu n'as pas été engendré par un père,

Tu n'as mangé la subsistance d'aucun homme,

Tu n'as fait de tort à aucun homme.

En tout lieu Tu es Un,

Tu es le Dieu Toujours-Vivant,

Tu posas la couronne sur la tête d'Adam,

Tu condamnas Satan à l'enfer,

Tu l'exilas de la Cour pour un seul péché.

Nemrod tira ses flèches vers le ciel,

Tu lui opposas le poisson au ventre fendu.

Il n'est nulle limite à Ta grandeur,

Tu n'as nulle mesure, nulle dimension,

Tu n'as nul corps, nul ancêtre.

Grand Dieu, celui que Tu frappes, Tu l'abats ;

Dieu manifeste, celui que Tu écrases, Tu le fais disparaître ;

Dieu de beauté, celui que Tu élèves, Tu l'amènes au ciel ;

Dieu tout-puissant, celui qui éveille Ta colère, Tu le détruis.

Je cherche refuge en Ton Unité, mon Dieu, mon puissant Seigneur ;

Aide-moi !

Je vais charger l'infidèle vêtu de noir ;

Feras-Tu prospérer mon œuvre ?

Ainsi disant, il éperonna son cheval vers l'infidèle de religion noire. Comme le vent il fondit sur lui, et s'accrocha à lui comme de la glu. Il visa un coup d'épée à l'épaule de l'infidèle, qui trancha son armure et ses vêtements et laissa une plaie profonde de six doigts. Son sang noir jaillit, ses bottes de cuir noir se remplirent de sang. Sa tête sombre fut étourdie, il fut stupéfié. Aussitôt il se retourna et s'enfuit vers le château, avec Yigenek à ses trousses. Juste comme ils entraient par la porte du château, Yigenek lui assena un tel coup de son épée d'acier noir sur la nuque que sa tête roula au sol comme une balle. Puis Yigenek fit tourner son cheval et revint vers l'armée.

Voyant ce qui s'était passé, les infidèles, espérant mettre fin au combat, libérèrent Kazilik Koja de sa captivité, et il sortit. « Princes guerriers, dit-il, qui a tué l'infidèle ? » Puis il déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama.

J'ai laissé la chamelle du troupeau lourde de son petit.

Mâle ou femelle le poulain ? Puissé-je le savoir !

J'ai laissé la brebis de ma terre noire lourde de son petit.

Mâle ou femelle l'agneau ? Puissé-je le savoir !

J'ai laissé ma belle épouse aux yeux de châtaigne lourde de son enfant.

Garçon ou fille l'enfant ? Puissé-je le savoir !

Dites-moi, princes guerriers, pour l'amour du Créateur !

Alors Yigenek déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama.

Tu as laissé la chamelle du troupeau lourde ; un étalon est né.

Tu as laissé ta brebis en la terre noire lourde ; un bélier est né.

Tu as laissé ta belle épouse aux yeux de châtaigne lourde ; un lion est né.

Puis Yigenek s'approcha de son père et tomba à ses pieds. Le père serra son fils contre son cœur et baisa ses yeux et l'étreignit. Ils se retirèrent à l'écart, s'étreignirent, eux qui s'étaient languis l'un de l'autre parlèrent ensemble et hurlèrent ensemble comme des loups du désert.

Puis les nobles tous ensemble s'avancèrent sur le château et le mirent à sac. Ils détruisirent l'église du château et bâtirent une mosquée à sa place.

— cette destruction de l'église et son remplacement par une mosquée, motif récurrent dans l'épopée, reflète l'idéologie de la guerre sainte (ghazâ) contre les infidèles chrétiens du Caucase et de la mer Noire, caractéristique du contexte historique de la formation de ce corpus épique entre traditions préislamiques turciques et islam conquérant —

Ils tuèrent les prêtres et firent réciter l'appel à la prière, ils firent prononcer l'invocation au nom de Dieu le Grand. Les meilleurs oiseaux de chasse, les plus pures étoffes, les plus belles filles, les plus lourds brocards en ballots de neuf, ils choisirent comme le cinquième du butin dû à Bayindir, le Khan des Khans.

— ce prélèvement du cinquième (khums) du butin de guerre au profit du souverain rappelle directement la pratique islamique du partage du butin, transposée ici dans le cadre tribal oghouz —

Le reste ils l'accordèrent à ceux qui avaient combattu pour la Foi. Puis ils rentrèrent chez eux.

Dede Korkut vint et conta des histoires et déclama, et il dit : « Que ce récit des Oghouz soit celui de Yigenek. Après moi que les vaillants bardes le racontent et que les généreux héros d'honneur sans tache l'écoutent. »

Je prierai pour toi, mon Khan : que ton grand arbre ombragé ne soit jamais abattu, que la place de ton père à la barbe blanche soit le paradis, que la place de ta mère aux cheveux blancs soit le ciel, que la fin des jours ne te sépare pas de la pure Foi. Sur ton front blanc j'invoque cinq paroles de bénédiction ; qu'elles soient agréées. Qu'Il pardonne tes péchés pour l'honneur de Muhammad l'Élu au beau nom, ô mon Khan !

COMMENT BASAT TUA GŒIL-DE-BŒUF



Il est raconté, mon Khan, qu'une fois, alors que les Oghouz étaient assis dans leur campement, l'ennemi s'abattit sur eux. Dans l'obscurité de la nuit ils se brisèrent et se dispersèrent. Tandis qu'ils fuyaient, le fils nourrisson d'Uruz Koja tomba à terre. Une lionne le trouva, l'emporta et l'allaita.

— ce motif de l'enfant élevé par une bête sauvage, répandu dans le folklore turcique et au-delà (on pense à Romulus et Remus, à Mowgli), inscrit d'emblée le personnage de Basat dans la lignée des héros liminaux, à la frontière entre le monde humain et le monde sauvage —

Le temps passa, et les Oghouz revinrent et s'installèrent en leur ancien foyer. Un jour, le gardien des chevaux d'Oghouz Khan lui apporta une nouvelle.

« Mon Khan, il y a un lion qui sort du fourré en rugissant, mais il marche avec une prestance, comme un homme. Il attaque les chevaux et suce leur sang. »

Dit Uruz : « Mon Khan, peut-être est-ce mon petit fils qui tomba lorsque nous nous dispersâmes. »

Les nobles montèrent à cheval et vinrent au repaire de la lionne. Ils la chassèrent et saisirent le garçon. Uruz l'emmena dans sa tente. On tint une célébration, on mangea et on but. Mais malgré tout ce qu'ils firent pour ramener le garçon chez lui, il ne voulut pas rester ; il retourna au repaire du lion. De nouveau ils le saisirent et le ramenèrent.

Dede Korkut vint et dit : « Mon garçon, tu es un être humain ; ne fréquente pas les bêtes sauvages. Viens, monte de beaux chevaux, va au pas et au trot en compagnie de beaux jeunes gens. Le nom de ton frère aîné est Kiyan Seljuk, ton nom sera Basat.

— Dede Korkut, en tant que sage et bard légendaire, remplit ici sa fonction rituelle de nommeur des héros, acte fondateur qui les fait entrer pleinement dans la communauté oghouze et son ordre symbolique —

Je t'ai donné ton nom ; que Dieu te donne longue vie. »

Un jour les Oghouz migrèrent vers leur pâturage d'été. Or Uruz avait un berger qu'on appelait Konur Koja Sara Choban. Chaque fois que les Oghouz migraient, cet homme allait toujours en premier. Il y avait une source appelée Uzun Pinar, devenue un repaire des péris.

— les péris (ou peris), esprits féminins d'une beauté surnaturelle issus de la mythologie perse et largement intégrés au folklore turcique et azerbaïdjanais, habitent volontiers des sources, forêts et lieux reculés ; ambivalentes, elles peuvent être bienveillantes ou dangereuses pour les mortels qui croisent leur chemin —

Soudain quelque chose effraya les brebis. Le berger se fâcha contre le bouc qui menait le troupeau, et il avança, pour voir que les jeunes filles péris avaient déployé leurs ailes et s'envolaient. Il jeta son manteau sur elles et en attrapa une. Il la désira et la viola sur-le-champ.

Le troupeau commença à se disperser ; il courut pour les rassembler, et la péri battit des ailes et s'envola, disant :

« Berger, tu as laissé quelque chose en dépôt chez moi. Quand une année sera passée, viens le reprendre. Mais tu as apporté la ruine sur les Oghouz. »

La peur envahit le cœur du berger et son visage pâlit d'angoisse aux paroles de la péri.

Le temps passa, et de nouveau les Oghouz migrèrent vers ce pâturage d'été. De nouveau le berger vint à cette source. De nouveau quelque chose effraya les brebis et de nouveau le berger avança. Il vit une forme brillamment scintillante posée sur le sol. La péri apparut et dit :

« Viens, berger, reprends ton bien. Mais tu as apporté la ruine sur les Oghouz. »

Voyant cette forme, le berger fut saisi de terreur. Il se retourna et commença à faire pleuvoir des pierres sur elle avec sa fronde. À chaque pierre qui la frappait, elle grossissait. Le berger abandonna la forme et s'enfuit, et les brebis le suivirent.

Or il advint qu'en ce temps-là Bayindir Khan et les nobles étaient sortis à cheval, et ils tombèrent sur cette source par hasard. Ils virent une chose monstrueuse gisant là, dont on ne pouvait distinguer la tête du derrière. Ils l'entourèrent, et un guerrier descendit de cheval et lui donna un coup de pied. À chaque coup de pied elle grossissait. Plusieurs autres guerriers descendirent et lui donnèrent des coups de pied, et elle grossissait encore à chaque coup.

Uruz Koja descendit lui aussi et lui donna un coup de pied. Son éperon s'enfonça dedans et la forme se fendit par le milieu, et il en sortit un enfant. Son corps était celui d'un homme, mais il avait un seul œil au sommet de la tête.

— *la naissance monstrueuse de Goggle-eye (Tepegöz en turc, littéralement « œil-au-sommet »), fruit du viol d'une péri par un mortel, en fait une créature hybride typique des récits turco-persans, mi-humaine mi-surnaturelle, dont la sauvagerie destructrice rappelle les devs (démons) de la mythologie iranienne dont s'inspire largement l'imaginaire oghouz* —

Uruz prit cet enfant, l'enveloppa dans le pan de son vêtement et dit : « Mon Khan, donne-le-moi et je l'élèverai avec mon fils Basat. »

« Prends-le, dit Bayindir Khan, il est à toi. »

Uruz prit Gœil-de-Bœuf et l'amena chez lui. Il ordonna qu'on fasse venir une nourrice, et elle mit son sein dans la bouche de l'enfant. Il tira une première fois et prit tout son lait ; une seconde fois, et il prit son sang ; une troisième, et prit sa vie. Plusieurs autres nourrices furent amenées et il les détruisit.

Voyant que c'était impossible, ils décidèrent de le nourrir au lait, mais un chaudron entier par jour ne suffisait pas. Ils le nourrirent et il grandit ; il commença à marcher, il commença à jouer avec les petits garçons. Il se mit à manger le nez de l'un, l'oreille de l'autre. Le résultat fut que

tout le camp était grandement bouleversé à cause de lui, mais il n'y avait rien à faire. Ils se plaignirent et pleurèrent en chœur devant Uruz.

Uruz battit Gœil-de-Bœuf, il l'injuria, il lui ordonna d'arrêter, mais il n'y prêta aucune attention. Finalement il le chassa de sa maison.

La mère péri de Gœil-de-Bœuf vint et mit un anneau au doigt de son fils, disant : « Mon fils, ceci est pour qu'aucune flèche ne te perce et qu'aucune épée ne te coupe. »

— *cet anneau magique protecteur relève d'un motif universel du conte merveilleux, mais s'inscrit ici précisément dans la tradition des objets enchantés offerts par des êtres surnaturels à leur progéniture hybride, thème cher au folklore du Caucase et d'Asie centrale* —

Gœil-de-Bœuf quitta le pays oghouz et vint à une haute montagne. Il infesta les routes, il saisit des hommes, il devint un hors-la-loi notoire. Beaucoup d'hommes furent envoyés contre lui ; ils tirèrent des flèches, qui ne le percèrent pas ; ils le frappèrent d'épées, qui ne le coupèrent pas ; ils le percèrent de lances, qui ne le pénétrèrent pas. Il ne resta plus ni berger ni jeune gardien de troupeau ; il les mangea tous. Puis il commença à manger des gens du peuple oghouz.

Les Oghouz s'assemblèrent et marchèrent contre lui. Les voyant, Gœil-de-Bœuf s'irrita ; il arracha un arbre, le lança, et détruisit cinquante ou soixante hommes. Il porta un coup au prince des héros, Kazan, et le monde devint trop étroit pour sa tête. Kara Göne, le frère de Kazan, devint impuissant entre les mains de Gœil-de-Bœuf. Alp Rustem fils de Düzen fut tué. Un homme aussi vaillant que le fils d'Ushun Koja mourut de sa main. Ses deux frères à l'âme pure périrent de sa main. Ainsi fit aussi Bügdüz Emen aux moustaches sanglantes. Uruz Koja à la tête blanche, il le fit vomir du sang, et le fiel de son fils Kiyan Seljuk éclata de terreur.

Les Oghouz ne pouvaient rien contre Gœil-de-Bœuf, ils se brisèrent et s'enfuirent. Gœil-de-Bœuf les cerna et leur barra la route, il ne les laissait pas partir, il les ramenait là où ils étaient. En tout, les Oghouz se brisèrent sept fois, et sept fois il leur barra la route et les ramena. Les Oghouz étaient totalement impuissants entre les mains de Gœil-de-Bœuf.

Ils allèrent appeler Dede Korkut, ils le consultèrent et dirent : « Viens, faisons un accord. » Ils envoyèrent Dede Korkut à Gœil-de-Bœuf. Il vint et le salua, puis il dit :

« Gœil-de-Bœuf, mon fils, les Oghouz sont impuissants entre tes mains, ils sont submergés. Ils m'ont envoyé à la poussière de tes pieds ; ils souhaitent conclure un accord avec toi. »

Gœil-de-Bœuf dit : « Donnez-moi soixante hommes par jour à manger. »

Dede Korkut répondit : « Ainsi vous n'aurez plus d'hommes ; vous épuiserez la réserve. Donnons-vous deux hommes et cinq cents moutons par jour. »

« Très bien, répondit Gœil-de-Bœuf, qu'il en soit ainsi, j'accepte. Et donnez-moi deux hommes pour préparer ma nourriture. »

Dede Korkut retourna vers les Oghouz et leur dit : « Donnez à Gœil-de-Bœuf Yünlü Koja et Yapaghilu Koja pour cuisiner sa nourriture. Il demande aussi deux hommes et cinq cents moutons par jour. » Ils acceptèrent.

Quiconque avait quatre fils en donnait un, en laissant trois. Quiconque en avait trois en donnait un, en laissant deux. Quiconque en avait deux en donnait un, en laissant un. Il y avait un homme appelé Kapak Kan, qui avait deux fils. Il en donna un et un resta. Son tour revint de nouveau. La mère cria et pleura et se lamenta.

Or il semble, mon Khan, que Basat fils d'Uruz, qui était parti en expédition dans les terres de l'infidèle, revint à ce moment-là. La pauvre femme se dit : « Basat vient juste de rentrer de razzia. J'irai et peut-être me donnera-t-il un prisonnier afin que je puisse racheter mon fils. »

Basat avait dressé son pavillon orné d'or et y était assis, quand il vit une dame approcher. Elle entra, salua Basat et pleura, disant,

Fils d'Uruz, mon seigneur Basat,

Renommé parmi l'Oghouz Intérieur et l'Oghouz Extérieur.

Avec tes flèches ailées qui ne restent pas dans ta main,

Avec ton arc puissant fait de corne de bouc,

Aide-moi !

Dit Basat : « Que désires-tu ? »

La pauvre femme répondit : « Sur la face de ce monde perfide a surgi un homme qui n'a laissé aucun repos aux Oghouz en leur domaine. Ceux qui manient les pures épées d'acier noir n'ont pas coupé un seul de ses cheveux qui pût être coupé ; ceux qui brandissent les lances de bambou n'ont pu les faire pénétrer ; ceux qui tirent les flèches de charme n'ont rien obtenu. Il porta un coup à Kazan, prince des héros ; le frère de Kazan, Kara Göne, et Bügdüz Emen aux moustaches sanglantes, devinrent impuissants entre ses mains. Ton père à la barbe blanche Uruz, il le fit vomir du sang ; le fiel de ton frère Kiyan Seljuk éclata sur le champ de bataille et il rendit l'âme. Parmi les autres nobles du peuple oghouz nombreux, certains il les vainquit et certains il les tua. Sept fois il chassa les Oghouz de leur place. Puis il accepta de faire un accord ; il exigea deux hommes et cinq cents moutons par jour. Ils lui donnèrent Yünlü Koja et Yapaghilu Koja pour le servir. Quiconque avait quatre fils en donnait un, quiconque avait trois fils en donnait un, quiconque avait deux fils en donnait un. J'avais deux fils chers et j'en ai donné un, et un est resté. Maintenant le tour est revenu à moi de nouveau et ils le demandent aussi. Aide-moi, mon seigneur ! »

Les yeux sombres de Basat se remplirent de larmes. Il déclama pour son frère ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama.

Tes tentes, dressées en un lieu à part,

Ce sans-pitié peut-il les avoir renversées, frère ?

Tes chevaux rapides de leurs stalles

Ce sans-pitié peut-il les avoir volés, frère ?

Tes robustes jeunes chameaux de leur file

Ce sans-pitié peut-il les avoir pris, frère ?

Les moutons que tu abattrais à ton festin

Ce sans-pitié peut-il les avoir abattus, frère ?

Ta chère épouse que je te vis fièrement amener chez toi

Ce sans-pitié peut-il t'en avoir séparé, frère ?

Tu as fait pleurer mon père à la barbe blanche son fils ;

Peut-il en être ainsi, ô mon frère ?

Tu as fait pleurer ma mère à la peau blanche ;

Peut-il en être ainsi, ô mon frère ?

Frère, pinacle de ma montagne noire au loin !

Frère, flot de mon beau fleuve tourbillonnant !

Frère, force de mon dos puissant !

Frère, lumière de mes yeux sombres !

J'ai perdu mon frère.

Ainsi disant, il pleura et se lamenta grandement. Puis il donna à cette dame un prisonnier et dit :
« Va, rachète ton fils. »

La dame prit le prisonnier et vint le donner à la place de son fils. De plus elle apporta à Uruz la bonne nouvelle que son fils était rentré. Uruz se réjouit, et vint avec les nobles du peuple oghouz nombreux à la rencontre de Basat. Basat baisa la main de son père et ils crièrent et pleurèrent ensemble. Il vint à la maison de sa mère. Sa mère vint à sa rencontre et serra son fils chéri contre son cœur. Basat baisa la main de sa mère, ils s'étreignirent et pleurèrent ensemble.

Les nobles oghouz s'assemblèrent et il y eut à manger et à boire.

Basat dit : « Princes, j'affronterai Gœil-de-Bœuf pour l'amour de mon frère ; qu'en dites-vous ? »

Alors Kazan Bey déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama.

Gœil-de-Bœuf a surgi, un dragon noir !

Je l'ai pourchassé autour de la face du ciel mais n'ai pu l'attraper, Basat.

Gœil-de-Bœuf a surgi, un tigre noir !

Je l'ai pourchassé autour des montagnes obscures mais n'ai pu l'attraper, Basat.

Gœil-de-Bœuf a surgi, un lion en furie !

Je l'ai pourchassé autour des forêts denses mais n'ai pu l'attraper, Basat.

Bien que tu sois un homme, bien que tu sois un prince,

Tu ne seras pas comme moi, Kazan.

Ne fais pas pleurer ton père à la barbe blanche !

Ne fais pas pleurer ta mère aux cheveux blancs !

« J'irai certainement, » dit Basat, et Kazan répondit : « Tu sais ce qui est le mieux. »

Puis Uruz pleura et dit : « Fils, ne laisse pas mon foyer désolé. Je t'en prie, ne pars pas. »

Basat répondit : « Non, mon père honoré à la barbe blanche, j'irai, » et il ne voulut pas écouter. Il prit de son carquois une poignée de flèches et les fixa à sa ceinture, il ceignit son épée, il saisit son arc, il roula les pans de sa tunique, il baisa les mains de ses parents, il fit la paix avec tous, il dit « Adieu ! »

Il vint à la crête de Salakhana, où se trouvait Gœil-de-Bœuf. Il vit Gœil-de-Bœuf couché, le dos tourné vers le soleil. Il prit une flèche de sa ceinture et la tira dans le dos de Gœil-de-Bœuf. La flèche ne pénétra pas, elle se brisa. Il en tira une autre, qui se brisa aussi.

Gœil-de-Bœuf dit aux cuisiniers : « Les mouches ici sont un peu agaçantes. »

Basat tira une autre flèche, et celle-ci se brisa aussi. Un fragment tomba devant Gœil-de-Bœuf, qui se leva d'un bond et regarda autour de lui. Quand il vit Basat, il tapa dans ses mains et éclata d'un rire tonitruant. Il dit aux cuisiniers : « Un autre agnelet de printemps venu des Oghouz ! »

Il saisit Basat et le tint, il le fit pendre par la gorge, il l'emmena dans son antre, il le poussa dans la jambe de sa botte et dit : « Cuisiniers ! Cet après-midi vous mettrez celui-ci à la broche pour moi et je le mangerai. » Puis il se rendormit de nouveau.

Or Basat avait un poignard, et il coupa la botte et se glissa hors d'elle.

« Dites-moi, hommes, dit-il, comment peut-on tuer cette créature ? »

« Nous ne savons pas, répondirent-ils, mais il n'y a de chair nulle part sauf dans son œil. »

Basat s'avança tout près de la tête de Gœil-de-Bœuf, souleva sa paupière et vit que son œil était en effet de chair.

« Allons, hommes, dit-il, mettez la broche dans le feu et faites-la chauffer au rouge. » Ils le firent. Puis Basat la prit dans sa main, invoqua des bénédictions sur Muhammad au beau nom, et enfonça la broche dans l'œil de Gœil-de-Bœuf, qui fut détruit. Il cria et beugla si fort que les montagnes et les rochers en résonnèrent.

Basat bondit au milieu des brebis, en bas dans la caverne. Gœil-de-Bœuf savait que Basat était dans la caverne. Il se planta à l'entrée, mit un pied de chaque côté et dit :

« Ho boucs, chefs du troupeau, venez un par un et passez. »

Ils le firent, et il tapota la tête de chacun.

« Mes chers agneaux d'un an, et toi ma bonne fortune, mon bélier à la marque blanche, viens et passe. »

Un bélier se leva et s'étira. Aussitôt Basat bondit sur lui, lui trancha la gorge et l'écorcha. Il laissa la tête et la queue attachées à la peau, et se glissa à l'intérieur. Basat vint devant Gœil-de-Bœuf.

Or Gœil-de-Bœuf devina que Basat était à l'intérieur de la peau, et dit : « Bélier à la marque blanche, tu savais par quelle partie je pourrais être détruit. Je vais te fracasser contre le mur de la caverne pour que ta queue graisse la caverne. »

Basat donna la tête du bélier dans la main de Gœil-de-Bœuf, et Gœil-de-Bœuf la saisit fermement par le museau. Il la souleva et tint le museau avec la peau pendante. Basat se glissa entre les jambes de Gœil-de-Bœuf et s'échappa. Gœil-de-Bœuf souleva le museau, le fracassa contre le sol et dit :

« Garçon, t'es-tu échappé ? »

Basat répondit : « Mon Dieu m'a sauvé. »

Dit Gœil-de-Bœuf : « Garçon, prends cet anneau qui est à mon doigt et mets-le au tien, et flèche ni épée n'auront d'effet sur toi. »

Basat prit l'anneau et le mit à son doigt.

« Garçon, dit Gœil-de-Bœuf, as-tu pris l'anneau et l'as-tu mis ? »

« Je l'ai fait, » dit Basat.

Gœil-de-Bœuf se rua sur Basat, frappant et tranchant avec un poignard. Il bondit hors d'atteinte et se tint en terrain découvert. Il vit que l'anneau se trouvait maintenant sous le pied de Gœil-de-Bœuf.

« T'es-tu échappé ? » demanda Gœil-de-Bœuf.

Basat répondit : « Mon Dieu m'a sauvé. »

Dit Gœil-de-Bœuf : « Garçon, vois-tu cette voûte ? »

« Je la vois, » répondit-il.

Gœil-de-Bœuf dit : « J'ai un trésor ; va le sceller pour que les cuisiniers ne le prennent pas. »

Basat entra dans la voûte et vit des tas d'or et d'argent. En les regardant, il s'oublia lui-même. Gœil-de-Bœuf ferma la porte de la voûte et dit : « Es-tu à l'intérieur ? »

« Je le suis, » répondit Basat.

Gœil-de-Bœuf dit : « Je vais la secouer pour que toi et la voûte soyez brisés en pièces. »

Il vint sur la langue de Basat les paroles « Il n'y a de dieu que Dieu ; Muhammad est le Messager de Dieu. » Sur-le-champ la voûte se fendit et des portes s'ouvrirent en sept endroits, par l'une desquelles il sortit. Gœil-de-Bœuf mit sa main contre la voûte et poussa si fort que la voûte s'effondra en morceaux.

Dit Gœil-de-Bœuf : « Garçon, t'es-tu échappé ? »

Basat répondit : « Mon Dieu m'a sauvé. »

Dit Gœil-de-Bœuf : « Il semble que tu ne puisses être tué. Vois-tu cette caverne ? »

« Je la vois, » dit Basat.

« Il y a deux épées dedans, dit Gœil-de-Bœuf, l'une avec fourreau et l'autre sans. Celle sans fourreau me tranchera la tête. Va la chercher et tranche-moi la tête. »

Basat s'avança jusqu'à l'ouverture de la caverne. Il vit une épée sans fourreau, se mouvant sans cesse de haut en bas. « Je ne l'attraperai pas, se dit-il, sans quelque difficulté. » Il tira sa propre épée et la tendit, et l'épée mouvante la fendit en deux. Il alla chercher un arbre et le tint contre l'épée, qui le fendit en deux également. Puis il prit son arc en main, et d'une flèche il frappa la chaîne à laquelle l'épée était suspendue. L'épée tomba et s'enfonça dans le sol. Il la mit dans son propre fourreau et la tint fermement par la garde.

Il sortit et dit : « Hé, Gœil-de-Bœuf ! Comment vas-tu ? »

Gœil-de-Bœuf répondit : « Hé, garçon ! N'es-tu pas encore mort ? »

« Mon Dieu m'a sauvé, » répondit Basat.

« Il semble que tu ne puisses être tué, » dit Gœil-de-Bœuf.

Alors, criant fort, il déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama.

Mon œil, mon œil, mon œil unique !

Avec toi, mon œil unique,

Jadis j'ai mis en déroute les Oghouz.

Homme, tu m'as dérobé mon œil couleur de châtaigne ;

Que le Tout-Puissant te dérobe ta douce vie !

Telle est la douleur que je souffre en mon œil,

Que Dieu Tout-Puissant ne donne à nul homme douleur en l'œil.

Puis de nouveau il parla :

« Quel est le lieu où tu demeures, homme, et d'où migres-tu en été ? Si tu perds ton chemin dans la nuit noire, quel est ton mot de passe ? Qui est ton Khan qui porte le grand étendard ? Qui est ton héros qui mène au jour de bataille ? Quel est le nom de ton père à la barbe blanche ? Pour un vaillant guerrier, celer son nom à un autre est chose honteuse ; quel est ton nom, homme ? Dis-le-moi. »

Basat déclama à Gœil-de-Bœuf ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama.

Mon lieu où je demeure, d'où je migre en été, est le pays du sud.

Si je perds mon chemin dans la nuit noire, mon mot de passe est Dieu.

Notre Khan qui porte le grand étendard est Bayindir Khan.

Notre héros qui mène au jour de bataille est Salur Kazan.

Si tu demandes le nom de mon père, c'est Arbre Puissant.

Si tu demandes le nom de ma mère, c'est Lionne Furieuse.

Si tu demandes mon nom, c'est Basat fils d'Uruz.

« Alors nous sommes frères ! » dit Gœil-de-Bœuf.

— cette proclamation de fraternité, fondée sur le fait que Basat fut lui aussi nourri par une bête sauvage, révèle la parenté symbolique profonde entre les deux personnages : tous deux sont des êtres liminaux, élevés hors de l'humanité ordinaire, l'un par une lionne, l'autre engendré par une pèri ; le monstre reconnaît dans le héros un frère de nature avant d'être vaincu par lui —

« Épargne-moi ! »

Basat répondit :

*Sale scélérat, tu as fait pleurer mon père à la barbe blanche,
Tu as fait pleurer ma vieille mère aux cheveux blancs,
Tu as tué mon frère Kiyan,
Tu as fait veuve ma belle-sœur à la peau blanche,
Tu as fait orphelins ses bébés aux yeux couleur de châtaigne ;
Te laisserai-je en vie ?
Tant que je n'aurai pas manié ma pure épée d'acier noir,
Tant que je n'aurai pas tranché ta tête au bonnet pointu,
Tant que je n'aurai pas répandu ton sang rouge sur le sol,
Tant que je n'aurai pas vengé mon frère Kiyan,
Je ne te laisserai pas en vie.*

Alors Gœil-de-Bœuf déclama une fois encore :

*J'avais l'intention de me lever de ma place,
De rompre mon pacte avec les nobles du peuple oghouz nombreux,
De tuer leurs nouveau-nés,
D'avoir une fois de plus mon content de chair humaine.
J'avais l'intention, quand les nobles du peuple oghouz nombreux se masseraient contre moi,
De fuir et de m'abriter à la crête de Salakhana,
De lancer des rochers d'une puissante catapulte,
De descendre, de laisser les rochers tomber sur ma tête, et de mourir.*

Homme, tu m'as dérobé mon œil couleur de châtaigne ;

Que le Tout-Puissant te dérobe ta douce vie !

Une fois encore Gœil-de-Bœuf déclama :

J'ai fait pleurer beaucoup les vieillards à la barbe blanche ;

La malédiction de leurs barbes blanches a dû te frapper, ô mon œil !

J'ai fait pleurer beaucoup les vieilles femmes aux cheveux blancs ;

Leurs larmes ont dû te frapper, ô mon œil !

Nombreux les jeunes gens à la moustache sombre que j'ai mangés ;

Leur virilité a dû te frapper, ô mon œil !

Nombreuses les jeunes filles que j'ai mangées, leurs petites mains teintes au henné ;

Leurs petites malédictions ont dû te frapper, ô mon œil !

Telle est la douleur que je souffre en mon œil,

Que Dieu Tout-Puissant ne donne à nul homme douleur en l'œil.

Mon œil, mon œil, ô mon œil, mon œil unique !

Basat, furieux, se leva et le força à s'agenouiller comme un chameau, et avec la propre épée de Gœil-de-Bœuf il lui trancha la tête. Il y fit un trou, y attacha sa corde d'arc et la traîna, la traîna jusqu'à ce qu'il atteigne la porte de la caverne. Il envoya Yünlü Koja et Yapaghilu Koja porter la bonne nouvelle aux Oghouz. Ils montèrent des chevaux gris-blancs et galopèrent au loin.

La nouvelle parvint aux terres du peuple oghouz nombreux. Uruz Koja à la bouche de cheval galopa jusqu'à sa tente et donna à la mère de Basat une heureuse nouvelle.

« Bonne nouvelle ! dit-il, ton fils a tué Gœil-de-Bœuf ! »

Les nobles du peuple oghouz nombreux arrivèrent, ils vinrent à la crête de Salakhana et sortirent la tête de Gœil-de-Bœuf pour que tous la voient. Dede Korkut vint et joua une musique joyeuse. Il raconta les aventures des vaillants combattants pour la Foi, et il invoqua des bénédictions sur Basat :

Quand tu atteindras la montagne noire, puisse-t-Il te faire un chemin,

Puisse-t-Il t'accorder le passage à travers l'eau rouge sang.

Et il dit :

Virilement tu as vengé le sang de ton frère,

Tu as sauvé les nobles du peuple oghouz nombreux d'un lourd fardeau ;

Que Dieu Tout-Puissant t'accorde honneur et gloire, Basat !

Quand l'heure de la mort viendra, qu'elle ne te sépare pas de la pure Foi, et qu'il pardonne tes péchés pour l'amour de Muhammad l'Élu au beau nom, ô mon Khan !

EMREN FILS DE BEGIL



Le Khan Bayindir fils de Kam Ghan s'était levé de sa place. Il avait dressé son pavillon blanc sur la terre noire. Son parasol bigarré s'était dressé vers le ciel. En mille endroits ses tapis de soie avaient été étendus. Les nobles de l'Oghouz Intérieur et de l'Oghouz Extérieur s'étaient rassemblés.

Le tribut arriva de Géorgie des Neuf Provinces ; ils apportèrent un cheval, une épée et une masse d'armes. Bayindir Khan en fut grandement mécontent. Dede Korkut vint et joua une musique joyeuse.

« Mon Khan, demanda-t-il, pourquoi es-tu mécontent ? »

« Comment ne le serais-je pas ? répondit-il. Chaque année arrivaient de l'or et de l'argent ; nous les donnions aux guerriers et aux nobles et ils étaient satisfaits. Maintenant qui pourrions-nous satisfaire avec ceci ? »

Dede Korkut dit : « Mon Khan, donnons ces trois choses à un seul guerrier et qu'il soit le gardien des terres oghouzes. »

— *cette fonction de gardien des marches (uc beyi) reflète l'organisation militaire réelle des confédérations turciques, où des seigneurs de frontière recevaient l'autorité sur des territoires exposés en échange de leur rôle défensif* —

« À qui les donnerons-nous ? » dit le Khan Bayindir, regardant à droite et à gauche. Nul n'était volontaire. Il y avait un guerrier appelé Begil ; il le regarda et demanda : « Qu'en dis-tu ? »

Begil consentit. Il se leva et baisa le sol. Dede Korkut ceignit autour de sa taille l'épée de la grâce divine, plaça la masse sur son épaule, l'arc sur son bras. Begil appela son cheval rapide comme le faucon et sauta sur son dos. Il prit sa famille et son peuple, il plia ses tentes et migra hors des terres oghouzes. Il atteignit Barda, puis Gandja, où il prit quelques pâturages. Il poursuivit jusqu'à l'embouchure de la Géorgie des Neuf Provinces, et là il s'établit et demeura comme gardien. Quand des étrangers et des infidèles venaient, il envoyait leurs têtes aux Oghouz en présent. Une fois l'an il se rendait à la cour de Bayindir Khan.

Un jour de nouveau des hommes vinrent de la part de Bayindir Khan, le priant de venir promptement. Begil arriva, offrit son présent, et baisa la main de Bayindir Khan. Le Khan lui fit bon accueil, lui donnant de beaux chevaux, de beaux habits, et force argent. Pendant trois jours entiers il le reçut.

« Princes, dit le Khan, recevons Begil trois jours de plus avec la viande de la chasse. »

Ils proclamèrent la chasse.

Une fois les préparatifs faits, un homme se vanta de son cheval, un autre de son épée, un autre de son habileté d'archer. Salur Kazan ne se vanta ni de son cheval ni de lui-même, mais conta l'habileté de Begil. Si trois cent soixante-six guerriers partaient à la chasse et attaquaient le cerf robuste, Begil ne tirait pas son arc ni ne décochait de flèche ; il ôtait aussitôt son arc de son

coude et le lançait au cou du cerf, le traînait et l'arrêtait net dans sa course. S'il était maigre il lui perçait l'oreille pour le rendre reconnaissable dans la chasse, tandis que s'il était gras il le tuait. Quand les nobles capturaient un gibier, si son oreille était percée ils l'envoyaient à Begil pour lui faire plaisir.

« Cette habileté, demanda le prince Kazan, est-elle celle du cheval ou de l'homme ? »

« De l'homme, seigneur », dirent-ils.

« Non ! dit le Khan, si le cheval ne jouait pas son rôle l'homme ne pourrait se vanter ; l'habileté appartient au cheval. »

Ces paroles ne plurent pas à Begil ; il dit : « Devant tous les guerriers vous m'avez jeté de ma selle dans la boue. » Il jeta les présents de Bayindir Khan devant lui, il fut furieux contre le Khan, et quitta la cour. On amena son cheval, il prit ses guerriers aux yeux couleur de châtaigne et rentra chez lui. Ses petits fils vinrent à sa rencontre, mais il ne les caressa pas, ni ne parla à sa dame à la peau blanche.

La dame déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'elle déclama.

Seigneur de mon trône doré, mon guerrier princier,

Toi que je vois quand j'ouvre les yeux,

Que j'aime de tout mon cœur !

Tu t'es levé de ta place,

Tu as pris tes guerriers aux yeux couleur de châtaigne,

Tu as gravi de nuit la montagne bigarrée qui se dresse de travers,

Tu as traversé de nuit le charmant fleuve tourbillonnant,

Tu es venu de nuit à la cour de l'honoré Bayindir Khan,

Tu as mangé et bu avec les princes aux yeux couleur de châtaigne.

Quelqu'un était-il en désaccord avec son peuple ?

Ta pauvre tête fut-elle mêlée à une querelle ?

Et, mon seigneur, tu n'es pas sur ton beau cheval ; où est-il ?

Tu ne portes pas non plus ton casque doré ni la robe qui l'accompagne,

Tu ne caresses pas tes princes aux yeux couleur de châtaigne,

Tu ne parles pas à ta beauté à la peau blanche ;

Qu'as-tu donc ?

Begil déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama.

Je me suis levé de ma place,

J'ai sauté sur mon cheval de Kazilik à crinière noire,

J'ai gravi de nuit la montagne bigarrée qui se dresse de travers,

J'ai traversé à gué de nuit le charmant fleuve tourbillonnant,

Je suis monté à la cour de l'honoré Bayindir Khan,

J'ai mangé et bu avec les princes aux yeux couleur de châtaigne,

J'ai vu chacun en paix avec son peuple,

J'ai vu que la faveur de notre Khan m'avait quitté.

Déplaçons-nous avec tout notre foyer vers la Géorgie des Neuf Provinces ;

Je me suis révolté contre les Oghouz, retiens bien ceci.

Sa femme répondit : « Mon guerrier, mon guerrier princier ! Les empereurs sont l'ombre de Dieu.

— *cette formule, d'origine persane et largement diffusée dans les cours islamiques, désigne le souverain comme dépositaire d'une autorité d'essence divine, rendant toute rébellion contre lui non seulement politiquement périlleuse mais moralement condamnable* —

Nul qui se révolte contre son empereur ne prospère. S'il y a quelque ternissure sur une âme pure, le vin l'effacera. Depuis que tu es parti, il n'y a plus eu de chasse sur ta montagne bigarrée qui se dresse de travers. Monte ton cheval et va chasser, pour apaiser ton âme. »

Begil vit que la sagesse et les paroles de la dame étaient justes. Il appela son cheval de Kazilik, sauta sur son dos, et partit chasser.

Comme il errait en quête de gibier, un élan mâle tacheté apparut sur son chemin. Begil lança son cheval vers lui, arriva derrière lui et jeta sa corde d'arc à son cou. L'élan vola dans les airs et se jeta d'un lieu élevé. Begil ne put contrôler les rênes de son cheval et vola aussi. Sa cuisse droite heurta un rocher et se brisa.

Begil se releva et pleura, disant : « Je n'ai pas de fils adulte, pas de frère adulte. »

Puis il prit des fûts de flèches de son carquois, tira sur la sangle de selle du cheval et la tordit. Il banda fermement sa jambe sous son caftan et, de toute sa force, monta et tomba en avant sur l'encolure de son cheval. Il fut séparé des chasseurs. Son turban glissa jusqu'à sa gorge, et ainsi il arriva aux abords de son campement.

Son jeune fils Emren vint à la rencontre de son brave père. Il le vit le visage pâle, le turban tombé jusqu'à la gorge. Le garçon, cherchant des nouvelles de ses compagnons, déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama.

Tu t'es levé de ta place et es sorti,

Tu as sauté sur ton cheval de Kazilik à crinière noire,

Tu as cherché du gibier jusqu'aux lisières des montagnes bigarrées qui se dressent de travers.

As-tu rencontré l'infidèle vêtu de noir ?

As-tu laissé détruire tes jeunes gens aux yeux couleur de châtaigne ?

Quelques mots de ta bouche et ta langue pour moi

Et que ma tête sombre soit un sacrifice, mon seigneur, pour toi ?

Begil déclama en réponse à son fils ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama.

Mon fils, mon fils, ô mon fils !

Je me suis levé de ma place et suis sorti,

Je suis parti chasser jusqu'aux contreforts des montagnes noires,

Je n'ai pas rencontré l'infidèle vêtu de noir,

Je n'ai pas laissé détruire mes jeunes gens aux yeux couleur de châtaigne,

Mes compagnons sont saufs et sains, fils ; ne t'inquiète pas.

Depuis trois jours je suis seul.

Descends-moi de mon cheval, fils, et couche-moi sur mon lit.

Le petit du lion est aussi un lion. Il saisit son père, le descendit du cheval et le porta à son lit. Il enveloppa ses robes sur lui et ferma sa porte.

Les jeunes gens, pour leur part, ayant vu que la chasse était gâchée, chacun regagna sa propre tente. Pendant cinq jours Begil ne se rendit pas à l'assemblée. Il ne dit à personne que sa jambe était brisée. Une nuit dans son lit il gémit et soupira profondément.

Sa femme dit : « Mon seigneur guerrier, tu n'as jamais été de ceux qui reculent, même si une foule d'ennemis venait, ni de ceux qui gémissent si une flèche te frappait à la jambe. Un homme peut-il possiblement ne pas dire son secret à sa femme qui repose en son sein ? Qu'y a-t-il ? »

Begil répondit : « Ma belle, je suis tombé de mon cheval et me suis brisé la jambe. »

Sa femme frappa des mains et le dit à la servante. La servante sortit et le dit au gardien de la porte. Ce qui sortit d'entre trente-deux dents fut répandu à tout le campement : « Begil est tombé de son cheval et s'est brisé la jambe ! »

Or l'infidèle avait un espion, qui entendit cette nouvelle et alla la dire au roi infidèle. Le roi dit : « Levez-vous de vos places et debout, saisissez le prince Begil où il gît, liez ses mains blanches et ses bras, et coupez donc aussi sa belle tête pendant que vous y êtes. Répandez son sang rouge sur la face de la terre, pilliez sa demeure, emmenez captives ses filles et belles-filles. »

Or Begil aussi avait un espion, qui était présent là. Il envoya dire à Begil : « Prépare-toi, l'ennemi est sur le point de t'attaquer. »

Begil leva les yeux et dit : « Le ciel est loin, et la terre est dure. » Il fit venir son jeune fils et déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama.

Mon fils, mon fils, ô mon fils !

Lumière de mes yeux sombres, mon fils !

Force de mes reins puissants, mon fils !

Vois ce qui est advenu maintenant,

Ce qui s'est abattu sur ma tête.

Je me suis levé, mon fils, de ma place,

J'ai sauté sur l'étalon roux — que son cou se brise !

Comme j'errais, chassant et volant,

Il est devenu stupide et a trébuché et m'a jeté ;

Ma cuisse droite est brisée.

Qu'est-il advenu de ma tête sombre !

La nouvelle a gravi les montagnes obscures,

La nouvelle a traversé les fleuves rouge sang,

La nouvelle a atteint le col de la Porte de Fer.

Le roi Shökli au cheval tacheté est de mauvaise humeur ;

La fumée de sa mauvaise humeur est tombée sur les montagnes noires.

"Saisissez le prince Begil où il gît !" dit-il.

"Liez ses mains blanches et ses bras !" dit-il.

"Pillez son campement éclaboussé de sang !" dit-il.

"Emmenez captives ses filles et belles-filles à la peau blanche !" dit-il.

Lève-toi, mon fils, et viens !

Saute sur ton cheval de Kazilik à crinière noire,

Gravis de nuit la montagne bigarrée qui se dresse de travers,

Arrive de nuit à la cour de l'honoré Bayindir Khan,

Donne le salut de ta bouche et ta langue à Bayindir,

Baise la main de Kazan, le Prince des Princes,

Dis : "Mon père à la barbe blanche est malade."

Dis qu'il a dit : "À tout prix le prince Kazan doit venir à mon aide.

Sinon, la terre sera ravagée et ruinée,

Mes filles et belles-filles captives, sois-en sûr."

Alors le garçon déclama à son père ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama.

Père, que me dis-tu, que me racontes-tu ?

Pourquoi me blesses-tu au plus profond du cœur ?

Certes je me lèverai de ma place,

Mais je ne monterai pas ton cheval de Kazilik à crinière noire,

Je ne chasserai pas sur la montagne bigarrée qui se dresse de travers,

Je n'irai pas à la cour de l'honoré Bayindir Khan.

Qui est Kazan ? Je ne baiserais pas sa main.

Donne-moi l'étalon roux que tu montes,

Je le ferai galoper jusqu'à ce qu'il sue le sang pour toi.

Donne-moi ta cotte de mailles au corps puissant,

Je te ferai coudre manches et col.

Donne-moi ta pure épée d'acier noir,

Je couperai quelques têtes pour toi.

Donne-moi ta lance à hampe de bambou,

Je transpercerai des hommes à la poitrine pour toi.

Donne-moi ta flèche sifflante aux plumes blanches,

Je la tirerai à travers un homme et dans un autre pour toi.

Donne-moi tes trois cents guerriers aux yeux couleur de châtaigne pour m'accompagner,

Je combattrai pour la cause de la religion de Muhammad pour toi.

Begil dit : « Puissé-je mourir pour ta bouche, mon fils, seulement ne me rappelle pas mes jours passés. Tenez ! Apportez mon armure pour que mon fils la porte, apportez mon étalon roux pour que mon fils le monte. Avant que le peuple ne s'alarme, que mon fils parte et prenne le champ. »

Ils habillèrent le garçon pour la bataille. Il vint embrasser son père et sa mère, et baisa leurs mains. Il prit les trois cents guerriers avec lui et vint à la plaine ouverte.

Chaque fois que l'étalon roux sentait l'ennemi il grattait le sol, et la poussière montait jusqu'au ciel. Les infidèles dirent : « Ce cheval est celui de Begil ; filons ! »

Leur roi répondit : « Regardez attentivement. Si celui qui approche de nous est Begil, je fuirai avant vous. »

L'éclaireur regarda de près et vit que bien que le cheval fût celui de Begil, celui qui le montait n'était pas Begil mais un garçon, maigre comme un oiseau. Il porta la nouvelle au roi, disant : « Le cheval, l'armure et le casque sont ceux de Begil mais ce n'est pas Begil dedans. »

Le roi dit : « Choisissez cent hommes, faites du bruit et effrayez le garçon ; le garçon aura le cœur poule et quittera le champ pour fuir. » Cent hommes furent choisis, qui avancèrent vers le garçon, et l'infidèle déclama au garçon ; voyons, mon Khan, ce qu'ils déclamèrent.

Garçon, garçon, garçon !

Garçon bâtard !

Le cheval roux que tu montes est un sac d'os, garçon.

Ta pure épée d'acier noir est ébréchée, garçon.

La lance en ta main est brisée, garçon.

Ton arc à la poignée blanche se défait, garçon.

Les quatre-vingt-dix flèches en ton carquois sont un peu maigres, garçon.

Tes compagnons sont tout nus, garçon.

Tes yeux sombres sont loin d'être brillants, garçon.

Le roi Shökli est bien fâché contre toi.

"Saisissez ce garçon !" nous a-t-il dit,

"Lie ses mains blanches et ses bras,

Coupez donc sa belle tête pendant que vous y êtes,

Répandez son sang rouge sur le sol."

As-tu un père à la barbe blanche ? Ne le fais pas pleurer !

As-tu une mère aux cheveux blancs ? Ne la fais pas pleurer !

Un guerrier seul ne peut être un héros,

Une tige d'armoise ne peut être forte.

Maquereau maudit, fils de maquereau,

Retourne, fais demi-tour d'ici.

Sur quoi le garçon déclama ; voyons ce qu'il déclama.

Ne dis pas de sottises, bon chien d'infidèle !

Qu'est-ce qui ne te plaît pas dans le cheval que je monte ?

Il t'a vu et a caracolé.

L'armure que je porte est lourde sur mes épaules,

Ma pure épée d'acier noir tranche son fourreau.

Qu'est-ce qui ne te plaît pas dans ma lance à hampe de bambou ?

Elle transpercera ta poitrine et brillera vers le ciel.

Mon arc puissant à la poignée blanche gronde profondément,

Les flèches percent mon carquois doublé de zibeline,

Mes guerriers à mes côtés ont faim de bataille.

Honte est-ce d'essayer d'effrayer un héros !

Venez ici, infidèles, et combattons !

L'infidèle dit : « L'Oghouz insolent est comme le Turcoman fou. Regardez-le donc ! »

Le roi dit : « Allez demander ce que le garçon a à voir avec Begil. » Ils vinrent et déclamèrent au garçon ; voyons ce qu'ils déclamèrent.

Nous savons que l'étalon roux que tu montes est celui de Begil ; où est Begil ?

Ta pure épée d'acier noir est celle de Begil ; où est Begil ?

La cotte de mailles sur tes épaules est celle de Begil ; où est Begil ?

Les guerriers à tes côtés sont ceux de Begil ; où est Begil ?

Si Begil avait été là

Nous aurions combattu jusqu'à la nuit tombée,

Nous aurions bandé les puissants arcs à poignée blanche,

Nous aurions tiré les flèches sifflantes aux plumes blanches.

Que es-tu à Begil ? Dis-le-nous, garçon !

Alors le fils de Begil déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama.

« Ne me connaissez-vous pas, infidèle ? Salur Kazan, Commandant des Commandants de l'honoré Bayindir Khan, Kara Göne le frère de Salur Kazan, Dölek Evren qui ne connaît pas la retraite, Alp Rüstem fils de Düzen, et Beyrek au cheval gris buvaient dans la maison du prince Begil quand votre espion arriva. Begil m'a monté sur son étalon roux, m'a donné sa pure épée d'acier noir pour la force, sa lance à hampe de bambou pour la faveur divine, les trois cents guerriers de son escorte pour m'accompagner. Je suis le fils de Begil. Venez ici, infidèle, combattons ! »

Le roi infidèle dit : « Sois patient, fils de maquereau, je viens à toi. »

Il prit en main sa masse à six ailes et chevaucha vers le garçon. Le garçon tint son bouclier pour parer la masse. L'infidèle porta un coup puissant sur le garçon, qui brisa son bouclier et fendit son casque et rasa ses sourcils, mais ne vainquit pas le garçon. Ils combattirent avec des masses, ils se battirent avec de pures épées d'acier noir, ils échangèrent des coups d'épée par tout le champ. Leurs épaules furent tranchées, leurs épées brisées, mais ni l'un ni l'autre ne put faire tomber l'autre. Ils guerroyèrent avec des lances à hampe de bambou, ils s'encornèrent l'un l'autre sur le champ comme des taureaux. Leurs cuirasses furent percées, leurs lances brisées, mais ni l'un ni l'autre ne put faire tomber l'autre.

Ils mirent pied à terre et se saisirent l'un l'autre, ils luttèrent. L'infidèle était le plus fort et le garçon devint impuissant. Invoquant Dieu Très-Haut il déclama ; voyons ce qu'il déclama.

Dieu Très-Haut, Tu es plus haut que le haut ;

Dieu magnifique, nul ne sait ce à quoi Tu ressembles.

Tu as placé la couronne sur la tête d'Adam,

Tu as condamné Satan à l'enfer,

Tu l'as exilé de la Cour pour un seul péché.

Tu as laissé Abraham être saisi,

Tu l'as, mon Khan, laissé ligoter dans des liens de cuir,

Ramassé et jeté dans le feu ;

Tu as fait du feu un jardin.

Je me réfugie en Ton Unité,

Cher Dieu, mon Maître, aide-moi.

L'infidèle dit : « Garçon, quand tu es vaincu, invoques-tu ton Dieu ? Si tu as un Dieu, j'ai soixante-douze temples pleins d'idoles. »

— *cette réplique de l'infidèle oppose l'unicité divine (tawhîd) de l'islam au polythéisme, opposition récurrente dans les récits épiques de guerre sainte (ghazâ) où la victoire du héros musulman confirme narrativement la supériorité de sa foi* —

Le garçon répondit : « Toi, hérétique maudit ! Si tu invoques tes idoles, moi je me réfugie auprès de mon Dieu qui a créé les mondes à partir du néant. »

Dieu Très-Haut donna ordre à Gabriel, disant : « Va, Gabriel, je donne à cet esclave qui est mien la force de quarante hommes. » Le garçon souleva l'infidèle et le jeta au sol. Il fit jaillir le sang de son nez comme une fontaine. Le garçon fondit comme un faucon et saisit la gorge de l'infidèle.

L'infidèle dit : « Pitié, guerrier ! Comment appelle-t-on ta religion ? Je l'accepte. » Il leva le doigt et prononça la Profession de Foi et devint musulman. Le reste des infidèles, quand ils comprirent ce qui se passait, quittèrent le champ et s'enfuirent. Les pillards saccagèrent le territoire des infidèles et prirent captives leurs filles et belles-filles.

Le garçon envoya des porteurs de bonnes nouvelles à son père, pour dire qu'il avait vaincu son ennemi. Son père à la barbe blanche vint à sa rencontre et embrassa le garçon. Puis ils rentrèrent chez eux. Il donna au garçon des pâturages sur la montagne noire qui s'étendait devant. Il lui donna des écuries pleines de chevaux rapides. Pour son fils à la peau blanche il donna un festin de moutons blancs. Pour son fils aux yeux couleur de châtaigne il trouva une épouse au voile rouge. Il mit de côté un cinquième du butin pour l'honoré Bayindir Khan. Il prit son fils et se rendit à la cour de Bayindir Khan. Ils se baisèrent les mains. L'empereur lui indiqua une place à la droite d'Uruz fils de Kazan. Il le vêtit de robes et de lin fin et d'étoffes brodées d'or.

Dede Korkut vint et joua une musique joyeuse, il enchaîna ce récit des Oghouz et dit : « Que ce soit l'histoire d'Emren fils de Begil. » Il raconta les aventures des vaillants combattants pour la Foi.

Je prierai pour toi, mon Khan : puisse ta montagne noire aux racines fermes ne jamais être renversée, puisse ton grand arbre ombreux ne jamais être coupé, puisse ton espoir donné par Dieu ne jamais être déçu, puisse-t-il pardonner tes péchés pour l'amour de Muhammad au beau nom, ô mon Khan !

SEGREK FILS D'USHUN KOJA



Aux jours des Oghouz vivait un homme appelé Ushun Koja. Dans sa vie il eut deux fils. Le nom de l'aîné était Egrek. C'était un guerrier brave, téméraire, redoutable. Il rendait visite à la cour de Bayindir Khan quand bon lui semblait. À la cour de Kazan, le Commandant des Commandants, il allait et venait à sa guise. Il repoussait les nobles pour s'asseoir devant Kazan. Il ne s'inclinait devant personne.

Or, mon Khan, un jour où il avait de nouveau repoussé les nobles pour s'asseoir, un guerrier oghouz appelé Ters Uzamish dit :

« Hé, fils d'Ushun Koja ! Chacun de ces nobles ici assis a gagné la place où il siège par son épée et par son pain. As-tu tranché des têtes et répandu du sang ? As-tu nourri l'affamé et vêtu le nu ? »

Egrek dit : « Ters Uzamish, est-ce chose habile de trancher des têtes et de répandre du sang ? »

« Bien sûr que oui », répondit-il.

Les paroles de Ters Uzamish eurent leur effet sur Egrek ; il se leva et demanda au prince Kazan la permission de partir en razzia. La permission fut donnée. Il envoya les hérauts et les pillards se rassemblèrent. Trois cents guerriers aux lances polies se rallièrent à lui. Pendant cinq jours on mangea et on but à la taverne.

Puis ils pillèrent la terre depuis les frontières de Shirakavan jusqu'au Lac Bleu, et prirent riche butin. Leur chemin passait par le château d'Alinja. Là, le roi infidèle Noir avait fait aménager un parc, un enclos qu'il avait rempli d'oies et de poules parmi les choses qui volent, et de cerfs et de lièvres parmi celles qui marchent. Il en fit un piège pour les guerriers oghouz.

Le fils d'Ushun Koja passa par ce lieu. Ils brisèrent la porte du parc, ils tuèrent élans et cerfs, oies et poules, et festoyèrent. Ils désellèrent leurs chevaux et ôtèrent leurs armures. Or le roi Noir avait un espion, qui les vit et vint rapporter :

« Une troupe de cavaliers est venue des Oghouz ; ils ont brisé la porte du parc, désellé leurs chevaux et ôté leurs armures. Qu'attendez-vous ? »

Six cents infidèles à la cotte noire les attaquèrent, tuèrent les guerriers, saisirent Egrek et le jetèrent dans le donjon du château d'Alinja.

La nouvelle gravit les montagnes obscures, la nouvelle traversa les fleuves rouge sang, la nouvelle parvint à la terre des Oghouz nombreux. Le deuil commença devant le pavillon blanc d'Ushun Koja. Ses filles semblables à des cygnes et ses belles-filles ôtèrent le blanc et revêtirent le noir. Ushun Koja et la mère à la peau blanche d'Egrek pleurèrent et se lamentèrent ensemble pour leur fils.

Ceux qui ont des côtes grandissent, ceux qui ont un sternum croissent davantage.

— *proverbe oghouz signifiant que les enfants finissent par grandir et devenir adultes, malgré le chagrin qui pèse sur la famille* —

Il semble, mon Khan, que le fils cadet d'Ushun Koja grandit et devint un bon, brave, héroïque et téméraire guerrier.

Un jour son chemin le mena vers une réunion. On dressa des tentes et l'on festoya. Segrek s'enivra et sortit se soulager. Il vit un garçon orphelin se battre avec un autre.

« Qu'avez-vous donc ? » dit-il, et donna à chacun une gifle.

Amer est le fruit du vieux mûrier, et amère la langue du garçon orphelin. L'un d'eux dit : « Ne te suffit-il pas que nous soyons orphelins ? Pourquoi nous frappes-tu ? Si tu es si habile, ton frère est prisonnier au château d'Alinja ; va donc le libérer. »

« Quel est le nom de mon frère ? » demanda Segrek.

« Egrek » fut la réponse.

« Segrek va bien avec Egrek, dit-il, il semble que j'aie un frère vivant et je ne reculerai pas. Je ne resterai pas parmi les Oghouz sans mon frère. »

Et il pleura, disant : « Lumière de mes yeux sombres, mon frère ! » Il rentra à la réunion et demanda congé de se retirer.

« Adieu ! » dirent les nobles.

Ils amenèrent son cheval et il monta et chevaucha jusqu'à la tente de sa mère. Il descendit de cheval, désirant apprendre ce que sa mère pourrait lui dire.

Ainsi Segrek déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama.

Mère, je me suis levé de ma place,

J'ai sauté sur mon cheval de Kazilik à crinière noire,

J'ai atteint les lisières de la montagne bigarrée qui se dresse de travers ;

J'avais entendu parler d'une réunion en la terre des Oghouz nombreux,

Et là je suis allé.

Parmi le manger et le boire,

Un messenger vint sur un cheval gris-blanc.

Un guerrier nommé Egrek, dit-il, était depuis longtemps captif.

Le Dieu Tout-Puissant lui avait ouvert un chemin ; il était sorti et en route.

Grands et petits allèrent à la rencontre de ce guerrier.

Mère, irai-je aussi ? Que dis-tu ?

Sa mère déclama en réponse ; voyons, mon Khan, ce qu'elle déclama.

Puissé-je mourir pour ta bouche, mon fils !

Puissé-je mourir pour ta langue, mon fils !

Ta montagne noire là-bas

Était tombée en ruine ; elle s'est enfin relevée.

Ton beau fleuve tourbillonnant

S'était tari ; il a enfin jailli.

Ta branche et ton rameau sur le grand arbre

S'étaient flétris ; ils sont enfin frais et verts.

Si les nobles des Oghouz nombreux partent à sa recherche,

Va toi aussi.

Quand tu rencontreras ce guerrier,

Descends de ton cheval gris-blanc,

Joins les mains et salue ce guerrier.

Baise sa main et étreins son cou,

Appelle-le : "Sommet de ma montagne noire, frère !"

Qu'attends-tu, fils ? Va !

Le garçon déclama à sa mère ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama.

Mère, puisse ta bouche se dessécher !

Mère, puisse ta langue pourrir !

Ainsi j'ai un frère à moi ! Je ne puis reculer,

Je ne puis rester parmi les Oghouz sans mon frère.

N'était-ce que le dû de la mère est le dû de Dieu,

Je tirerais ma pure épée d'acier noir,

Je trancherais négligemment ta jolie tête,

Je répandrais ton sang rouge sur la face de la terre,

Mère, mère méchante !

Son père dit : « La nouvelle est fausse, fils ; celui qui s'est échappé n'est pas ton frère aîné mais quelqu'un d'autre. Ne fais pas pleurer ton père à la barbe blanche, ne fais pas pleurer ta petite mère âgée. »

Le fils déclama en réponse :

Si trois cent soixante-six héros partaient à la chasse,

Si une bagarre éclatait pour un cerf,

Les hommes ayant des frères se lèveraient et se distingueraient ;

Le malheureux qui n'en a point, si un poing le frappait à la nuque,

Pleurerait et regarderait autour de lui, impuissant,

Verse ses larmes amères de ses yeux couleur de châtaigne.

Jusqu'à ce que tu voies ton fils aux yeux couleur de châtaigne,

Seigneur père, dame mère, adieu !

Ses parents dirent : « La nouvelle est fausse, ne pars pas, fils ! » mais il répondit : « Ne me retenez pas de mon voyage. Tant que je n'aurai pas atteint le château où mon frère est retenu, tant que je ne saurai pas si mon frère est mort ou vivant et, s'il est mort, tant que je n'aurai pas vengé son sang, je ne reviendrai pas à la terre des Oghouz nombreux. »

Ses parents, pleurant ensemble, envoyèrent un messenger à Kazan pour dire : « Le garçon a songé à son frère et est en chemin ; quel conseil peux-tu nous donner ? »

Kazan répondit : « Entravez-le. »

— cette solution, tenter de retenir le jeune homme par un mariage précipité, illustre la tension propre à l'épopée entre le devoir de fraternité (vengeance et solidarité du sang) et les liens conjugaux naissants —

Il était déjà fiancé, aussi prépara-t-on rapidement le festin de noces. On égorgea des chevaux les étalons, des chameaux les mâles, des moutons les béliers. On mit le garçon dans la chambre nuptiale et lui et la jeune fille montèrent ensemble sur un même lit. Le garçon tira son épée et la plaça entre la jeune fille et lui-même.

La jeune fille dit : « Range ton épée, guerrier. Donne-moi le désir de mon cœur, prends le désir du tien. Enlaçons-nous l'un l'autre de nos bras. »

Le garçon répondit : « Fille de maquereau, puissé-je être tranché par ma propre épée et embroché par ma propre flèche, puisse nul fils de moi ne naître ou, s'il naît, puisse-t-il ne pas vivre jusqu'à sa dixième année si j'entre dans la chambre nuptiale avant d'avoir vu le visage de mon frère ou, s'il est mort, avant d'avoir vengé son sang. »

Puis il se leva, prit un cheval rapide comme le faucon dans les écuries et le sella. Il revêtit son armure, attacha ses jambières et ses brassards, et dit :

« Jeune fille, attends-moi un an. Si je ne viens pas en un an, attends deux ans. Si je ne viens pas en deux ans attends trois ans. Si je ne viens pas alors tu sauras que je suis mort. Égorge mon étalon et donne un festin funéraire pour moi. Si ton œil se pose sur quelqu'un, si ton âme aime quelqu'un, épouse-le. »

Sur quoi la jeune fille déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'elle déclama.

Mon guerrier, je t'attendrai un an.

Si tu ne viens pas en un an j'attendrai deux.

Si tu ne viens pas en deux j'attendrai trois puis quatre.

Si tu ne viens pas en quatre j'attendrai cinq puis six.

Je dresserai une tente où six chemins se rencontrent,

Je demanderai des nouvelles à chaque voyageur.

Quiconque apportera bonne nouvelle je lui donnerai chevaux et vêtements,

Je le vêtirai de caftans.

Quiconque apportera mauvaise nouvelle je lui trancherai la tête.

Je ne laisserai nulle mouche mâle se poser sur moi ;

Donne-moi le désir de mon cœur, prends le désir du tien,

Puis pars, mon guerrier.

Le garçon dit : « Fille de maquereau ! J'ai juré serment sur la tête de mon frère et je ne reviendrai pas en arrière. »

La jeune fille dit : « Puisqu'on m'appellera "épouse infortunée", autant m'appeler "épouse éhontée" ; je parlerai à mon beau-père et ma belle-mère. »

Elle déclama :

Père de mon époux, meilleur que mon père,

Mère de mon époux, meilleure que ma mère,

Le chameau mâle du troupeau s'est enfui et est parti,

Les chameliers l'ont coupé mais ne peuvent le faire tourner.

Les béliers de votre enclos se sont enfuis et sont partis,

Les bergers les ont coupés mais ne peuvent les faire tourner.

Votre fils aux yeux couleur de châtaigne a songé à son frère et est parti,

Votre belle-fille à la peau blanche ne peut le faire tourner ;

Ceci vous devez savoir.

Le père et la mère soupirèrent profondément. Ils se levèrent et dirent : « Fils, ne pars pas ! » mais ils virent qu'il n'y avait nul remède à cela.

« Je ne puis m'arrêter, dit-il, tant que je n'aurai pas été au château où mon frère gît captif. »

Son père et sa mère dirent : « Va, fils, et bonne chance à toi. Tu y arriveras et reviendras sain et sauf, si tu dois revenir. »

Il baisa les mains de ses parents, puis sauta sur son cheval bien dressé.

Il galopa toute la nuit. Pendant trois jours et trois nuits il chevaucha. Il dépassa les limites de Dere-Sham et arriva à ce parc où son frère avait été saisi. Il vit les gardiens de chevaux infidèles faisant paître des juments. Il tira son épée et abattit six infidèles. En martelant, il fit s'emballer les juments et les enferma dans le parc.

Le jeune homme avait chevauché jour et nuit pendant trois jours, et le sommeil envahit ses yeux sombres. Il attacha les rênes de son cheval à son poignet, s'allongea, et dormit.

Or les infidèles avaient un espion, qui vint dire à leur roi : « Un guerrier oghouz fou est venu et a tué les gardiens de troupeaux, fait s'emballer les juments et les a enfermées dans le parc. »

Le roi dit : « Choisissez soixante hommes d'armes ; qu'ils aillent le saisir et l'amènent ici. »

On choisit soixante hommes d'armes, qui partirent. Soudain soixante infidèles cuirassés de fer avancèrent vers le garçon. L'armure se reconnaît à son cliquetis comme la viande se reconnaît à son bouillonnement. La monture du garçon était un étalon. Les oreilles d'un cheval sont fines, mon Khan ; il tressaillit et réveilla le garçon.

Le garçon vit une troupe de cavaliers approcher ; il bondit sur ses pieds, invoqua une bénédiction sur Muhammad au beau nom, et monta. Il tourna son épée contre l'infidèle vêtu de noir et les repoussa jusqu'au château. De nouveau il ne put surmonter son assoupissement ; il retourna à sa place, s'allongea et dormit, remettant de nouveau les rênes du cheval autour de son poignet. Tels des infidèles qui restaient en vie vinrent fuyant vers le roi.

Le roi dit : « Je vous crache au visage ! Soixante d'entre vous n'ont pu prendre un seul garçon ! »

Cette fois cent infidèles vinrent vers le garçon. De nouveau son cheval le réveilla. Il vit les infidèles venir en ligne ordonnée. Il se leva, monta son cheval, invoqua une bénédiction sur Muhammad au beau nom, tourna son épée contre l'infidèle, les repoussa et les fourra dans le château. Il tourna son cheval et revint à sa place. Il ne put surmonter son assoupissement ; une fois encore il s'allongea et dormit. De nouveau il mit les rênes autour de son poignet, mais cette fois le cheval glissa hors du poignet du garçon et s'enfuit. De nouveau les infidèles vinrent vers le roi.

Le roi dit : « Cette fois trois cents d'entre vous iront. »

Les infidèles répondirent : « Nous n'irons pas ; il nous exterminera, il nous tuera tous. »

« Alors que faire ? » dit le roi.

« Allez, libérez ce guerrier captif et amenez-le ici. Nous mettrons un voleur pour attraper un voleur ; donnez-lui un cheval et une armure. »

Ils vinrent à Egrek et dirent : « Guerrier, notre roi t'a montré grâce. Il y a un guerrier fou dans ces parages qui prend le pain des voyageurs et passants, des bergers et des enfants. Saisis ce guerrier et tue-le, et nous te libérerons. Maintenant, va donc ! »

« Bien ! » dit-il.

Ils le libérèrent de son donjon, taillèrent ses cheveux et sa barbe, lui donnèrent un cheval et une épée, et trois cents infidèles pour l'accompagner. Ils avancèrent vers le garçon.

Les trois cents infidèles s'arrêtèrent à bonne distance.

« Où est ce guerrier fou ? » demanda Egrek.

Ils le montrèrent au loin.

« Allons-y ! » dit Egrek, « Partons ! »

Les infidèles répondirent : « Les ordres du roi étaient pour toi ; vas-y toi. »

Egrek dit : « Regardez, il dort ; allons-y, partons. »

Les infidèles répondirent : « Endormi vraiment ! Il surveille de sous son bras, il se lèvera et rendra toute la vaste plaine trop étroite pour nous. »

« D'accord, dit-il, j'irai le lier pieds et mains, puis vous viendrez. »

Il bondit hors du milieu des infidèles, chevaucha et arriva près du garçon. Il descendit de cheval, et passa les rênes sur une branche. Il vit un beau jeune homme aux yeux couleur de châtaigne, ressemblant à la quatorzième nuit de la lune, dormant en nage, mort au monde. Il fit le tour de lui et arriva tout près, et vit qu'il avait un luth à la ceinture. Il le prit et déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama.

Un jeune homme qui se lève de sa place,

Saute sur son cheval de Kazilik à crinière noire,

Gravit de nuit la montagne bigarrée qui se dresse de travers,

Traverse à gué le charmant fleuve tourbillonnant,

Vient en terre étrangère et s'endort ;

Se peut-il ?

Laisse ses mains et bras blancs être liés comme les miens,

Se couche dans la porcherie ;

Se peut-il ?

Laisse son père à la barbe blanche et sa mère aux cheveux blancs

Pleurer et se lamenter ;

Se peut-il ?

Pourquoi dors-tu, jeune homme ?

Ne sois pas insouciant, lève ta belle tête, jeune homme,

Ouvre tes yeux couleur de châtaigne, jeune homme.

Le sommeil a envahi ta douce âme donnée par Dieu ;

Ne laisse pas tes mains et bras être liés,

Ne laisse pas ton père à la barbe blanche et ta mère âgée pleurer.

Quel jeune homme es-tu, jeune homme de la terre des Oghouz nombreux ?

Pour l'amour du Créateur lève-toi et viens !

Les infidèles sont tout autour de toi, comprends-le !

Le garçon s'éveilla en sursaut et bondit sur ses pieds. Il saisit la garde de son épée pour frapper cet homme. Mais il vit qu'il avait le luth en main, et il dit :

« Infidèle ! Je ne te frappe pas, par respect pour le luth de Dede Korkut. Si tu ne tenais pas le luth, je t'aurais fendu en deux pour l'amour de mon frère. »

— *le luth (kopuz), instrument sacré du barde Dede Korkut, fonctionne ici comme un objet quasi talismanique dont la simple présence suffit à désamorcer la violence, soulignant le statut sacré de la parole poétique et musicale dans la culture oghouze* —

Il lui arracha le luth des mains et le prit. Puis le garçon déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama.

C'est pour mon frère que je me suis levé au point du jour,

Pour mon frère j'ai usé les chevaux gris-blancs.

Y a-t-il un prisonnier en ton château ? Dis-moi, infidèle,

Et que ma tête sombre soit un sacrifice pour toi, infidèle.

Sur quoi son frère aîné Egrek déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama.

Quel est le lieu où tu demeures, et d'où migres-tu en été ?

Si tu perds ton chemin dans la nuit noire, quel est ton mot de passe ?

Qui est ton Khan qui porte le grand étendard ?

Qui est ton héros qui mène au jour de bataille ?

Jeune homme, qui est ton père ?

Pour un vaillant guerrier, celer son nom à un autre est chose honteuse ;

Quel est ton nom, jeune homme ?

Et de nouveau il déclama, disant :

Es-tu mon chamelier qui garde mes chameaux ?

Es-tu mon gardien de troupeau qui garde mes chevaux ?

Es-tu mon berger qui garde mes moutons ?

Es-tu mon ministre qui chuchote à mon oreille ?

Es-tu mon petit frère que j'ai laissé au berceau ?

Dis-le-moi, jeune homme,

Et que ma tête sombre soit un sacrifice pour toi ce jour !

Alors Segrek déclama à son frère aîné, disant :

Si je perds mon chemin dans la nuit noire mon mot de passe est Dieu,

Notre Khan qui porte le grand étendard est Bayindir Khan,

Notre héros qui mène au jour de bataille est Salur Kazan,

Si tu demandes le nom de mon père, c'est Ushun Koja,

Si tu demandes mon nom, c'est Segrek ;

On dit que j'ai un frère, du nom d'Egrek.

Et de nouveau il déclama, disant :

Je suis ton chamelier qui garde tes chameaux,

Je suis ton gardien de troupeau qui garde tes chevaux,

Je suis ton frère que tu as laissé au berceau.

Alors son frère aîné Egrek déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama.

Puissé-je mourir pour ta bouche, frère !

Puissé-je mourir pour ta langue, frère !

Es-tu devenu un homme, es-tu devenu un guerrier, frère ?

Es-tu venu en terre étrangère à la recherche de ton frère, frère ?

Les deux frères s'étreignirent. Egrek baisa le cou de son jeune frère, et Segrek baisa la main de son frère aîné.

Les infidèles observaient depuis la crête opposée. Ils dirent : « Se seraient-ils mis à lutter ? Espérons que notre homme gagne ! » Car ils les voyaient s'étreindre et s'embrasser.

Puis les frères montèrent leurs chevaux de Kazilik. Ils chargèrent les infidèles vêtus de noir et firent jouer leurs épées. Ils attaquèrent les infidèles et les brisèrent et les repoussèrent dans le château. Ils retournèrent au parc et libérèrent les juments. En martelant, ils poussèrent les juments devant eux. Ils galopèrent au-delà du fleuve Dere-Sham. Ils joignirent la nuit au jour jusqu'à atteindre les frontières des Oghouz.

Il avait arraché son cher frère aux griffes de l'infidèle sanguinaire. Il envoya un porteur de bonnes nouvelles à son père à la barbe blanche, pour dire à son père de venir à sa rencontre. Le messager vint à Ushun Koja.

« Bonne nouvelle ! dit-il, Que tes yeux brillent ! Tes deux fils sont rentrés ensemble, sains et saufs. »

Entendant cela, le vieil homme se réjouit. Les tambours tonitruants furent battus, les trompettes d'or et de bronze furent sonnées. Ce jour-là, pavillons et tentes de mainte couleur furent dressés. Des chevaux les étalons, des chameaux les mâles, des moutons les béliers furent égorgés. Le prince Koja vint à la rencontre de ses fils. Il descendit de cheval et salua ses fils, les étreignant.

« Allez-vous bien, êtes-vous bien portants, mes fils ? » dit-il.

Ils vinrent à sa tente à la fenêtre encadrée d'or. Il y eut réjouissance, manger et boire. Il apporta aussi une belle épouse pour son fils aîné. Chaque frère fut le témoin de l'autre. Ils galopèrent vers leurs chambres nuptiales et atteignirent leur souhait, le désir de leur cœur.

Dede Korkut vint et conta des histoires et déclama.

Tôt ou tard la fin d'une vie, même longue, est la mort. Quand l'heure de la mort viendra, puisse-t-elle ne pas te trouver éloigné de la pure Foi. Puisse-t-Il pardonner tes péchés pour l'honneur de Muhammad l'Élu. Puissent ceux qui disent « Amen » voir la Face de Dieu, ô mon Khan !

**COMMENT SALUR KAZAN FUT FAIT
PRISONNIER ET COMMENT SON FILS
URUZ LE LIBÉRA**



On raconte, mon Khan, que le roi infidèle de Trébizonde envoya jadis un faucon au Commandant des Commandants, le Khan Kazan. Une nuit, tandis qu'il festoyait assis, il dit à son fauconnier en chef : « Au matin apportez les faucons et allons tranquillement à la chasse. »

Ils montèrent tôt et chevauchèrent jusqu'au lieu où l'on trouvait gibier. Ils virent un vol d'oies posées, et Kazan lâcha son faucon. Il ne put le récupérer ; il s'envola. Ils regardèrent, et le faucon se posa sur le château de Tomanine. Kazan en fut fort mécontent et chevaucha à sa poursuite. Traversant colline et vallée, il arriva en terre infidèle.

Les nobles dirent : « Seigneur, retournons. »

« Allons un peu plus loin », dit Kazan.

Comme ils poursuivaient, les yeux sombres de Kazan furent envahis par le sommeil. « Venez, nobles, dit-il, reposons-nous. » La petite mort saisit Kazan et il dormit.

— *cette « petite mort » désigne un sommeil rituel de sept jours attribué aux héros oghouz, motif propre à l'épopée héroïque turcique signalant un état de vulnérabilité extrême, souvent prélude à une épreuve initiatique* —

Il semble, mon Khan, que les nobles oghouz avaient coutume de dormir sept jours d'affilée. C'est pourquoi on l'appelait « la petite mort ».

Or il advint que ce jour-là le roi infidèle du château de Tomanine était sorti chasser. Les espions vinrent lui dire : « Une troupe de cavaliers est venue et leur chef gît endormi parmi eux. » Le roi envoya des hommes s'enquérir de qui ils étaient. Ils apprirent qu'ils étaient des guerriers oghouz, et rapportèrent la nouvelle au roi. Aussitôt il rassembla son armée et avança contre eux.

Les nobles de Kazan regardèrent et virent l'ennemi approcher. Ils dirent : « Si nous abandonnons Kazan et partons, nous serons chassés de notre foyer. Mieux vaut mourir ici. » Ils rencontrèrent l'infidèle et livrèrent bataille. Les infidèles tuèrent les vingt-cinq nobles de Kazan sur lui, puis ils fondirent sur lui, le saisirent tandis qu'il dormait, lièrent fermement ses mains et ses pieds, et le chargèrent sur un chariot, auquel ils l'attachèrent avec de fortes cordes. Ils tirèrent le chariot et repartirent rapidement.

En chemin, le grincement du chariot réveilla Kazan. Il s'étira, brisa toutes les cordes qui liaient ses mains, et s'assit sur le chariot. Il frappa des mains et éclata d'un rire tonitruant.

« De quoi ris-tu ? » demandèrent les infidèles.

Kazan répondit : « Eh bien, infidèles, je pensais que ce chariot était mon berceau et que vous étiez ma chère nourrice grasse et câline. »

Quoi qu'il en soit, ils amenèrent Kazan et le jetèrent dans une fosse du château de Tomanine. Sur l'ouverture de la fosse ils placèrent une meule, et lui donnèrent nourriture et eau par le trou de la meule.

Un jour, la reine infidèle dit : « Je vais voir quelle sorte d'homme est ce Kazan censé avoir terrassé tant d'hommes. » La dame vint et fit ouvrir la porte par le geôlier.

Elle appela : « Prince Kazan, comment vas-tu ? Préfères-tu la vie sous terre ou au-dessus ? Et que manges-tu et bois-tu, et quelle sorte de cheval montes-tu ? »

Kazan répondit : « Quand vous donnez à manger à vos morts, je le prends de leurs mains, et je monte vos morts les plus vifs et je garde les plus léthargiques comme montures de rechange. »

— cette raillerie macabre, où Kazan feint de chevaucher et se nourrir des cadavres infidèles, relève de l'humour guerrier propre à l'épopée, destiné à humilier l'ennemi tout en affirmant l'invincibilité morale du héros captif —

La reine dit : « Je t'adjure par ta religion, prince Kazan ; nous avons une petite fille, âgée de sept ans, qui est morte. Sois assez bon pour ne pas la chevaucher. »

Kazan répondit : « Elle est la plus vive de tous vos morts, je la chevauche sans cesse. »

« Hélas ! dit la reine, je vois que ni nos vivants sur terre ni nos morts dessous ne peuvent échapper à ta main. »

Elle vint trouver le roi et dit : « Sois assez bon pour faire sortir ce Tatar de la fosse. Il brise le dos de notre petite fille, il chevauche notre petite fille sous terre, dit-il. Il dit qu'il viole nos autres morts, et prend de leurs mains la nourriture que nous leur donnons. Ni nos morts ni nos vivants ne peuvent échapper à ses mains. Pour l'amour de ta religion, fais sortir cet homme de cette fosse ! »

Le roi rassembla ses nobles et dit : « Venez, faites sortir Kazan de cette fosse, et qu'il nous loue et insulte les Oghouz. Puis qu'il jure de ne pas venir en notre terre en ennemi. »

Ils allèrent le sortir de la fosse et l'amènèrent, et dirent : « Jure de ne pas venir en notre terre en ennemi. Et loue-nous et insulte les Oghouz, et alors nous te libérerons ; tu pourras partir. »

Kazan répondit : « Je jure et je jure que tant que je verrai la route droite, jamais je ne descendrai la route tortueuse. »

« Par Dieu ! dirent-ils, Kazan a prêté un beau serment. Maintenant, prince Kazan, parle, loue-nous. »

Kazan dit : « Je ne loue nul homme sur terre. Amenez-moi un homme que je puisse monter et alors je vous louerai. »

Ils allèrent chercher un infidèle. « Une selle et une bride ! » dit Kazan, et on les apporta. Il jeta la selle sur le dos de l'infidèle, il ajusta la bride sur sa bouche et serra la sangle, puis il sauta sur son dos. Il enfonça ses talons dans le dos de l'homme et força ses côtes dans son ventre. Il tira la bride et fendit sa bouche. Il tua l'infidèle, qui s'effondra à terre.

Kazan s'assit sur lui et dit : « Infidèles, apportez-moi mon luth et je vous louerai. »

Ils allèrent chercher son luth. Il le prit et déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama.

Quand je vis dix mille ennemis je m'en occupai,

Quand je vis vingt mille ennemis je les cabossai,

Quand je vis trente mille ennemis je les contrariai,

Quand je vis quarante mille ennemis je le supportai avec fermeté,

Quand je vis cinquante mille ennemis je les tamisai,

Quand je vis soixante mille ennemis je ne fus jamais malade à leur vue,

Quand je vis soixante-dix mille ennemis je les contournai,

Quand je vis quatre-vingt mille ennemis je les châtai,

Quand je vis quatre-vingt-dix mille ennemis je ne leur fus point bénin,

Quand je vis cent mille ennemis je tonnai contre eux.

Je pris mon épée inébranlable,

Je la maniai pour l'amour de la Foi de Muhammad ;

Dans l'arène blanche je tranchai des têtes rondes comme des balles ;

Même alors je ne me vantai pas : "Je suis un guerrier, je suis un prince" ;

Jamais je n'ai regardé avec bienveillance les guerriers qui se vantaient.

Maintenant que tu m'as pris, infidèle, tue-moi ;

Pousse ton épée noire à mon cou ; tranche ma tête.

Je ne fléchirai pas devant ton épée,

Je ne diffame pas ma propre souche, ma propre racine.

De nouveau il déclama, disant :

*Quand des rochers roulaient depuis la haute montagne noire,
J'étais le héros Kazan qui les retenait de mon talon et ma cuisse puissants.
Quand Pharaon chargé de pieux émergea du sol,
J'étais le héros Kazan qui le retint de mon talon puissant.
Quand les fils turbulents des nobles se querellaient,
J'étais le héros Kazan qui faisait claquer le fouet et les matait.
Quand la brume se posait sur les hautes montagnes,
Quand le sombre brouillard noir se levait,
Quand les oreilles de mon cheval ne pouvaient être vues,
Quand d'autres hommes sans guides perdaient leur chemin,
J'étais le héros Kazan qui achevait le voyage sans guide.
Je suis allé et j'ai trouvé le dragon à sept têtes,
Mon œil gauche pleura à cette vue redoutable.
"Œil ! dis-je, œil lâche, œil sans virilité !
Qu'y a-t-il à craindre d'un serpent ?"
Même alors je ne me vantai pas : "Je suis un guerrier, je suis un prince" ;
Jamais je n'ai regardé avec bienveillance les guerriers qui se vantaient.
Maintenant que tu m'as pris, infidèle, tue-moi ;
Pousse ton épée, tranche ma tête.
Je ne fléchirai pas devant ton épée,
Je ne diffame pas ma propre souche, ma propre racine.
Tant que se dressent les héros oghouz, je ne te loue point.
Une fois encore Kazan déclama :
En une terre lointaine près de l'Océan se dresse*

La cité infidèle, bâtie sur des hauteurs sans chemins.

Ses nageurs voltigent à droite et à gauche,

Ses marins se retournent sur le lit de la mer.

Ses hérétiques crient à l'unisson "Je suis Dieu !" sur le lit de la mer.

Ses jeunes femmes se détournent du visage et lisent le dos.

Les princes de Sanjidan jouent aux osselets d'or.

Six fois les Oghouz y allèrent et ne purent la vaincre ;

Moi, Kazan, je suis allé à cette forteresse avec six hommes,

Avant que six jours ne fussent passés je l'avais prise.

J'ai abattu son église, à sa place j'ai bâti une mosquée,

J'ai fait réciter l'appel à la prière,

J'ai fait danser ses filles et belles-filles sur ma poitrine blanche,

J'ai asservi ses nobles.

Même alors je ne me vanta pas : "Je suis un guerrier, je suis un prince" ;

Jamais je n'ai regardé avec bienveillance les guerriers qui se vantaient.

Maintenant que tu m'as pris, infidèle, tue-moi ;

Je ne fléchirai pas devant ton épée,

Je ne diffame pas ma propre souche, ma propre racine.

Encore une fois Kazan déclama, disant :

Celui que j'ai mis en déroute en terre lointaine, infidèle, était ton père,

Celles dont j'ai désiré les boucles étaient tes filles et belles-filles.

À Aghcha Kala Sürmelü j'ai fait caracoler mon cheval,

J'ai galopé pour piller la terre de Kanin.

J'ai abattu la tour du château d'Akhisar,

On m'apporta de l'argent blanc ; "Scorie !" dis-je.

On m'apporta de l'or rouge ; "Cuivre !" dis-je.

On m'apporta leurs filles et belles-filles aux yeux couleur de châtaigne ;

Je n'y prêtai nulle attention.

J'abattis leur église, je bâtis une mosquée,

Je laissai mes hommes piller leur or et leur argent.

Même alors je ne me vantai pas : "Je suis un guerrier, je suis un prince" ;

Jamais je n'ai regardé avec bienveillance les guerriers qui se vantaient.

Maintenant que tu m'as pris, infidèle, tue-moi, détruis-moi ;

Je ne diffame pas ma propre souche, ma propre racine ;

Je ne te loue point.

Une fois encore le prince Kazan déclama, disant :

Je suis parent du tigre du rocher blanc,

Il ne laissera pas tes cerfs demeurer au pays du sud.

Je suis parent du lion du fourré blanc,

Il ne laissera pas tes juments pies se tenir debout.

Je suis parent du louveteau fauve,

Il ne laissera pas errer tes dix mille moutons à toison blanche.

Je suis parent du faucon blanc,

Il ne laissera pas voler tes canards bruns et tes oies noires.

En la terre des Oghouz nombreux j'ai un fils nommé Uruz,

J'ai un frère, Kara Göne ;

Ils ne laisseront pas vivre ton nouveau-né.

Maintenant que tu m'as pris, infidèle, tue-moi, détruis-moi ;

Je ne fléchirai pas devant ton épée,

Je ne diffame pas ma propre souche.

Et une fois de plus il déclama, disant :

Circassien cupide, glapissant comme un chien,

Dont le festin est cochon de lait,

Dont le lit est un sac de paille,

Dont l'oreiller est une demi-brique,

Dont le dieu est bois sculpté,

Infidèle, mon chien !

Tant que je vois les Oghouz je ne te loue point.

Ainsi si tu veux me tuer, infidèle, tue-moi.

Si tu ne me tues pas, infidèle, Dieu voulant je te tuerai.

Les infidèles dirent : « Cet homme ne nous a pas loués. Venez, tuons-le. »

Les seigneurs infidèles se rassemblèrent ; ils dirent : « Cet homme a un fils et un frère ; nous ne pouvons le tuer. » Ils l'emmenèrent et l'emprisonnèrent dans la porcherie.

Le sabot du cheval est rapide comme le vent ; la langue du ménestrel est prompte comme l'oiseau. Nul ne savait si Kazan était vivant ou mort. Or il semble, mon Khan, que Kazan avait un fils encore bébé. Il grandit et devint un jeune homme.

Un jour, comme il chevauchait vers la cour du Khan, quelqu'un dit : « Hé, n'es-tu pas le fils du seigneur Kazan ? »

Uruz se mit en colère, et dit : « Toi, maquereau, mon père n'est-il pas Bayindir Khan ? »

« Non, fut la réponse, il est le père de ta mère, ton grand-père. »

« Alors mon père est-il mort ou vivant ? » demanda Uruz.

« Il est vivant, fut la réponse, il est emprisonné au château de Tomanine. »

À cela le garçon pleura et s'affligea. Il tourna son cheval et revint. Il vint à sa mère et déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama.

Mère, on me dit que je ne suis pas le fils du Khan,

On me dit que je suis le fils de Kazan.

Fille de maquereau, pourquoi ne me l'as-tu jamais dit ?

N'était-ce que le dû de la mère est le dû de Dieu,

Je tirerais ma pure épée d'acier noir,

Je trancherais négligemment ta jolie tête,

Je répandrais ton sang rouge sur la face de la terre !

Sa mère pleura, et dit : « Fils, ton père est vivant, mais j'avais peur de te le dire, craignant que tu n'ailles chez l'infidèle et ne coures à ta perte et ne sois détruit ; c'est pourquoi je ne te l'ai jamais dit, mon cher fils. Mais envoie chercher le frère de ton père pour lui demander de venir, et nous verrons ce qu'il dit. »

Il envoya un messenger convoquer son oncle, et celui-ci vint. Uruz dit : « Je vais au château où mon père est emprisonné. » Ils tinrent conseil ensemble. On envoya la nouvelle à tous les nobles, disant : « Uruz part en quête de son père ; équipez-vous et venez. » L'armée se rassembla et vint. Le héros Uruz fit démonter ses tentes et charger son équipement. Kara Göne fut nommé maréchal de l'armée. Ils sonnèrent les trompettes et se mirent en marche.

Sur leur chemin se trouvait la grande église des infidèles, avec des prêtres en faction. C'était une église très difficile d'accès. Ils descendirent de cheval et revêtirent des habits de marchands. Déguisés en marchands ils vinrent, menant mulets et chameaux. Les infidèles virent que ceux qui approchaient ne ressemblaient pas à des marchands, et s'enfuirent dans la citadelle et barrèrent la porte. Ils grimpèrent à la tour et dirent : « Qui êtes-vous ? »

« Nous sommes des marchands », répondirent-ils.

« Vous mentez ! » dirent les infidèles, et leur lancèrent des pierres.

Uruz descendit de cheval et dit : « Ô vous qui buvez à la coupe d'or de mon père, vous qui m'aimez, descendez, et nous porterons chacun un coup de nos masses à la porte de ce lieu. »

Seize guerriers bondirent hors de leur selle, saisirent leurs boucliers, mirent leurs masses sur l'épaule et avancèrent vers la porte. Chacun porta un coup de sa masse et ils brisèrent la porte et entrèrent. Les infidèles qu'ils trouvèrent, ils les tuèrent. Ils n'épargnèrent nul pour raconter l'histoire. Ils pillèrent leur trésor, rejoignirent l'armée et campèrent.

Or l'infidèle avait un berger, qui vit qu'ils avaient pris la citadelle, et courut dire au roi que la grande église avait été prise. « Pourquoi restez-vous assis là ? dit-il. L'ennemi est sur vous, préparez-vous ! »

Le roi convoqua ses nobles et leur dit : « Quel stratagème emploierons-nous contre eux ? »

Les nobles dirent : « Le stratagème est de lâcher Kazan contre eux. » Tous approuvèrent ce plan.

Ils allèrent libérer Kazan et l'amenèrent devant le roi. Le roi dit : « Prince Kazan, un ennemi nous a attaqués. Si tu nous débarrasses de cet ennemi nous te libérerons. Nous nous soumettrons à payer tribut, tandis que toi tu jureras de ne pas venir en cette terre nôtre en ennemi. »

Kazan dit : « Je jure et je jure que tant que nous verrons la route droite nous ne descendrons jamais la route tortueuse. »

Les infidèles furent ravis, disant : « Kazan a prêté un beau serment. » Le roi rassembla son armée, prit le champ et fit dresser les tentes. L'armée infidèle se rassembla autour de Kazan. Ils lui apportèrent une armure, ils lui apportèrent épée et lance et masse et tous les outils de guerre, et l'armèrent et l'équipèrent.

Puis vinrent les guerriers oghouz, régiment après régiment. Les grands tambours de guerre et les timbales furent battus et tonnèrent. Kazan vit qu'en tête de toute l'armée se trouvait un homme sur un cheval gris-blanc, portant une bannière blanche, vêtu d'une cotte de mailles au corps robuste, qui menait les Oghouz. Il veilla à ce que les tentes fussent dressées, il rassembla ses régiments et se tint debout. Derrière lui vint Kara Göne, qui rassembla ses régiments et se tint debout.

Aussitôt Kazan chevaucha sur le champ, défiant l'ennemi. Beyrek au cheval gris éperonna et entra dans le champ. Alors Kazan déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama.

Guerrier, levé de ta place et debout,

Quel guerrier es-tu ?

Guerrier vêtu de cotte de mailles au corps robuste,

Quel guerrier es-tu ?

Quel est ton nom ? Dis-le-moi, guerrier ?

Alors Beyrek déclama, disant :

Infidèle, ne me connais-tu pas ?

Je suis celui qui jaillit du château de Bayburt de Parasar,

Qui saisit sa fiancée et l'emporta,

Tandis que d'autres tentaient de la prendre.

Bamsi Beyrek on m'appelle, fils de Bay Büre Khan.

Viens ici, infidèle, et combattons !

Kazan dit : « Guerrier, un homme à la bannière blanche a paradé devant cette armée et a dressé sa tente devant tout le peuple. Ce guerrier, qui chevauche un cheval gris-blanc, quel guerrier est-il ? Quelle est sa famille ? Je t'adjure par ta tête, guerrier, dis-le-moi. »

Beyrek répondit : « Infidèle, quelle serait sa famille ? Il est le fils de notre seigneur Kazan. »

Kazan dit en son cœur : « Loué soit Dieu ! Mon fils bébé est devenu un homme fait. »

Beyrek dit : « Infidèle, pourquoi m'interroges-tu sur ceci et cela ? » et chargea Kazan. Il prit sa masse à six ailes en main et la brandit contre Kazan. Kazan ne se fit pas connaître. Il saisit Beyrek par la taille, arracha la masse de sa main, et lui en porta un coup à l'arrière de la tête. Beyrek s'agrippa au cou de son cheval et tourna bride et s'en alla.

Kazan dit : « Beyrek ! Dis à ton chef de venir ! »

Dölek Evren qui ne connaissait pas la retraite, fils d'Ilig Koja, vit cela et prit le champ. Alors Kazan déclama, disant :

Guerrier se levant de sa place à l'aube,

Quel guerrier es-tu ?

Guerrier sur le cheval arabe caracolant,

Quel guerrier es-tu ?

Honte c'est pour un guerrier de celer son nom à un autre ;

Quel est ton nom, guerrier ? Dis-le-moi !

Dölek Evren répondit :

Infidèle, ne connais-tu pas mon nom ?

Je suis celui à dont le nom aboient les chiens, qui quitta sa terre,

Qui prit les clefs de cinquante-sept châteaux ;

Dölek Evren on m'appelle.

Il prit sa lance en main et poussa son cheval, comptant transpercer Kazan, mais il ne put ; il manqua son coup. Kazan éperonna son cheval, arracha la lance de sa main et le frappa à la tête avec ; la lance vola en éclats.

« Dis à ton chef de venir, fils de maquereau ! » dit-il. Lui aussi s'en alla, et de nouveau Kazan les défia.

Alp Rüstem fils de Düzen éperonna son cheval en avant et prit le champ. De nouveau Kazan déclama, disant :

Toi qui t'es levé de ta place et t'es dressé et es venu ici,

Bondissant sur ton cheval de Kazilik,

Quel guerrier es-tu ?

Quel est ton nom ? Dis-le-moi !

Alp Rüstem répondit :

Je suis celui qui s'est levé de sa place et est venu,

Errant dans l'infamie, ayant tué ses deux bébés ;

Alp Rüstem on m'appelle, fils de Düzen.

Lui aussi chargea Kazan, comptant le vaincre, mais il ne put. Le prince Kazan lui porta aussi un coup, et dit : « Va, maquereau ! Dis à ton chef de venir ! » Lui aussi tourna bride. De nouveau Kazan les défia.

L'oncle d'Uruz, Kara Göne, tenait la bride d'Uruz. Uruz soudain l'arracha de sa main, tira son épée et chargea son père. Il ne lui laissa pas le temps d'esquiver mais abattit son épée sur son épaule. Elle transperça son armure et fit une blessure de quatre doigts de profondeur dans son épaule. Son sang rouge jaillit, coulant sur sa poitrine.

Uruz se tourna pour frapper encore, mais alors Kazan cria à son fils, déclamant ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama.

Sommet de ma montagne noire, mon fils !

Lumière de mes yeux sombres, mon fils !

Mon héros Uruz, mon lion Uruz,

Épargne ton père à la barbe blanche, fils !

Les veines d'affection d'Uruz se gonflèrent, ses yeux noirs en amande s'emplirent de larmes de sang. Il descendit de cheval et baisa la main de son père. Kazan aussi descendit de son cheval, et baisa le cou de son fils. Les nobles galopèrent vers Kazan et son fils, et formèrent un cercle autour d'eux. Tous descendirent de cheval et baisèrent la main de Kazan.

Ils avancèrent et chargèrent l'infidèle, frappant de leurs épées. Les infidèles furent mis en déroute, et coururent par monts et par vaux. Ils prirent la forteresse, rasèrent l'église et bâtirent une mosquée.

Il avait arraché son père aux griffes de l'infidèle sanguinaire. Il vint à la terre des Oghouz nombreux et y pénétra profondément. Il envoya le porteur de bonnes nouvelles à sa mère à la peau blanche. Les filles semblables à des cygnes et les belles-filles de Kazan vinrent à sa rencontre, elles baisèrent sa main et tombèrent à ses pieds. Kazan fit dresser tentes et pavillons sur la belle prairie. Sept jours et sept nuits il donna un festin, un banquet, et l'on mangea et l'on but.

Dede Korkut vint et joua de son luth et raconta les aventures des vaillants combattants pour la Foi.

Où sont les vaillants princes que nous avons loués ?

Ceux qui disaient "Le monde est mien" ?

Le destin les a pris, la terre les a cachés.

Qui hérite de ce monde éphémère,

Le monde où les hommes viennent, d'où ils partent,

Le monde dont la fin dernière est la mort ?

Quand l'heure de la mort viendra, puisse-t-elle ne pas te trouver éloigné de la pure Foi. Puisse le Tout-Puissant ne jamais te mettre dans le besoin d'hommes indignes. J'invoque cinq paroles de bénédiction ; puissent-elles être acceptées. Puissent ceux qui disent « Amen » voir la Face de Dieu, puisse-t-Il pardonner tes péchés pour l'honneur de Muhammad l'Élu au beau nom, ô mon Khan !

**COMMENT LES OGHOUZ EXTÉRIEURS SE
RÉVOLTÈRENT CONTRE LES OGHOUZ
INTÉRIEURS ET DE COMMENT BEYREK
MOURUT**



Tous les trois ans, Kazan rassemblait les nobles des Oghouz Intérieurs et des Oghouz Extérieurs, et les laissait piller sa tente.

— *cette coutume rituelle du pillage de la tente du chef, offerte volontairement, relève d'un potlatch cérémoniel destiné à réaffirmer les liens de solidarité entre les deux confédérations oghouzes (l'Üch Ok « Trois Flèches » et le Boz Ok « Flèches Grises »), don périodique scellant l'unité du groupe* —

La coutume de Kazan était de prendre la main de sa dame et de la conduire hors de la tente, puis ils laissaient piller tout mobilier et biens qui s'y trouvaient. Une année encore Kazan s'apprêtait à les laisser faire cela, mais aucun des nobles des Oghouz Extérieurs n'était arrivé. Les nobles des Oghouz Intérieurs commencèrent à piller la tente sans attendre. Cette fois, ils pillèrent alors qu'aucun des nobles des Oghouz Extérieurs n'était présent.

Uruz, Emen, et les autres nobles des Oghouz Extérieurs l'apprirent et dirent : « Regardez donc ! Jusqu'ici, chaque fois que la tente de Kazan était pillée, nous étions tous là ensemble. Quelle a été notre offense cette fois, pour que nous n'y fussions pas aussi ? » Ils convinrent tous qu'ils n'iraient plus saluer le prince Kazan ; ils lui jurèrent inimitié.

Le sabot du cheval est rapide comme le vent ; la langue du ménestrel est prompte comme l'oiseau. Kazan avait un homme appelé Kilbash, à qui il dit : « Kilbash, ces nobles des Oghouz Extérieurs venaient avec mon oncle me saluer. Pourquoi ne l'ont-ils pas fait cette fois ? »

Kilbash répondit : « Ne sais-tu pas pourquoi ? Quand tu as laissé piller ta tente, les Oghouz Extérieurs n'étaient pas là, voilà pourquoi. »

« Ainsi ! dit Kazan. Alors ils sont devenus mes ennemis, n'est-ce pas ? »

« Mon seigneur, dit Kilbash, j'irai savoir s'ils sont amis ou ennemis. »

« Tu sais mieux que moi, dit Kazan, Va. »

Kilbash chevaucha avec quelques hommes vers les nobles des Oghouz Extérieurs. Arrivé là, il s'arrêta chez l'un d'eux, Uruz, qui était le frère de la mère de Kazan.

— *homonyme du fils de Kazan du récit précédent : la tradition orale du Dede Korkut réutilise fréquemment certains noms propres pour différents personnages selon les récits, signe de la transmission indépendante de chaque conte au sein du cycle* —

On dit à Uruz qu'un homme était venu de la part de Kazan. « Bien, dit Uruz, qu'il vienne. » Uruz avait dressé son parasol orné d'or et siégeait avec ses fils. Kilbash vint, pressa sa main sur son cœur et salua. On lui montra une place et il s'assit.

Puis il dit : « Le Khan Kazan prie pour votre prospérité. Il est grandement affligé et dit : "Mon oncle Uruz doit venir à moi. Ma tête sombre est égarée, l'ennemi m'a attaqué. Il a fait crier mes chameaux dans leurs étables, hennir mes chevaux de Kazilik dans leur enclos. Il a fait bêler

mes dix mille moutons blancs, crier ensemble mes filles et belles-filles semblables à des cygnes. Voyez ce qui est advenu de ma tête sombre ! Que mon oncle Uruz vienne." »

Uruz répondit : « Regarde, Kilbash. Quand l'Üch Ok et le Boz Ok étaient rassemblés, Kazan les laissait piller sa tente. Quelle a été notre offense pour que cette fois nous ne fussions pas avec les autres au pillage ? Que les afflictions tombent toujours sur la tête de Kazan, afin qu'il se souvienne toujours de son oncle Uruz. Nous sommes ennemis de Kazan, qu'il le comprenne clairement. »

Sur quoi Kilbash déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama.

Uruz, Uruz, toi maquereau Uruz !

Le Khan Kazan s'est levé de sa place et s'est dressé,

Il a dressé ses tentes sur la montagne bigarrée,

Trois cent soixante-six vaillants héros se sont rassemblés autour de lui.

Parmi les festivités les nobles ont pensé à toi,

"Mon seigneur, ont-ils dit, ton oncle est devenu ton ennemi."

Ainsi je suis venu m'en assurer.

Nul ennemi du tout ne nous a attaqués ;

Je suis venu éprouver si tu étais ami ou ennemi.

Maintenant je sais que tu es l'ennemi du Khan Kazan.

Ce disant, il se leva et repartit aussitôt.

Uruz en fut grandement mécontent. Il envoya des messagers aux nobles des Oghouz Extérieurs, disant : « Qu'Emen vienne, et Alp Rüstem, et Dölek Evren qui ne connaît pas la retraite, et tous les autres nobles. » Les nobles des Oghouz Extérieurs se rassemblèrent tous. Il dressa les tentes bigarrées d'apparat, il fit égorger des chevaux les étalons, des chameaux les mâles, des moutons les béliers. Il fit grand honneur aux nobles des Oghouz Extérieurs et les reçut royalement.

« Nobles ! dit-il, savez-vous pourquoi je vous ai convoqués ? »

« Nous ne savons pas », répondirent-ils.

Uruz dit : « Kazan m'a envoyé Kilbash, pour dire : "Mes terres ont été ravagées, ma tête sombre est affligée ; qu'Uruz vienne à moi." »

Emen demanda : « Et comment as-tu répondu ? »

Uruz répondit : « J'ai dit à Kilbash : "Chaque fois que Kazan laissait piller sa tente, les nobles des Oghouz Extérieurs pillaient avec les autres, puis venaient saluer Kazan et repartaient. Quelle a été notre offense pour que cette fois nous n'y fussions pas ? Maquereau ! Nous sommes ennemis de Kazan !" ai-je dit. »

« Bien dit ! » s'écria Emen.

« Nobles, dit Uruz, qu'en dites-vous ? »

Les nobles répondirent : « Que dirions-nous ? Puisque tu es devenu l'ennemi de Kazan, nous le sommes aussi. »

Uruz apporta un Coran et dit : « Maintenant jurez. » Tous les nobles posèrent leurs mains dessus et jurèrent un serment : « Nous sommes amis de ton ami, et ennemis de ton ennemi. » Uruz vêtit tous les nobles de robes d'honneur.

Puis il se tourna et dit : « Nobles ! Beyrek a épousé ma fille ; il est mon gendre, mais il est le ministre de Kazan. Piégeons-le ; convoquons-le à notre foyer pour faire la paix entre nous et Kazan. Quand il viendra, s'il nous obéit, tant mieux. S'il refuse, je saisirai sa barbe pendant que vous abattrez vos épées sur lui et le taillerez en pièces. Beyrek disparu, notre affaire avec Kazan réussira. »

Ils envoyèrent une lettre à Beyrek. Beyrek était près de son foyer, mangeant et buvant avec ses jeunes hommes, quand l'homme vint de la part d'Uruz et dit : « Paix sur toi ! »

« Et sur toi ! » répondit Beyrek, « Et qu'est-ce donc ? »

L'homme dit : « Mon seigneur, Uruz t'envoie ce papier », et le lui tendit. Beyrek l'ouvrit et vit qu'il disait : « Que Beyrek soit assez bon pour venir faire la paix entre nous et Kazan. »

« Bien ! » dit Beyrek. On amena son cheval et il monta et vint avec ses quarante guerriers à la tente d'Uruz. Les nobles des Oghouz Extérieurs étaient assis là quand il entra et salua.

« Sais-tu pourquoi nous t'avons convoqué ? » dit Uruz à Beyrek.

« Pourquoi m'avez-vous convoqué ? » dit Beyrek.

« Tous ces nobles ici assis, et moi, nous nous sommes révoltés contre Kazan ; nous avons prêté serment. » Ils apportèrent le Coran et dirent : « Jure toi aussi ! »

« Par Dieu ! dit Beyrek, je ne me révolterai pas contre Kazan ! » et il déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama.

Souvent j'ai joui de la munificence de Kazan ;

Si je le nie, que cela aveugle mes yeux ingrats.

Souvent j'ai monté son cheval de Kazilik dans l'enclos ;

Si je le nie, qu'il me porte à la tombe.

Souvent j'ai porté ses beaux caftans ;

Si je le nie, qu'ils soient mon linceul.

Souvent je suis entré dans sa tente d'apparat bigarrée ;

Si je le nie, qu'elle soit mon cachot.

Je ne désorserai pas Kazan, soyez-en sûrs.

Uruz, furieux, saisit la barbe de Beyrek et la tint, mais les nobles ne purent se résoudre à faire du mal à Beyrek. Beyrek déclama, disant :

Uruz, mon oncle, si j'avais su que tu ferais cela,

J'aurais monté mon cheval de Kazilik dans l'enclos,

Revêtu ma robuste armure de fer,

Ceint ma pure épée d'acier noir,

Mis sur mon front et ma tête mon solide casque,

Pris ma lance, sa hampe de bambou de soixante emfans,

Appelé à mes côtés les nobles aux yeux couleur de châtaigne.

Maquereau ! Si j'avais su, serais-je venu ainsi à toi ?

Prendre un homme par ruse est œuvre de femme ;

As-tu appris cela de ta femme, maquereau ?

Uruz dit : « Ne dis pas de sottises, et n'aie pas soif de ton propre sang ; viens et jure ! »

Beyrek répondit : « Par Dieu je me suis dévoué au service de Kazan et je ne désorserai pas Kazan. S'il le faut, taillez-moi en cent morceaux. »

De nouveau Uruz fut furieux. Il agrippa la barbe de Beyrek, il regarda les nobles et vit qu'aucun d'eux n'avancait. Uruz tira sa pure épée d'acier noir, il frappa la cuisse droite de Beyrek et Beyrek fut couvert de sang noir. Beyrek perdit connaissance. Les nobles se dispersèrent tous,

chacun montant son cheval. Beyrek aussi, ils le mirent sur son cheval, avec un homme derrière pour le soutenir. Ils chevauchèrent et ramenèrent Beyrek chez lui, et étendirent sa robe sur lui.

Alors Beyrek déclama, disant :

Mes guerriers, levez-vous de votre place,

Coupez la queue de mon cheval gris-blanc,

Grimpez de nuit sur la montagne bigarrée qui se dresse de travers,

Passez à gué la belle rivière tourbillonnante,

Galopez à la cour de Kazan,

Ôtez vos vêtements blancs, mettez le noir,

Dites "Longue vie ! Beyrek est mort."

« Dites-lui, dit-il, qu'un homme est venu de la part de votre oncle, le lâche Uruz, demandant Beyrek, qui est allé à lui. Tous les nobles oghouz étaient rassemblés là, sans que nous le sachions. Parmi les mets et les boissons ils apportèrent un Coran et dirent : "Nous nous révoltons contre Kazan ; nous avons juré. Viens, jure toi aussi maintenant." Il ne jura pas ; il dit : "Je ne désérerai pas Kazan." Votre oncle lâche fut furieux et frappa Beyrek de son épée. Il fut couvert de sang noir, il perdit connaissance. Demain, au Jour de la Résurrection, puisse ma main être autour du cou de Kazan, s'il laisse Uruz avoir mon sang non vengé. »

De nouveau il déclama, disant :

Mes guerriers, avant que le fils d'Uruz, Basat, n'arrive,

Avant que mon peuple et mes terres ne soient ravagés,

Avant que mes chameaux ne crient dans leurs étables,

Avant que mes chevaux de Kazilik ne hennissent dans l'enclos,

Avant que mes moutons blancs ne bêlent,

Avant que mes filles et belles-filles à la peau blanche ne crient,

Avant que le fils d'Uruz, Basat, ne vienne prendre ma beauté à la peau blanche,

Avant qu'il ne ravage mon peuple et mes terres,

Kazan doit venir à mon secours.

Il ne doit pas laisser Uruz avoir mon sang,

Il doit marier ma beauté à la peau blanche à son fils,

Il doit mériter son dû dans l'autre monde.

Beyrek est allé à Dieu, le Roi des Rois ;

Qu'il le note bien.

La nouvelle fut portée au père et à la mère de Beyrek, et la lamentation éclata sur le seuil de leur pavillon blanc. Ses filles semblables à des cygnes et ses belles-filles ôtèrent leurs vêtements blancs et mirent le noir. On coupa la queue de son cheval gris-blanc.

Ses quarante guerriers revêtirent des habits noirs et des turbans bleus et vinrent au prince Kazan. Ils jetèrent leurs turbans à terre et pleurèrent longuement Beyrek. Ils baisèrent la main de Kazan et dirent : « Longue vie ! Beyrek est mort. Votre oncle lâche a agi en traître ; il nous a invités et nous sommes allés. Les Oghouz Extérieurs s'étaient révoltés contre vous, bien que nous ne le sussions pas ; ils apportèrent un Coran et dirent : "Nous nous sommes révoltés contre Kazan. Obéissez-nous ! Jurez !" Beyrek n'a pas foulé aux pieds votre pain qu'il avait mangé ; il ne voulut pas leur obéir. Votre oncle, le lâche Uruz, fut furieux ; comme Beyrek était assis, il le frappa de son épée et lui trancha la cuisse. Longue vie, mon Khan. Beyrek est allé à Dieu. Il a dit que vous ne devez pas laisser Uruz avoir son sang. »

À cette nouvelle Kazan prit son mouchoir et pleura amèrement et se lamenta devant tout le conseil. Tous les nobles présents pleurèrent ensemble. Kazan se retira dans ses propres appartements et pendant sept jours ne vint pas à la cour mais resta assis à pleurer.

Tous les nobles s'assemblèrent en conseil. Le frère de Kazan, Kara Göne, dit : « Kilbash ! Va dire à mon frère aîné Kazan de venir à nous. Dis : "Un guerrier est perdu parmi nous pour votre cause, et son vœu mourant était que vous ne laissiez pas son sang non vengé. Allons donner à l'ennemi son dû." »

Kilbash répondit : « Tu es son frère ; vas-y toi. »

Finalement les deux allèrent ensemble et entrèrent dans les quartiers de Kazan. Ils le saluèrent, disant : « Longue vie, mon Khan ! Un guerrier est perdu parmi nous ; il a donné sa vie pour votre cause. Nous devons venger son sang versé. En effet, il vous a chargé de ce dépôt sacré, disant : "Qu'il venge mon sang." Quelque chose s'accomplit-il par les pleurs ? Levez-vous et venez ! »

Kazan répondit : « Voici ce qui doit être fait. Vite, qu'on charge l'équipement et que tous les nobles montent. » Tous les nobles montèrent. On amena le cheval alezan de Kazan et il monta. Les trompettes sonnèrent et les tambours battirent. Sans souci du jour ni de la nuit ils avancèrent.

La nouvelle parvint à Uruz et à tous les nobles des Oghouz Extérieurs que Kazan approchait. Eux aussi rassemblèrent leur armée et sonnèrent les trompettes, et sortirent à la rencontre de Kazan. L'Üch Ok et le Boz Ok se rencontrèrent face à face.

Uruz dit : « Que mon adversaire parmi les Oghouz Intérieurs soit Kazan. »

Emen dit : « Que mon adversaire soit Ters Uzamish. »

Alp Rüstem dit : « Que mon adversaire soit Okchi fils d'Ense Koja. »

Chacun d'eux désigna un adversaire de l'œil. Les régiments furent disposés, les escadrons rassemblés, les trompettes sonnées, les tambours battus.

Uruz Koja éperonna son cheval sur le champ et appela Kazan : « Maquereau, tu es mon adversaire ! Viens ici ! » Kazan saisit son bouclier, empoigna sa lance, tourna la tête vers lui et dit : « Toi maquereau, je vais te montrer quelle est la fin de tuer les hommes par une ruse indigne d'un homme ! »

Uruz poussa son cheval vers Kazan, et lui porta un coup d'épée, qui ne fit pas le moindre mal mais le manqua. Ce fut maintenant le tour de Kazan : il coucha sa lance bigarrée de soixante emfans et porta un coup à Uruz qui traversa comme un éclair sa poitrine, ressortit de l'autre côté, et le jeta à bas de son cheval sur le sol. Kazan fit signe à son frère Kara Göne de lui trancher la tête. Kara Göne descendit de cheval et trancha la tête d'Uruz.

Les nobles des Oghouz Extérieurs, voyant cela, descendirent tous de cheval et se jetèrent aux pieds de Kazan, implorant pardon pour leurs crimes et baisant sa main. Kazan leur pardonna leurs crimes. Il vengea le sang de Beyrek sur son oncle. Il laissa saccager la maison d'Uruz et ravager ses terres. Mangez, guerriers ! Il y eut grand butin.

Kazan fit dresser des tentes sur le champ vert, la belle prairie, et il installa son pavillon. Dede Korkut vint et joua une musique joyeuse, il conta des histoires, il rapporta les aventures des vaillants combattants pour la Foi.

Où sont les vaillants princes dont je vous ai parlé ?

Ceux qui disaient "Le monde est mien" ?

Le destin les a pris, la terre les a cachés.

Qui hérite de ce monde éphémère,

Le monde où les hommes viennent, d'où ils partent,

Le monde dont la fin dernière est la mort ?

Cette terre noire nous mangera nous aussi. Finalement le terme d'une vie, même longue, est la mort ; sa fin est la séparation. Je prierai pour vous, mon Khan. Quand l'heure de la mort

viendra, puisse-t-elle ne pas te trouver éloigné de la pure Foi. Puisse la place de ton père à la barbe blanche être le paradis, puisse la place de ta mère aux cheveux blancs être le ciel. Puisse le Tout-Puissant ne jamais te mettre dans le besoin d'hommes indignes. Sur ton front blanc j'invoque cinq paroles de bénédiction ; puissent-elles être acceptées. Puissent ceux qui disent « Amen » voir la Face de Dieu, puisse-t-Il t'accorder accroissement et te préserver en force et pardonner tes péchés pour l'amour de Muhammad l'Élu au beau nom, ô mon Khan !

Puisse Dieu l'Exalté, le Très-Haut, avoir pitié de ceux qui se souviennent dans leurs prières de l'auteur de ce livre, et puissent ceux qui disent « Amen, Amen » voir la Face de Dieu, ô mon Khan, ô mon Prince !

LA SAGESSE DE DEDE KORKUT

Dede Korkut sözleri – Oğuz beylerine nasihat



“... ey beyler, er kişinin sonu ölümdür, namı kalır.”

Proche de l'époque du Prophète — sur qui soit la paix — apparut dans la tribu de Bayat un homme appelé Korkut Ata. Il était le devin accompli des Oghouz.

— *Korkut Ata, littéralement « père Korkut » ou « ancêtre Korkut », désigne le personnage mi-historique mi-léendaire à l'origine du cycle épique, souvent identifié à un chaman-barde des origines turciques, figure charnière entre les traditions tengristes préislamiques et l'islamisation ultérieure des peuples oghouz* —

Tout ce qu'il disait advenait. Il apportait toutes sortes de nouvelles des choses invisibles. Dieu le Très-Haut inspirait son cœur. Korkut Ata dit : « Dans les temps à venir la souveraineté retombera de nouveau sur les Kayi et nul ne la leur ôtera des mains jusqu'à ce que le temps s'arrête et que se lève la résurrection. »

Ce dont il parlait ainsi est la Maison d'Osman

— *référence à la dynastie ottomane, les Kayi étant la tribu turcique dont serait issue la lignée d'Osman Ier, fondateur de l'Empire ottoman ; cette prophétie rétrospective ancre le cycle du Dede Korkut dans une légitimation dynastique ottomane* —

et voici qu'elle perdure encore. Et bien d'autres choses semblables dit-il encore.

Korkut Ata résolvait les difficultés du peuple oghouz. Quelle que fût l'affaire qui surgissait, jamais ils n'agissaient sans consulter Korkut Ata. Quoi qu'il ordonnât, ils l'acceptaient. Ils s'en tenaient à ses paroles et les menaient à bien.

Dede Korkut, un jour, entra en effervescence et déclama parmi les nobles oghouz ; il leur déclama en guise de conseil. Voyons maintenant, mon Khan, ce qu'il dit.

À moins d'invoquer Dieu, nulle œuvre ne prospère ; à moins que Dieu ne l'accorde, nul homme ne s'enrichit.

Si cela n'est pas écrit de toute éternité, nul désastre ne s'abat sur la tête d'aucun mortel ; jusqu'à ce que vienne l'heure fixée, nul homme ne meurt.

L'homme qui meurt n'est pas ramené à la vie, l'âme qui sort ne revient pas, jusqu'à la résurrection.

Quand un homme possède une richesse massive comme la montagne noire, il l'entasse et l'amasse et en cherche davantage, mais il ne peut manger plus que sa part.

Bien que les rivières se déchaînent et débordent, la mer ne se remplit pas.

Dieu n'aime pas le vaniteux ; la prospérité ne demeure pas chez l'orgueilleux.

Bien que tu prennes soin du fils d'un étranger, il ne deviendra pas ton propre fils. Quand il grandira il te quittera et s'en ira, et jamais ne dira "je t'ai vu".

Le lac ne peut être une colline, le gendre ne peut être un fils.

Bien que tu jettes une bride sur la tête de l'âne noir il ne devient pas mule ; bien que tu vêtes une captive d'une robe elle ne devient pas dame.

Bien que la neige tombe à gros flocons elle ne dure pas jusqu'à l'été ; l'herbe verte et duveteuse ne dure pas jusqu'à l'automne.

Le coton usé ne redevient pas étoffe ; le vieil ennemi ne devient pas ami.

Si tu ne montes pas le cheval, le voyage ne s'accomplira pas ; si tu ne manies pas la pure épée d'acier noir, l'ennemi ne rebrousse pas chemin ; si un homme ne dépense pas sa richesse, sa renommée ne se répandra pas.

Une fille ne prend conseil que de l'exemple de sa mère ; un fils ne devient hospitalier que par l'exemple de son père.

Un fils est tout ce dont un père a besoin ; il est l'un de ses deux yeux.

Si un homme a un fils chanceux, celui-ci est une flèche dans son carquois ; s'il a un fils malchanceux, celui-ci est une cendre sur son foyer.

Que devrait faire le fils si son père meurt et qu'il ne reste aucune richesse ? Mais quel profit dans la richesse d'un père s'il n'y a pas de chance sur sa tête ? Que Dieu te préserve, mon Khan, du mal du malchanceux.

Quand on traverse un terrain accidenté, l'homme sans virilité ne peut monter le cheval de Kazilik ; s'il le monte, mieux vaudrait qu'il ne le fît pas.

Mieux vaudrait que nul ne manie la pure épée qui frappe et tranche que l'homme sans virilité la manie.

Pour le guerrier qui sait la manier, une massue vaut mieux que flèche et épée.

Les tentes noires où ne vient nul hôte, mieux vaudrait qu'elles fussent détruites.

Mieux vaudrait que l'herbe amère que les chevaux ne mangent pas ne poussât point ; mieux vaudrait que l'eau amère que l'homme ne boit pas ne jaillît point.

Mieux vaudrait que le fils balourd qui ne maintient pas le bon nom de son père ne descendît jamais des reins de son père ; s'il tombe dans le sein de sa mère, mieux vaudrait qu'il ne naquît point. Le meilleur est le fils fortuné quand il maintient le bon nom de son père.

Mieux vaudrait qu'il n'y eût nul mensonge dans le monde ; mieux vaudrait que la vérité vécût trois fois trente ans et dix. Puisse ta vie être pleine de trois fois trente ans et dix ; puisse Dieu ne t'apporter nul mal, puisse ta félicité être perpétuelle, ô mon Khan !

De nouveau Dede Korkut déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama.

Le cerf en errant connaît les pâturages de la terre.

L'âne sauvage connaît les prairies du pays vert-bleu.

Le chameau connaît les traces de toutes les différentes routes.

Le renard connaît les odeurs de sept vallées.

L'alouette sait que la caravane se met en route de nuit.

La mère sait qui a engendré le fils.

Le cheval connaît l'homme lourd et l'homme léger.

Le mulet connaît la lassitude des lourdes charges.

Le souffrant sait où sont les douleurs.

Le cerveau connaît la douleur de la tête insouciante.

Le barde erre de pays en pays, de prince en prince, portant son luth long comme un bras ; le barde connaît l'homme généreux et l'homme avare.

Que celui qui joue et récite devant vous soit un barde. Puisse Dieu écarter le mauvais sort qui vient en rugissant, ô mon Khan.

Encore une fois Dede Korkut déclama ; voyons, mon Khan, ce qu'il déclama.

Quand j'ouvre la bouche et donne louange, le Dieu au-dessus de nous est beau.

Muhammad l'Ami de Dieu, le Prince de la Foi, est beau.

Abu Bakr le Véridique, qui priait à la droite de Muhammad, est beau.

— *Abu Bakr, premier calife de l'islam sunnite, compagnon proche du Prophète* —

La Sourate des Nouvelles, qui commence la dernière partie, est belle.

La Sourate Yâ Sîn, quand elle est récitée correctement, syllabe par syllabe, est belle.

Ali, qui maniait l'épée et donna la victoire à la Foi, est beau.

— *Ali ibn Abi Talib, quatrième calife, gendre du Prophète, figure centrale du chiisme mais également vénérée dans la tradition sunnite pour sa bravoure* —

Hasan et Huseyn, les fils d'Ali, deux frères ensemble, les dons choisis du Prophète, qui furent martyrisés sur la plaine de Kerbala aux mains des Yézidis, sont beaux.

— l'évocation du martyr de Kerbala (680 apr. J.-C.), événement fondateur du chiisme, dans ce texte d'orientation majoritairement sunnite, témoigne du syncrétisme religieux du corpus épique oghouz, où les figures saintes de l'islam dans son ensemble sont vénérées sans clivage confessionnel strict —

Le Coran, la connaissance de Dieu, qui fut écrit et mis en ordre et descendit du ciel, est beau.

Othman fils d'Affan, Prince des Savants, qui écrivit le Coran et le mit en ordre, et qui ensuite, quand les Oulémas l'eurent appris, le brûla et le déchira, est beau.

— Othman, troisième calife, responsable de la compilation canonique définitive du Coran —

Bâtie dans les basses terres, la maison de Dieu à La Mecque est belle.

Le pèlerin, qui a fidèlement accompli son devoir quand il atteint La Mecque sain et sauf et revient en bonne santé, est beau.

Le vendredi au Jour du Jugement est beau.

Le sermon qui est prononcé le vendredi est beau.

L'assemblée qui prête l'oreille et écoute est belle.

Le sage qui appelle du minaret est beau.

L'épouse légitime quand elle s'agenouille et s'assoit est belle.

Le père quand ses tempes grisonnent est beau.

La mère qui donne son lait blanc à pleine mesure est belle.

Le chameau mâle noir quand il s'approche et prend la route est beau.

Le frère chéri est beau.

La chambre nuptiale quand elle est dressée près de la tente mouchetée est belle, et belles ses longues cordes.

Le fils est beau.

Dieu qui créa tous les mondes et ne ressemble à nul est beau.

Puisse le Dieu Très-Haut que je loue être ton Ami et t'apporter aide, ô mon Khan.

Le barde parle, de la langue de Dede Korkut : « Les femmes sont de quatre sortes. L'une est le pilier qui soutient la maison, l'une est un fléau desséchant, l'une est une boule sans cesse roulante ; et l'une, quoi que tu lui dises cela ne fait nulle différence.

D'abord vient celle qui est le pilier qui soutient la maison. Si un hôte respecté vient à la maison quand son mari n'est pas là, elle lui donne à manger et à boire, elle le reçoit et l'honore et le renvoie sur sa route. Elle est de la race d'Ayesha et de Fatima, ô mon Khan !

— *Ayesha, épouse du Prophète, et Fatima, sa fille, figures féminines exemplaires de l'islam, incarnant respectivement la sagesse et la piété filiale* —

Puissent ses bébés grandir, puisse une telle épouse venir à ton foyer !

La seconde est le fléau desséchant. À l'aube elle se lève de son lit et, sans se laver les mains ni le visage, cherche neuf galettes d'orge et un seau de yaourt, et se gave à en éclater. Puis elle se tient les côtes et dit :

« Depuis que j'ai épousé cet homme — puisse sa maison s'effondrer en ruines ! — mon ventre n'a jamais été plein, mon visage n'a jamais souri, mon pied n'a vu nulle chaussure, mon visage n'a vu nul yashmak. Si seulement il pouvait mourir, et que je puisse épouser quelqu'un d'autre et que ma vie puisse être une bonne vie ! »

Puissent les bébés d'une telle femme ne jamais grandir, mon Khan, puisse une telle épouse ne jamais venir à ton foyer !

Troisième est la boule sans cesse roulante. Tôt le matin elle s'éveille et se lève. Sans se laver les mains ni le visage elle court à travers le campement d'un bout à l'autre et retour, bavardant et écoutant aux portes. Elle est dehors jusqu'à midi. Puis elle rentre et voit qu'un chien voleur et un veau en rupture ont mis sa maison sens dessus dessous, si bien qu'elle ressemble à un poulailler ou à une étable. Elle crie aux voisines :

« Zeliha, Zubeyde, Uruveyde, Eyne Melek, Kutlu Melek ! Je n'étais pas sortie pour mourir et disparaître à jamais, sachez-le ! J'ai encore à dormir dans cette ruine ! Cela vous aurait-il fait mal de garder un œil sur ma maison un instant ? On dit que le dû du voisin est le dû de Dieu ! »

Puissent les bébés d'une telle femme ne jamais grandir, puisse une telle épouse ne jamais venir à ton foyer, ô mon Khan !

Quatrième est celle à qui quoi que tu dises cela ne fait nulle différence. Quand un hôte respecté vient de la plaine et des terres sauvages, et que son mari est à la maison et lui dit : « Debout, apporte du pain, afin que nous et cet hôte puissions manger ; le pain restant ne suffira pas, il nous faut une nourriture convenable, » l'épouse dit :

« Que veux-tu que je fasse ? Il n'y a ni farine ni tamis dans cette maison maudite, et le chameau n'est pas revenu du moulin. Quoi qu'il arrive, que cela arrive à mon derrière, » et elle claque sa main sur son postérieur, tourne son flanc et son derrière vers son mari.

Si tu lui dis mille choses elle n'en acceptera aucune ; elle ne permettra pas aux paroles de son mari d'entrer dans ses oreilles. Elle est de la même race que l'âne du Prophète Noé. Que Dieu te protège aussi d'elle, mon Khan ; puisse une telle épouse ne jamais venir à ton foyer. »

POSTFACE

Au terme de ce parcours à travers les douze récits épiques et la sagesse finale attribuée à Dede Korkut, il paraît nécessaire d'ouvrir une fenêtre sur l'appareil critique qui accompagne traditionnellement ce corpus dans les éditions savantes — notamment celle de Geoffrey Lewis pour Penguin Classics, dont les notes érudites éclairent nombre d'obscurités du texte, de sa transmission manuscrite et de son arrière-plan culturel.

Un texte à la lisière de deux mondes religieux

Le corpus de Dede Korkut occupe une position singulière : composé dans un environnement déjà islamisé mais conservant des strates mémorielles bien antérieures à l'islam. Les notes qu'on a pu consulter le confirment à chaque page. Ainsi le loup — et singulièrement le loup gris, *bozkurt* — apparaît comme un objet de vénération remontant aux légendes totémiques des Turcs anciens, qui allaient jusqu'à l'inscrire dans leur généalogie mythique. De même, la formule d'invocation « Puissé-je être ton sacrifice ! », prononcée par Kazan à l'adresse de l'eau et du loup mais jamais du chien, trahit une hiérarchie symbolique antérieure à l'islam : le chien, jugé impur en terre musulmane, ne bénéficiait sans doute pas du même statut chez les Turcs préislamiques. Le chamanisme, première religion connue des peuples turques, laisse également sa trace dans des détails aussi ténus que le geste rituel consistant à « nourrir » les idoles en oignant leur bouche d'huile, ou à verser des libations d'huile dans le feu — pratique dont un vers énigmatique du texte semble conserver la mémoire fossile.

Le sacrifice des mâles — étalons, taureaux, béliers, boucs — comme forme d'offrande privilégiée chez les Turcs anciens, éclaire d'un jour nouveau les scènes de sacrifice dans le récit d'Uruz, où l'auteur associe pourtant ce geste ancestral à la tradition abrahamique du pèlerinage de La Mecque, dans un syncrétisme assumé entre le fonds turcique et l'univers coranique.

La légitimation ottomane comme clé de lecture historique

Le passage le plus révélateur de l'ensemble du corpus reste sans doute la prophétie de Korkut Ata annonçant la souveraineté éternelle de la tribu Kayi — c'est-à-dire de la Maison d'Osman. Les études philologiques citées dans l'appareil critique établissent que ce paragraphe fut vraisemblablement ajouté sous le règne du sultan ottoman Murat II (1421-1451), période durant laquelle circula précisément une généalogie officielle rattachant la dynastie ottomane à cette tribu Kayi, elle-même présentée comme descendant en ligne directe d'Oghuz Khan, l'ancêtre éponyme de tous les peuples oghouzes, lui-même rattaché par la légende à Japhet, fils de Noé. Ce que nous lisons comme une simple prophétie religieuse relève donc d'un acte de propagande dynastique rétrospective : le texte épique, ancré dans un passé nomade et guerrier, se trouve instrumentalisé pour asseoir la légitimité d'un pouvoir impérial bien postérieur.

Un syncrétisme confessionnel révélateur

Autre singularité notable : la vénération conjointe, dans la longue litanie de « La Sagesse de Dede Korkut », des figures majeures aussi bien sunnites que chiites de l'islam — Abu Bakr, premier calife et figure sunnite par excellence, y côtoie Ali, Hasan et Huseyn, piliers de la dévotion chiite, dans une même proclamation de beauté sacrée. Les commentateurs relèvent d'ailleurs deux libertés prises avec l'histoire canonique : le texte affirme à tort que les deux fils d'Ali moururent ensemble à Kerbala (alors que Hasan mourut empoisonné des années auparavant, loin de ce champ de bataille), et il attribue improprement le nom de « Yézidis » aux troupes de Yazid, confondant peut-être avec la communauté non musulmane des Yézidis du nord de l'Irak. Ces approximations, loin d'être de simples erreurs, témoignent d'une transmission orale populaire du fait religieux, plus attachée à la charge émotionnelle et commémorative des événements de Kerbala qu'à leur exactitude historique stricte — un islam vécu et chanté plutôt qu'un islam savant et dogmatique.

La géographie mouvante de l'épopée

Les récits nous promènent d'un espace caucaso-anatolien largement identifiable : Trébizonde (l'actuelle Trabzon turque), le Pass de la Porte de Fer (l'actuelle Derbent au Daghestan), la région de l'Abkhazie et de la Géorgie chrétienne, jusqu'aux confins plus incertains évoquant les steppes kiptchak au-delà de la Caspienne. Cette géographie, mi-réelle mi-légendaire, situe fermement le corpus dans l'aire culturelle du Caucase et de l'Anatolie orientale, confirmant la pertinence de son inclusion dans une collection consacrée aux mythologies du Caucase et à leurs prolongements turciques.

Les silences et les failles du texte

Il convient enfin de signaler, en toute honnêteté philologique, les incohérences et les mystères que le texte lui-même n'élucide jamais : le devenir de la Dame Chichek, épouse de Beyrek, disparaît purement et simplement du récit après leurs noces — signe probable, selon les études sur le sujet, d'une fusion tardive de plusieurs traditions narratives distinctes concernant ce héros. De même, l'épisode de l'anneau magique dans l'histoire de Basat et de l'Œil-Globuleux présente des invraisemblances qui suggèrent un remaniement ultérieur d'un récit plus ancien, apparenté au motif universel du Cyclope (on songe inévitablement à l'épisode de Polyphème dans l'*Odyssée*, dont l'apostrophe attendrie au bélier trouve un écho troublant dans les adieux du géant à son cher bélier).

Conclusion

Ces éclairages, nécessairement partiels, rappellent que *Le Livre de Dede Korkut* n'est pas un monument figé mais un texte stratifié, où se superposent la mémoire chamanique et totémique des steppes, l'adoption progressive de l'islam avec ses tensions internes non résolues, et les besoins de légitimation politique d'un empire naissant. C'est précisément cette stratification qui en fait une source de première importance pour quiconque souhaite comprendre la mythologie

et le folklore du monde turcique et du Caucase — matière vivante que notre corpus RAG s'attache à restituer dans toute sa richesse et sa complexité.